SERIE EMERAUDE

MAURICE CONSTANTIN-WEYER

LA MARCHANDE DE MORT

ROMANS D'ACTION

LE MASQUE

Collection de romans d'aventures

(Série Émeraude)

créée et dirigée par

ALBERT PIGASSE

LA MARCHANDE DE MORT

MAURICE CONSTANTIN-WEYER

LA MARCHANDE DE MORT

PARIS
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
2 BIS, RUE DE MARIGNAN, 2 BIS

Copyright by LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 1938.
Tous droits de traduction, reproduction, adaptation et représentation réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

LA MARCHANDE DE MORT

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LES AFFAIRES DE M. HIGOUMENOS

Les Kourganes font partie de cette poussière de nationalités que le Traité de Versailles et la suite — comme on dit en parlant des numéros de téléphone — ont instituées, assez bizarrement, dans le même moment que la S.D.N. prenait corps. On n'a jamais tant parlé d'internationalisme qu'à notre époque, et il n'y a jamais eu tant de nations. Cela ne favorise sans doute pas la création des Etats-Unis d'Europe. Mais les banques spécialisées dans le

change des monnaies trouvent leur avantage à cet état de choses. Le commerce aussi. Du moins, certains commerces. Comme le montrera notre récit.

Les Kourganes, en tant que peuple, sont l'invention d'un journaliste américain, plus entreprenant que la moyenne. Qu'on ne vienne pas se récrier. La Tchécoslovaquie est une mystification du même ordre due au génie de M. Wickham Steed et de M. Seton Watson. Cependant, il existe, depuis 1917, une *idée* tchécoslovaque, depuis 1919 une nation tchécoslovaque et il existera peut-être même, un jour, une unité tchécoslovaque. Le Traité de Paix est l'une des œuvres qui font le plus d'honneur à l'imagination humaine. Il fait partie d'un cycle épique. Il n'a rien de commun avec la réalité, mais il s'est montré plus fort qu'elle. Saluons !

La création de la république kourgane est beaucoup plus étonnante que celle de la république tchécoslovaque. Car personne ne peut nier que la nation tchèque ait existé dans l'histoire. Jean de Luxem-

bourg, le *vieux* roi de Bohême aveugle (*vieux* ? il n'avait que quarante-six ans) a fait entrer la Bohême dans l'histoire de France depuis la bataille de Crécy. Mais les Kourganes ? Ce peuple est né d'une mystification.

La préhistoire donne le nom de kourganes à des tumuli qui couvrent les steppes russes. Un savant professeur balte, du nom de Kottisz, a écrit un important ouvrage pour prouver que le peuple à qui l'on doit ces tumuli est le même qui est venu, par migrations successives, se fixer sur les bords de la Baltique, au nord de Memel. Ce Kottisz, sujet par naissance de Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies, avait été contraint de s'exiler aux Etats-Unis, quelques années avant la guerre. Bon polyglotte, il avait réussi à s'y refaire une situation dans le journalisme. Il y avait rendu service à un de ses confrères, Percy Rush. Au moment que fut discuté le principe des nationalités, Percy Rush alla trouver le colonel House, qui alla trouver M. Wilson. Ainsi fut fondée

la République Kourgane, dont Kottisz devint le président.

On s'excuse d'être obligé de faire étalage de tant de science historique. Mais les générations d'avant guerre ne reconnaissent plus la carte de l'Europe. Quant à celles de l'après-guerre, elles n'ont jamais appris la géographie que sur la carte Michelin. L'exemple de Clemenceau, de Wilson et de Lloyd George, encore présent à toutes les mémoires, est là pour dire qu'on peut être chef d'Etat et diplomate sans avoir jamais ouvert un atlas.

***

Au nombre de ceux qu'enrichit l'Europe nouvelle, il fallait placer en première ligne M. Sophocle Higouménos. L'Europe, même nouvelle, n'était d'ailleurs qu'un des champs de l'activité de M. Higouménos. Seul le manque de communications interplanétaires peut limiter à ce monde restreint l'activité de certains hommes d'affaires.

Je donne à M. Sophocle Higouménos le nom sous lequel il était le plus connu à Paris. En réalité, dans un des coffres-forts qu'il possédait à Paris, dans les sous-sols d'une banque, il y avait toute une liasse de passeports, tous parfaitement en règle, tous portant le même signalement, mais établis à des noms très différents, sous des nationalités différentes. Le propriétaire de cette collection pouvait être, à l'occasion, Français, Anglais, citoyen des Etats-Unis. Il pouvait être né en Syrie, au Caire, à Kiew, à Varsovie, à Marseille, à Gênes, à Chicago, à Trieste. Mais, à Paris, tout au moins, personne ne songeait à obliger M. Sophocle Higouménos à changer de peau. Allez donc inquiéter un homme qui possède une écurie de courses, et à qui le Président de la République serre la main au paddock; Higouménos avait ses entrées dans toutes les ambassades, sauf la britannique. Encore l'avait-on vu s'entretenir confidentiellement avec l'attaché militaire anglais. Et bien qu'il fût hideux, il promenait les femmes les plus magnifiques de

Paris. Au physique, c'était un homme grand et fort, olivâtre et crépu, dont le nez, les lèvres et le menton semblaient perpétuellement tuméfiés. Malgré ses nombreux états civils, M. Sophocle Higouménos n'était pas tout à fait ignoré de la Préfecture de Police de Paris, non plus qu'à Londres, à Scotland-Yard. Dans ces deux administrations, M. Sophocle Higouménos avait l'honneur de posséder une fiche. Il y était dit qu'il s'occupait de contrebande d'armes. Sur l'une et sur l'autre de ces fiches on pouvait lire encore : *Jouit de puissantes protections politiques.* Au surplus, peu importait à la France et à l'Angleterre ce que faisait M. Sophocle Higouménos, tant qu'il n'armait pas contre la métropole les foules coloniales. Mais Londres avait parfaitement admis qu'en 1926, le fondé de pouvoir de M. Sophocle Higouménos à Londres envoyât à Abd-el-Krim un lot important de fusils Lee Enfield, récupérés sur les champs de bataille du Nord et remis en état à Birmingham. Et, tout récement, il semble que ce soit

avec la complicité de l'*Intelligence Service* que M. Sophocle Higouménos ait été l'un des plus importants fournisseurs du Négus.

Si l'*Intelligence Service*, — tout comme *Scotland-Yard* — surveillait M. Higouménos, ce n'était pas toujours uniquement pour l'empêcher de nuire aux intérêts de l'Empire. Entendez par là qu'à l'occasion M. Higouménos et ses semblables peuvent être de petits instruments utiles dont l'Angleterre ne dédaigne pas de se servir.

La Baltique n'est pas positivement une mer d'influence anglaise. Cependant, il est constant que l'Angleterre ne s'en désintéresse pas tout à fait.

Les Etats baltes ne sont pas riches en matières premières. S'ils possédaient du pétrole, leur statut serait même probablement tout différent de ce qu'il est. Ils ne sont cependant pas à dédaigner. Les plus pauvres d'entre eux produisent encore du bois, dont ils sont exportateurs. Cela fait qu'il y a toujours moyen de leur vendre quelque chose. Ce sont de petits clients. Mais, quand on est véritablement commer-

çant, on ne néglige pas les petits clients.

Quoi qu'il en soit, c'est vraisemblablement par l'attaché militaire britannique, porte-parole autorisé de l'*Intelligence Service* que M. Sophocle Higouménos fut informé que la république kourgane était à la veille de troubles graves.

***

M. Kaldemaras, avec le titre de Consul général, représentait à Paris la république kourgane. C'était un homme de taille moyenne, mince et fluet. Bien que depuis l'avènement d'Hitler la mode ne soit plus, en Allemagne, aux crânes rasés, M. Kaldemaras faisait raser le sien, chaque matin, par admiration pour l'Allemagne. Cette dernière jouit, dans les pays baltes, d'un prestige dont la France ne se doute pas, et qui est dû aux exploits du corps allemand du « Baltikum ». Si de Tallin — et peut-être vaudrait-il mieux dire : depuis la Laponie — jusqu'à la frontière lithuanienne les pays baltes ne sont pas

tombés sous la coupe des Soviets, c'est aux volontaires allemands qu'ils le doivent. Ce qui s'est passé après et comment il fallut se sauver des sauveteurs est une toute autre affaire. N'empêche que l'Allemagne a gardé là-bas un fameux prestige. De là le crâne rasé de M. Kaldemaras, ce crâne qui, dans les chancelleries parisiennes, lui avait valu le surnom de l'Œuf.

Le cabinet de travail de M. Kaldemaras était un musée de l'industrie kourganienne. Les meubles étaient de bois moulé — spécialité du pays — et les murs étaient lamés de contre-plaqué de bouleau. Sous ce bois clair, la prudence de M. Kaldemaras avait fait disposer un isolant insonore. Il faut toujours se méfier des oreilles ennemies qui écoutent aux portes. La porte ? Elle était capitonnée intérieurement et extérieurement.

Ce fut là que l'huissier introduisit M. Higouménos. Les huissiers sont, en général, blasés. Mais, comment ne pas s'étonner des familiarités de M. Higouménos ? Si petite que soit la république kour-

gane, elle n'en est pas moins un Etat souverain. Les plus illustres des visiteurs qui fréquentent la légation ne manquaient jamais de donner à M. Kaldemaras son titre de *Monsieur le Consul général.* Certains solliciteurs, même, disaient Monsieur l'Ambassadeur sans que l'on protestât. C'est pourquoi l'huissier n'avait encore jamais vu personne entrer dans le bureau du consul général sans se donner même la peine d'enlever son chapeau, ni de retirer des lèvres l'énorme cigare qu'il fumait. Le ciel n'en tomba point ! Loin de là ! M. Kaldemaras se leva, s'avança vers M. Higouméros avec pas mal d'obséquiosité et lui offrit un siège. M. Higouméros s'y laissa tomber.

Un geste aimable du consul poussa vers le nouveau venu un coffret de cigares.

— Non merci, mon cher, dit Higouménos d'une voix protectrice, je viens à peine d'allumer celui-ci, et les vôtres ne sont pas bons. Vous ignorez positivement ce que c'est qu'un bon cigare. Tenez, prenez donc un des miens, et surtout, ne le coupez pas.

Il n'y a décidément qu'à Cuba et aux Etats-Unis qu'on sache allumer un cigare. Un cigare ne se coupe pas. Il s'allume par le bout arrondi. Et pour l'allumer, on ne tire pas dessus. On le grille... Comme cela... Et, maintenant, mon cher, comme je suis pressé, causons de nos affaires.

— Hem ! fit le consul général. De quelles affaires voulez-vous parler ?

Higouménos eut un geste d'impatience.

— Comme si vous ne le saviez pas. Votre censure a beau étouffer toutes nouvelles, ce n'est pas un secret, du moins pour les gens informés, que vous êtes en pleine guerre civile.

— Oh! on exagère beaucoup, fit faiblement M. Kaldemaras.

— Mon petit, dit Higouménos avec autorité, gardez cela pour les autres. Voulez-vous que je vous mette les points sur les *i* ? Cela nous fera gagner du temps. Donc, à la suite des dernières élections, vous avez été incapables de constituer un gouvernement stable. Le général Wirchul a essayé d'instaurer une dictature. Le pré-

sident Kottisz a réussi à le faire arrêter, juger et fusiller. Bien joué ! Seulement, une moitié du pays s'est révoltée. L'armée est partagée. Hier, les troupes gouvernementales ont subi une défaite sérieuse.

Kaldemaras sursauta :

— Comment ? Je l'ignorais.

— Navré de vous l'apprendre, dit Higouménos. Mais le résultat est certain. Il m'a été communiqué par quelqu'un de l'ambassade de Grande-Bretagne, laquelle le tient vraisemblablement de l'*Intelligence Service*. Au surplus, vous m'avez donné rendez-vous, avant-hier.

— Mais, cher ami, on se rencontre si peu, je pensais qu'on pourrait déjeuner ensemble.

— Impossible, mais tout cela ne prend pas avec moi. Et vous avez tort de ne pas attaquer le taureau par les cornes. Vous avez besoin d'armes, c'est une affaire entendue. Mais je ne vous les ferai pas payer un sou de plus qu'elles ne valent.

— Vous faites encore un assez beau bénéfice.

— Parbleu ! Nous avons des risques. Vous vous doutez bien que nos lignes téléphoniques sont très surveillées. Nous sommes obligés d'acheter des complicités. Vous savez très bien qu'il est impossible de vous envoyer quoi que ce soit par voie de terre. Et par mer, le seul sous-marin que vous possédiez est entre les mains des révolutionnaires.

— On ne peut rien vous cacher, dit Kaldemaras d'un ton chagrin.

— Bien sûr, qu'on ne peut rien nous cacher. Nos affaires sont à base d'informations. Et cela nous coûte très cher.

— Enfin, dit Kaldemaras, nous sommes obligés d'en passer par où vous voulez. C'est ce que je vois de plus clair. Qu'est-ce que vous avez à nous offrir ?

— Tout, répondit modestement Higouménos. Tout, depuis les pistolets automatiques jusqu'aux avions à mitrailleuses jumelées. En passant, bien entendu, par les fusils, les mitraillettes et les mitrailleuses. Nous avons même une occasion excellente: trois batteries d'artillerie de campagne.

Nous pouvons également vous livrer des chars légers, tout équipés, et des auto-mitrailleuses.

— Et tout cela est à Paris ? demanda Kaldemaras.

— Y pensez-vous ? Non, bien sûr. Mais vous n'avez qu'à commander et avant huit jours, tout cela sera transité *via Paris* jusqu'au port français de votre choix ?

— Pourquoi français ? demanda le consul.

Higouménos daigna sourire, ce qui le fit plus hideux encore.

— Les Français sont des gens charmants. Si hospitaliers ! Et, en cas d'ennui, c'est le pays du monde où le silence coûte le moins cher.

— Le silence ? Comment l'entendez-vous ?

— De toutes les façons, fit sèchement Higouménos.

Il ajouta, souriant :

— Naturellement, nous commençons toujours par offrir aux gens un prix rai-

sonnable. A quoi bon recourir inutilement aux grands moyens ?

Et, avec cynisme :

— Il vaut mieux se faire aimer que se faire craindre. Pas vrai ?

— Evidemment, fit le consul. Vous avez des mitrailleuses ?

— Naturellement.

Higouménos consulta un carnet couvert d'hiéroglyphes.

— En stock, actuellement, quinze cents mitrailleuses Maxim sept millimètres quatre-vingt-dix, en bon état. Sept mille francs l'une.

— Deux cents suffisent, dit piteusement le consul.

— C'est une toute petite commande, dit Higouménos.

— La république n'est pas riche, fit le consul en matière d'excuse.

— Je le sais, répondit M. Higouménos avec indulgence. Mais Abd-el-Krim était encore moins riche et, cependant, il m'a passé une plus forte commande. Je ne parle pas du négus.

— Mais, lui, c'était un nabab.

— Ah ! dit Higouménos, se laissant aller à ses souvenirs, c'était le bon temps, du moins dans les commencements. Il faisait bon travailler avec lui. Les Anglais vous donnaient toutes les facilités possibles pour transiter les armes par l'Egypte. C'est tout juste si on ne touchait pas une prime du gouvernement britannique. Même chose, d'ailleurs, plus tard avec le gouvernement français pour l'Espagne républicaine. Au début, la Cité de Londres escomptait à vue les traites du négus, que c'en était une bénédiction. Après cela il y a eu du foin. Un fournisseur vraiment pas consciencieux avait collé tout un lot de cartouches à balles expansives faites pour la chasse aux gros animaux. Encore ça, il n'y avait que les Italiens pour râler. Il y a eu un saligaud qui a envoyé des cartouches réamorcées dans lesquelles il avait oublié le fulminate. Elles ne partaient pas.

— Mais, dites donc ! fit Kaldemaras, inquiet. Nous avons besoin de cartouches qui partent, nous.

— Vous pouvez dormir sur vos deux oreilles, fit Higouménos, j'ai rompu avec ce saligaud. On a beau dire qu'il ne s'agit que de nègres, l'honnêteté est toujours ce qui paie le mieux. Il vous faut vingt mille cartouches par pièce, au minimum, soit quatre millions. C'est plus vite tiré qu'on ne le croit. Ne prenez pas des réamorcées. C'est une fausse économie. Prenez des neuves. Je vous les facturerai à un franc pièce.

— La guerre, dit Kaldemaras, est une invention ruineuse.

— A qui le dites-vous, dit Higouménos. Mais voyez l'avantage de faire des affaires avec nous ! La guerre finie, nous rachetons ce dont vous n'avez plus besoin.

— A quel prix ?

— Au prix d'occasion, naturellement. Mais nous sommes larges en affaires. Et puis les fusils ? J'ai des mausers sept millimètres, en bon état. Ils ont fait une petite guerre sud-américaine de rien du tout. Mais ils ont été soigneusement revus. Ils sont aussi bons que du neuf. Et quelle dif-

férence de prix ! quatre cents francs. C'est donné.

— Pouvez-vous vingt mille ?

— Nous disons vingt mille. Et dix millions de cartouches. Ça fait cinq cents cartouches par homme. C'est raisonnable. A votre place, j'aimerais mieux forcer sur les cartouches de mitrailleuses. Comprenez-moi, Kaldemaras, à force de vendre des armes, j'ai acquis une certaine expérience en matière de guerre. Vous voyez que je ne vous fais pas la carte forcée. Voici le bon de commande. Voulez-vous le signer ? Vous savez que nous donnons une commission de trois pour cent à la signature du bon.

Il calcula rapidement :

— C'est neuf cent soixante quinze mille francs que je vous verserai. Signez, pendant que je fais le chèque.

— Merci, dit Kaldemaras. C'est très compromettant, un chèque, j'aime mieux du numéraire.

Higouménos sourit :

— Kaldemaras, mon vieux, vous devez

comprendre que je ne balade pas dans mes poches neuf cent soixante quinze mille francs en billets de banque. Cela fait quatre-vingt-dix liasses de billets de mille plus un petit solde. Une somme comme celle-là s'apporte dans une valise. Mais, je puis commander télégraphiquement — les codes secrets, c'est bien commode — et revenir demain avec le bon et l'argent. J'ai votre parole, Kaldémaras ?

— Oui, dit Kaldemaras, vous avez ma parole.

— Bien, à demain.

***

A peine Higouménos sorti, Kaldemaras se plongea dans un journal financier. A quelles valeurs fallait-il faire confiance pour placer la commission de neuf cent soixante quinze mille francs que venait de promettre le Grec ? Les grandes valeurs refuge étaient, hélas! bien haut. Le cours des mines d'or baissait à Londres. Pouvait-on jouer sa chance sur les valeurs d'électri-

cité françaises, quitte à vendre dès que le bénéfice atteindrait vingt pour cent? Ainsi allait la pensée de M. Kaldemaras. La république kourgane était sans doute trop récente encore pour que le patriotisme ait eu le temps de pousser dans les cœurs de solides racines. Ce diplomate se préoccupait de sa fortune plus que de celle de son pays.

Cela fit que l'huissier de service eut à frapper deux fois, avant que le consul général ne levât la tête.

— Qu'y a-t-il, Serge?

L'huissier présenta le plateau d'argent sur lequel était une carte avec quelques mots griffonnés au crayon.

La

DUCHESSE DE LENONCOURT

prie Monsieur le Consul général de la République kourgane de lui accorder une audience pour affaires urgentes.

— La duchesse de Lenoncourt, dit rêveusement Kaldemaras. Connais pas.

S'adressant à Serge:

— Est-elle bien, cette dame?

Serge fit claquer ses lèvres:

— Un vrai bijou. Et habillée... M. le Consul général verra.

Kaldemaras sourit:

— Tu es connaisseur, Serge?

— Pourquoi pas, monsieur le Consul général? Et, faut pas le dire, mais, des fois, je me demande s'il y a beaucoup de duchesses ou de princesses, même de reines, pour faire la pige à des petites femmes que je connais... Une fois déshabillées, monsieur le Consul général, c'est pas toujours la plus noble, ni la plus riche qui gagne.

— La véritable égalité, murmura le diplomate. Faites entrer cette dame, Serge.

Il se trouvait que Serge n'avait rien exagéré. L'apparition qui se découpait sur la porte était charmante et mieux que charmante. Les Baltes, même lorsque ce sont des canailles, ont presque toujours quel-

que chose d'aristocratique en eux. Kaldemaras oublia un instant sa commission et les soucis des placements d'argent.

Il s'inclina respectueusement.

— Madame la Duchesse, dit-il, je vous présente mes hommages les plus respectueux.

Il allait lui avancer le fauteuil dans lequel Higouménos, quelques instants auparavant, s'était vautré. Un scrupule de poète lui vint. Il approcha un autre fauteuil. La duchesse de Lenoncourt le regardait faire, amusée, un rien de malice au coin de l'œil, comme si elle avait compris ce qui se passait dans l'esprit du consul.

Mais, quand elle fut assise, elle sortit délibérément de son sac un étui à cigarettes, alluma une abdullah à bout de rose, et, regardant le consul bien dans le blanc des yeux, lui dit :

— Le but de ma visite?

— Je n'osais pas vous le demander, madame la duchesse. Mais si c'est une sollicitation, ce que vous demanderez est accordé d'avance, si cela dépend de moi.

— On n'est pas plus galant, dit la duchesse, ni plus imprudent.

Elle sourit d'un air ambigu, puis consultant un carnet, dit :

— Vous venez, Monsieur le Consul général, de recevoir la visite de M. Higouménos.On vous a offert quinze cents mitailleuses à sept mille francs l'une, quatre millions de cartouches pour ces mitrailleuses à un franc, vingt mille fusils à quatre cents francs et dix millions de cartouches pour ces fusils. Le tout représente une somme de trente-deux millions cinq cent mille francs. On vole votre pays, parce que les mitrailleuses valent six mille cinq cents francs l'une et non pas sept mille, parce que les cartouches valent quatre-vingt-cinq centimes et non pas un franc, parce que les fusils valent trois cent cinquante francs, et non pas quatre cents.

— Mais, madame la duchesse...

— Et on vous vole, vous, parce qu'on vous accorde parcimonieusement neuf cent soixante quinze mille francs de commission et que cela vaut deux millions.

— Mais enfin, madame la duchesse, je ne comprends pas.

— Mon cher consul général, je n'aime pas les énigmes et je ne désire pas vous en imposer une. Dites-moi tout d'abord si vous acceptez de déjeuner avec moi...

— Mais, madame la duchesse...

— Ne venez pas me dire que vous n'êtes pas libre. Vous comptiez justement déjeuner avec M. Higouménos. Mais M. Higouménos vous a fait faux bond.

— Mais enfin, madame la duchesse...

— Cela prouve, voyez-vous, que votre cabinet, si bien capitonné qu'il soit, est la dernière des places où l'on puisse parler confidentiellement.

Elle sourit d'un air moqueur, qui la rendit plus charmante encore.

— En cherchant bien, vous trouverez probablement dans vos murs un ou plusieurs écouteurs. Il est d'ailleurs complètement inutile de les enlever. Demain ils seraient remplacés par d'autres. C'est pourquoi, comme j'ai à vous parler d'affaires sérieuses, et qu'il est midi et demi,

je vous enlève pour venir déjeuner, non chez moi, où peut-être des oreilles ennemies vous écouteraient, mais dans un restaurant quelconque, vulgaire, banal, où nous avons des chances que le garçon ne soit pas un mouchard, ou, du moins, qu'il ne nous connaisse pas, et que nos voisins de droite et de gauche ne soient ni au service de l'Angleterre, ni au service des Soviets, ni au service de l'Allemagne.

— Mais enfin, madame la duchesse...

— Vous me l'avez déjà dit, mon cher consul. J'ai ma voiture. Prenez votre chapeau et suivez-moi, faute de quoi j'aurai, je vous l'assure, une fort mauvaise opinion de la galanterie balte.

CHAPITRE II

VUE DE DOS

Sous le prétexte de prendre des cigarettes, Kaldemaras avait eu le temps, avant de sortir, de consulter le Bottin mondain. Il n'y avait pas de duchesse de Lenoncourt. Sa première idée fut que les révolutionnaires avaient dépêché à Paris quelqu'un pour l'enlever. C'est une formule que les Soviets ont mise à la mode. Mais, loin de mériter les sarcasmes dont la pseudo-duchesse avait prétendu l'accabler, le consul général n'était pas homme à laisser déshonorer la galanterie balte. Que la jolie femme fût une aventurière, c'était à peine douteux. Qu'elle voulût du mal à quelqu'un, et, particulièrement à lui, Kal-

demaras, c'est ce que le représentant de la république kourgane se refusait à admettre. Cependant, par mesure de précaution, il glissa dans la poche de son veston un revolver de petit calibre.

La jolie femme était déjà installée au volant de sa voiture. Elle le regarda ironiquement, comme si elle avait eu le don de lire les plus secrètes pensées du consul. L'acuité de ce regard gêna Kaldémaras, qui se sentit mal à l'aise... Dans le but de reprendre sa supériorité, il dit en ricanant:

— Depuis quand y a-t-il des ducs de Lenoncourt?

Elle haussa les épaules.

— Depuis Balzac, je suppose... Mais si, au lieu de fureter dans le Gotha ou dans un Tout-Paris quelconque, vous aviez pris la peine de réfléchir, vous eussiez compris tout de suite que j'étais une dame horriblement pressée. Si on vous avait annoncé Madame Dupont, ou Madame Martin, je me demande combien de temps j'aurais attendu.

— Mais, dit-il, assez finement, il y avait préméditation, n'est-ce pas? Il faut un certain temps pour avoir des cartes gravées.

— Sans doute. Ce n'est pas la première fois que j'ai besoin d'être la duchesse de Lenoncourt. Dans cete France républicaine, vous ne sauriez croire combien cela rend service d'être duchesse. Même le faubourg Saint-Germain serait disposé à m'admettre, parce que les valets de pied se plaignent de plus en plus de n'avoir guère de beaux noms à annoncer. C'est du paradoxe, mais c'est comme cela.

— La vérité est faite de paradoxes, dit-il... Et, maintenant, j'aimerais savoir deux choses de vous.

— Lesquelles? dit-elle.

— D'abord, votre véritable nom... Ensuite pourquoi vous m'enlevez.

— Je vous enlève justement pour répondre à votre seconde question. Cette phrase étant un peu ambiguë et parce que je tiens compte de votre état un peu pâteux, — on dirait que vous avez reçu un coup sur la tête, — je développe. Vous

comprenez que si je suis bien informée de ce qui se passe chez vous, c'est que j'ai un microphone dans votre bureau. C'est enfantin, voyons. Or, je pense que d'autres ont eu la même idée, et je prends mes précautions. Moi aussi, j'ai un marché à vous proposer, meilleur que celui de M. Higouménos.

— Mais je lui ai donné ma parole.

Elle rit.

— Dites tout de suite que vous n'avez qu'une parole.

— Mais bien sûr, voyons.

— Morale, quand on n'a qu'une parole, il ne faut jamais la donner... Eh bien, vous la reprendrez, voilà tout.

— Vous avez de drôles d'idées sur la parole d'honneur, vous... Il est vrai que les femmes...

— Mon cher, la parole d'honneur, c'était bon autrefois, quand il y avait des rois, des aristocraties, de l'honneur, enfin. Aujourd'hui, tout est à la démocratie, je dirais presque au déshonneur. Les gouvernements ne respectent même plus leur

signature. Alors, voulez-vous me dire ce que signifie une pauvre petite parole ?

Il prit un ton sec.

— Je déteste qu'on me parle comme cela.

— Nous verrons cela, dit-elle en riant.

Elle freina.

— Nous voici arrivés. C'est un très bon petit restaurant, malgré qu'il ne paie pas de mine.

Elle descendit d'un bond, refusant l'aide.

— C'est moi qui vous invite, dit-elle. Voici une table où nous serons très bien. Laissez-moi faire le menu. Oui, des huîtres. Fines Belon, naturellement. Deux douzaines. Le châteaubriant. Etes-vous un très gros mangeur? Pourtant votre pays a une réputation de ce côté là. Alors, le fromage et un fruit. Ça ira comme cela. Envoyez-moi le sommelier, maintenant.

Se tournant vers le consul, elle continua :

— Reprenons cette question de parole d'honneur. Je suis absolument de votre

avis. D'une façon générale. Mais avez-vous bien réfléchi à ce qu'est un homme comme Higouménos?

— Qu'est-ce, selon vous?

— Une fripouille. Je vous ai montré comment vous étiez volé de tous les côtés par lui. Votre gouvernement et vous. Sans compter la qualité de la marchandise. Il a livré aux Espagnols quelques millions de cartouches dans lequelles il n'y avait pas de poudre. Vous imaginez cela? l'amorce seule prend feu !

— Mais nous avons un vérificateur.

— Et qui vérifiera votre vérificateur? Votre gouvernement gagne cinq millions au coup, ce qui est appréciable, surtout quand ce gouvernement est en difficultés. Vous, mon cher ami, touchez deux millions. Deux millions au lieu de pas tout à fait un.

Kaldemaras se sentit gêné, et c'était peut-être la première fois que cela lui arrivait.

— Il ne faudrait pas croire, dit-il, que je ne pense qu'à la commission.

La fausse duchesse sourit:

— Dans ma profession, dit-elle, on voit le mauvais côté de l'humanité. Vous venez d'avoir deux scrupules qui vous rendent joliment sympathique. Votre fidélité à votre parole d'honneur et ce mot à propos de commission... Mais buvez donc encore un peu de ce Montrachet... Il est excellent.

— Vous voyez bien, dit-il, que je ne puis rompre avec Higouménos. Vous-même...

— Je vous loue de ces deux *premiers mouvements* et j'ajoute qu'il faut vous en défier, comme eût parlé Talleyrand. Prenez exemple sur le véritable patron des diplomates. Une parole de diplomate, est-ce que vous croyez que cela compte? Tout au moins aux yeux d'Higouménos ? Un pari, voulez-vous? Higouménos a alerté simplement Bruxelles où il centralise les ordres, mais, malgré votre parole d'honneur, il ne confirmera que quand il aura votre signature.

— Vous croyez?

— Bien sûr ! Quand vous lui annoncerez que le marché ne tient plus, vous verrez ses réactions.

— Encore faudrait-il me prouver que vous êtes capable de tenir vos promesses ? Qui êtes-vous d'abord ?

— A quoi cela vous avancera-t-il de le savoir ? Je suis une marchande de mort, comme Higouménos est un marchand de mort, je n'ai pas de nom véritable. Mettons, si vous le voulez, que je m'appelle Angiolina Karlsevna, j'ai probablement des papiers à ce nom. Qu'est-ce que cela prouve ? Je suis probablement tout aussi duchesse de Lenoncourt qu'Angiolina Karlsevna, fille d'une mère italienne et d'un père islandais, d'après mes papiers, du moins. Je parle quinze langues, j'ai vingt noms et je ne sais combien de visages. Pour Higouménos, je suis la concurrence. Pour votre gouvernement, je suis le fournisseur... Pour vous, je suis l'énigme, l'aventure ou l'embêtement, selon vos dispositions de l'heure. Pour moi-même, je ne sais ce que je suis.

— Vous êtes, dit-il, une femme délicieuse.

Elle éclata de rire.

— Il y a, en France, une phrase consacrée: *Je ne suis pas celle que vous croyez.* La connaissez-vous?

— Naturellement.

— Seulement, dans mon cas, c'est vrai... Je ne suis pas une femme à mêler les affaires d'argent et les affaires de cœur, si tant est que j'aie un cœur... ce que vous ignorez. Je suis une personne positive, et je le prouve... je vous ai dit que je pouvais faire économiser à votre pays sept millions cinq cent mille francs.... et que, de plus, vous toucherez deux millions... je passe en transit *via Paris*, afin de vous permettre de contrôler, je charge dans le port qu'il vous plaira de désigner. Vous payez à réception, au lieu de payer d'avance comme avec Higouménos. Voici le bon de commande.

Il voulut plaisanter.

— Et ma commission ? dit-il en riant.

Elle fouilla sous le manteau qu'elle avait

placé à côté d'elle, refusant les services du vestiaire. Elle en retira une mallette. A son bracelet-montre pendait une clef. Elle s'en servit pour ouvrir la mallette.

La glissant sur les genoux de Kaldemaras, elle dit:

— Voilà. Comptez vous-même.

***

— Allo! Allo! Monsieur Higouménos?

— Oui... Qui parle?

— Ici Kaldemaras... C'est au sujet de l'affaire dont nous avions causé ensemble... Je suis au regret... Mais, on me refuse les crédits...

— Attendez, je bondis chez vous.

— C'est que je ne suis pas chez moi.

— Il faut pourtant que je vous voie... Ça doit pouvoir s'arranger.

— Non.

— Mais si, mais si. Je serai chez vous à cinq heures, ce soir.

***

M. Sophocle Higouménos était assis, non pas dans le fauteuil, mais sur la table même.

— Mon cher, disait-il, cela n'a pas le sens commun. Je ne puis pas croire une minute que votre gouvernement vous refuse les crédits pour l'armement de ses troupes fidèles, j'ai eu des nouvelles tout à l'heure. Cela ne va pas du tout bien. Les rebelles sont soutenus probablement par l'Allemagne. Tout ce que votre gouvernement a pu faire, ça a été d'enrayer l'avance des rebelles. On est à la guerre de tranchées. La guerre va s'éterniser. Londres provoque la formation d'un Comité international de non-intervention. Il est impossible qu'on vous refuse les crédits.

— Et s'ils n'ont pas d'argent?

— A d'autres, mon ami!... Votre gouvernement, avec une sagesse louable d'ailleurs, a, sur les plus-values de sa balance commerciale — heureux pays ! et pourquoi diable est-il en révolution ? — con-

servé des avoirs à la Banque de France et à la Banque d'Angleterre. Je ne veux pas dire que le chiffre soit de nature à épater les populations, mais, enfin, vous pouvez financer un certain nombre de commandes plus importantes que celles-là. Je suis très bien renseigné.

Kaldemaras le regarda sans répondre.

La figure hideuse d'Higouménos se pencha vers lui:

— Il y a donc autre chose? Si vous ne m'aviez pas donné votre parole d'honneur, je penserais que quelqu'un est passé après moi et m'a enlevé l'affaire à ma barbe. Mais il y a votre parole d'honneur.

De ses grosses mains velues, Higouménos empoigna Kaldémaras aux épaules. Il approcha de lui sa tête et le fixant dans les yeux:

— Oui, il y a votre parole d'honneur, votre parole d'honneur, votre parole d'honneur, que vous n'avez pas respectée. Ha! ha! ha!... La commission n'était pas assez forte? Allons! parlez! Combien vous a-t-on donné? Un million et demi? Deux

millions? Ah! vous n'êtes pas même capable de me cacher la vérité! Deux millions! Je lis ce chiffre dans vos yeux aussi clairement que s'il était écrit. Deux millions! Imbécile! Je vous en aurais donné trois, moi. Vous n'aviez qu'à le dire. C'est une toute petite affaire et mon Dieu! je ne la faisais qu'en passant, entre l'Espagne et la Chine, pour ne pas me gâter la main. Imbécile! Non! je n'y tenais pas outre mesure, à cette affaire. Mais, maintenant, vous m'entendez, j'y tiens ! On m'a joué! on m'a berné! on m'a menti! On a voulu me rendre ricidule. Ridicule? Moi?

Et refermant sa main sur un bibelot de prix qui se trouvait à sa portée, il le broya:

— Un homme de ma force! ridicule! Eh bien, non! Je ne serai pas ridicule! On ne me joue pas, on ne me berne pas, on ne me ment pas! Ou si on le fait, on s'en repent! Entendez-vous? tout diplomate que vous êtes, je vous briserai, je vous briserai!

De sa poigne puissante, il secoua Kal-

demaras. Sans souci de savoir si on pouvait l'entendre, sa voix tonna :

— Et maintenant, dites-moi qui? Qui est passé ici après moi?

— Personne! dit faiblement Kaldemaras.

Il eut envie de gémir, tant les ongles du géant lui entraient dans la chair.

— Vous mentez ! dit le marchand de mort.

Et, tout à coup, humant l'air:

— C'est une femme! Une femme a passé par ici! Une femme! Je sens son parfum. Angiolina! Ha! ha! la garce! Je l'ai vue une fois. Je vois cela d'ici. Elle vous a joué la comédie de l'amour, de l'amour! Angiolina! de l'amour! Mais, vous n'avez donc pas d'imagination? Vous êtes tombé amoureux comme un collégien! De l'amour? Une fille qui vend des fusils, des mitrailleuses, des cartouches, des grenades! Cela ne vous dit rien? Au reste, elle vous plaît? Amusez-vous avec elle, si vous le voulez, et si elle le veut! Car elle vous a fait marcher, mon petit, comme un no-

vice. Ha! ha! je vois cela d'ici. Seulement, monsieur le consul général, je vais vous dire une chose : quand la commande que vous avez passée à Angiolina arrivera, il aura coulé beaucoup d'eau sous les ponts. Dans quinze jours, un mois, vous viendrez me supplier à genoux pour avoir des armes. Et votre pays, je ne dis pas vous, sera bien content d'en passer par mes conditions... Mes hommages à Angiolina Karlsevna, je vous prie.

Il s'en alla, comme s'éloigne une tempête.

***

Le surlendemain de ce jour, le consul fut avisé d'avoir à venir examiner, en gare de Noisy-le-Sec, des wagons plombés, en transit pour Dunkerque, *via* Paris. Il pleuvait. A peine eut-il arrêté sa voiture dans la demi-lumière d'une après-midi d'hiver, qu'une silhouette se porta à sa rencontre. Il la reconnut aussitôt. C'était Angiolina. Elle était vêtue d'un manteau de cuir, qui,

ruisselant d'eau, luisait. Elle était suivie d'un employé des douanes, sombre et furieux, qui n'arrivait pas à comprendre pourquoi il fallait déplomber des wagons en transit.

Angiolina brandissait une feuille de papier.

— Puisque voici l'ordre de vos chefs hiérarchiques...

L'homme grommela:

— On a beau dire, c'est des choses qui ne se font pas. Ordre, ou pas ordre, c'est pas régulier. Voilà.

La jeune femme parla sec:

— Enfin, voulez-vous, oui ou non, faire votre métier? Si non, dites-le, et je vais me plaindre à vos chefs. Si oui, voici M. le Consul général qui va vérifier.

L'homme loucha vers Kaldemaras.

— Ah? Monsieur est consul général? dit-il avec déférence.

— Comme vous le voyez, mon ami.

— Alors, c'est différent, monsieur le consul. Moi, vous comprenez, je trouve ça irrégulier, rapport que des wagons d'ar-

mes, transités par toute la France, c'est d'abord un danger en soi. Il en passe, comme ça, de temps en temps et c'est rare si, à la sortie, il n'en manque pas à l'appel. Où y passent ? Personne n'en sait rien au juste. Mais, un wagon d'armes qui se perd, y n'est jamais perdu pour tout le monde. Moi, ça m'est égal, vous comprenez, du moment que je suis couvert par mes chefs. Mais, tout de même, monsieur le consul général me comprendra. C'est une époque qu'est pleine de drôles d'histoires. Y a des hommes politiques qui jonglent avec des millions, et c'est le pauvre bougre qui trinque. Les armes à feu sont prohibées et tout le monde a un arsenal chez soi. Les ordres des chefs hiérarchiques, c'est très beau, je ne dis pas. Mais, s'il y a une tuile, qui est-ce que trinque ? C'est les types comme moi, les petits. Voilà, monsieur le consul.

Mais Kaldemaras n'écoutait pas. Il dit à Angiolina :

— Vous êtes sûre que le compte y est ?

Elle répondit :

— J'ai toutes les raisons de le supposer. Au reste, vous contrôlerez encore au débarquement.

— Alors, dit-il, à quoi bon faire attendre cet homme? Inutile de déplomber les wagons. Qualité et quantité, j'aime autant vous croire sur parole. Et c'est du temps gagné, que nous pourrions mieux employer. Il fait humide, froid et triste. Venez prendre le thé chez moi.

Elle dégagea sa main, qu'il avait saisie et dit:

— Je vous ai déjà averti de ne pas vous méprendre sur mon compte. Je ne suis pas une femme de cinq à sept.

Et riant:

— Avouez que si j'ai envie d'un collier de perles, je puis me l'offrir beau.

— Je vous demande seulement un peu de votre présence.

— Impossible, mon ami. N'avez-vous pas vu comment je suis faite: manteau de cuir, bottes en caoutchouc, suroit. Ma voiture est là qui m'attend. Dès que vous m'aurez libérée, je pars pour Dunkerque,

préparer le chargement. Vous croyez que ce n'est rien à faire, vous?

— Vous n'allez pas faire cela vous-même?

— On n'est jamais si bien servi que par soi-même.

— Vous n'en êtes tout de même pas à une heure près.

— *Time is money.*

— Cela, c'est un lieu commun américain. Je ne connais d'ailleurs personne qui perde plus de temps que les Américains. Mais vous n'êtes pas Américaine.

— Qu'en savez-vous? Je le suis à l'occasion. Par exemple pour vendre des munitions aux Chinois, quand ils se battent contre les Japonais. N'ayant pas de pays, je les ai tous, suivant les besoins de l'heure.

— Angiolina, ne soyez pas cynique.

— Mais je ne suis pas cynique. Vous vivez au milieu des bourgeoises, ou, parfois, des duchesses. (Elle rit.) Ne me prêtez pas leur âme, je vous en prie, j'ai l'âme de mon emploi. A propos, je n'avais per-

sonne à mon microphone l'autre soir. Comment cela s'est-il passé avec Higouménos?

— Mal!

— Je m'en doutais.

— Il a failli m'étrangler et il m'a dit pis que pendre de vous.

— De moi?

Elle eut un accent sauvage en prononçant ce *de moi*. Elle continua:

— Vous lui avez donc dit...

— Ce diable d'homme arrive à tout savoir, presque aussi bien que vous.

— Et voilà les diplomates, dit-elle. On devrait les choisir parmi les gens de notre métier. Nous, au moins, nous pratiquons les deux plus hautes vertus de la diplomatie: se renseigner et se taire.

Il la regarda piteusement:

— C'est cela, raillez-moi.

— Mais, je ne raille pas, je connais l'espèce, j'avais besoin de cette affaire. Mais, si Higouménos sait que c'est moi qui la lui ai soufflée, je suis fraîche.

— Est-ce ma faute?

— C'est la mienne peut-être? Vous n'aviez qu'à tenir votre langue. Un diplomate! S'il arrive malheur à la cargaison, je ne vous le pardonnerai pas, je parle sérieusement, vous savez. Vous voilà averti.

— Que voulez-vous que je fasse?

— Je ne m'attends pas à ce que vous fassiez grand'chose. Mais dans notre métier, les fautes et les erreurs se paient de la même façon. Et vous, vous serez le témoignage qu'on ne badine pas avec moi. Décidément, vous ne voulez pas voir les wagons?

— Non!

— Bien! Au revoir.

— Mais, vous ne partez pas comme cela, tout de suite, seule?

— Seule?

Elle eut un rire sec.

— Seule? Oh! non pas. Ce ne serait pas la peine de vendre des armes, je suis accompagnée.

Elle tapa sur sa poche, où se dessina la forme d'un pistolet.

— Au revoir.

***

A Dunkerque, Andersen, le capitaine du *Fritjoff* attendait les ordres. C'était un grand gaillard placide, que les batailles avec la mer avaient marqué.

— Quelles nouvelles, madame?

— Le chargement arrivera demain, je pense. Il y a une prime de deux cent mille francs à partager par l'équipage, une fois les armes rendues à destination. Vous n'avez vu rôder personne d'anormal?

— Non, personne. Ce bassin est mort, à croire que toute la marine française est en chômage. S'il y avait quelqu'un, on le verrait. Il y a juste un douanier de garde, un beau cossard d'ailleurs. Quand il arrive, c'est pour s'asseoir, s'envelopper dans son manteau et dormir, ou fumer

la pipe. On pourrait débarquer toute une cargaison à son nez.

— Veillez bien, Andersen.

***

A l'appareillage, quand Angiolina, debout sur le quai, répondit au dernier adieu d'Andersen, le douanier n'était pas là. Faut-il croire ce qu'un ivrogne attardé racontait devant le zinc ?

— Non! c'est marrant!... C'te nuit, j'sais pu comment, j'me suis r'trouvé sus l'quai à côté du bateau norvégien... l'bateau norvégien, tu sais... norvégien... la Norvège, quoi, par là, au nord... Qu'est-ce que j'disais? Ah oui!... A un moment l'homme de quart qu'avait soif, je suppose, est rentré au gaillard d'avant... Eh ben, mes vieux, vous me croirez si vous le voulez, à c'moment-là, j'ai vu un douanier, oui, un douanier monter dans l'bateau norvégien... j'suis resté là jusqu'au

p'tit jour, que l'batieau a appareillé avec la marée... j'ai pas vu sortir le douanier... Dites donc, des fois qu'y se serait endormi dans l'batiau, et que les Norvégiens l'auraient emmené avec eux... c'est ça qui serait marrant!

CHAPITRE III

L'AMOUR,
C'EST BEAUCOUP PLUS QUE L'AMOUR

L'amour, c'est beaucoup plus
que l'amour.
JACQUES CHARDOONE,

A quelques jours de là, le consul rêvait dans son cabinet. Entre la République kourgane et la République française, les transactions politiques sont rares. Parfois, à l'occasion d'un banquet, Kaldemaras se levait et prononçait des paroles, toujours les mêmes: « J'apporte à la grande République française le salut de la petite République kourgane. », histoire de s'entendre poliment dire que la République kourgane

n'était petite que par son territoire, mais immense par le courage, par le génie, etc. Ces *improvisations* et les ripostes du tac au tac sont réglées par le protocole. On lit sur les journaux: *M. le Consul général de la République kourgane, dans une brillante improvisation...* Les journaux qui l'impriment n'en croient pas un mot, mais les lecteurs en ont plein les yeux. M. le Consul général lui-même se laisse volontiers prendre à cette comédie.

Ce hors-d'œuvre est d'ailleurs hors de propos. Ce jour-là, M. Kaldemaras *n'improvisait pas* dans le silence du cabinet de brillantes allocutions. Il se contentait de rêver.

Comment ne pas être amoureux ? Une belle femme, ce n'est rien. En France — et pas rien qu'en France — il y a des jours fastes, où l'on en rencontre une à chaque coin de rue. Mais, comme parle Chardonne, *l'amour, c'est beaucoup plus que l'amour*. Le mystère, par exemple, est irrésistible. Kaldémaras était raisonnablement jeune, à peu près l'âge qu'il lui plaisait

d'avouer. Tout de même, il n'était plus un collégien. Or, il se surprenait à être amoureux *comme un potache*, il se flagellait lui-même de cette expression vulgaire. Il avait fait ses études à Paris, ce qui lui avait créé des relations plus utiles que les relations diplomatiques. Ainsi, un de ses camarades se trouvait justement employé à la police judiciaire.

Un coup de téléphone :

— Viens dîner.

Et, pendant le dîner :

— Angiolina Karlsevna, connais-tu cela ?

— Le nom ne me dit rien.

— Armes de contrebande.

— On doit pouvoir trouver.

— Peux-tu me procurer une photo ?

— Si on l'a...

Et le lendemain, coup de téléphone :

— Allo ! Allo ! monsieur le consul général de la République Kourgane ?

— Lui-même.

— Bonjour, mon vieux... j'ai ton af-

faire... Face, profil, les mensurations, les empreintes digitales.

— Non ! Sans blague ! Elle a été condamnée ?

— Non, prévenue seulement, mais on n'a pas pu relever de charges contre elle... Te voilà au courant. Je t'envoie une épreuve.

Après quoi, très embêté, Kaldémaras se rappela le fameux écouteur. Angiolina était-elle à l'écoute ? Il eut une inspiration. Il cria, très fort :

— Angiolina, je vous aime, je vous adore... Et je vais avoir votre photo.

Comme cela, pensait-il, si elle a entendu, elle aura, du moins, entendu ma déclaration.

***

Kaldémaras rêvait donc. Il venait de recevoir la photographie bertillonnée d'Angiolina, face et profil. Comme il avait un certain sens de l'humour, il avait ins-

tallé cette photo tout comme il eût fait d'un chef-d'œuvre signé de l'opérateur à la mode.

— Quand elle viendra, se disait-il, je lui demanderai un mot de dédicace... Mais viendra-t-elle jamais ? Ou bien, simplement, le jour que la cargaison aura été débarquée, viendra-t-elle me demander sèchement de lui signer le chèque ?

On voit à quels développements ce thème peut prêter. Un amoureux passe son temps à tirer sur l'avenir des chèques sans provision.

Cet escompte de l'avenir fut troublé. Derrière Serge, la stature formidable et hideuse de M. Higouménos emplit un instant le cadre de la porte. Cela n'eût pas été mal dans le genre estampe japonaise : le requin d'affaires. Requin ! Oui ! Ce jour-là, Higouménos avait l'air particulièrement vorace. Vorace, et, cependant, souriant. Un ogre qui, pour se mettre en appétit, aurait gobé quelques barils d'huîtres. Brusquement, Kaldémaras se prit à

haïr cette force brutale, joviale, insolente et cordiale tout à la fois.

— Un cigare ? Non ? Vous préférez les vôtres ? Drôle de goût... Mais, vous êtes libre... Je ne vous demande pas de nouvelles de votre santé... Vous avez lu les journaux ?

— Comme tous les jours. Parcouru les nouvelles politiques. Chez nous, cela stagne.

Higouménos eut un rire de titan. C'est exactement l'image que ce rire suggérait : une de ces convulsions joyeuses qui font s'écrouler les villes, se fendre les montagnes et sortir les océans de leur lit.

— Cela stagne. Bien dit. Mais je crois que vous n'avez pas *vraiment* lu les journaux.

Il appuya sur le *vraiment* comme un médecin sur un panaris. Kaldémaras sentait venir l'opération, mais on lui faisait mal avant l'opération.

Le géant, l'ogre, le titan continua :

— Je prends un journal au hasard. *Le*

Matin, page 3, colonne 2. Attention, je lis :

PERDU CORPS ET BIENS

On annonce que le Fritjoff, *navire battant pavillon danois, a sombré corps et biens à l'entrée du Sund. Ce navire portait une cargaison d'armes à destination de la République kourgane.*

Les causes du sinistre demeurent inconnues.

« Voilà, vous comprenez ?

Le dernier des Baltes a encore pas mal de sang aristocratique. Higouménos venait de frapper un coup à assommer un bœuf. Kaldémaras chancela, mais dit :

— Reste à savoir ce qu'il y a de vrai dans cette information.

Higouménos couvrit un morceau de la table de sa main formidable et velue et dit, tranquillement :

— Tout, pour une fois ! C'est moi qui ai passé l'information. Et, quand je dis quelque chose, moi, c'est que c'est vrai.

Cette fois, Kaldémaras sentit le coup. Il plia les jarrets sans répondre. Higouménos paraissait deux fois plus énorme qu'au naturel, et vingt fois plus hideux.

— Première information, dit l'ogre. Ça, c'est une première manifestation de la justice immanente. Angiolina peut mettre ses bijoux au Mont-de-Piété si elle en a. Si vous la voyez, vous pouvez lui refiler un conseil de ma part. Elle ferait mieux d'abandonner le truc. Il lui reste encore d'autres ressources : la drogue, les femmes. Ça n'est pas ma partie. Je ne m'oppose pas à ce qu'elle y cherche sa vie. Pour les armes, c'est fini. Bon ! Ne perdons pas de temps. Deuxième information: ça va mal pour votre gouvernement. Voici une dépêche que je viens de recevoir. Ils ont grand besoin de mon matériel.

Le consul parcourut la dépêche. Mais les lettres dansaient tout autour de lui sans jamais se grouper pour une signification précise. La voix terrible, la voix impitoyable continuait :

— Notre petit marché de l'autre jour

tient toujours. Et au même prix. Toutefois, je ne veux pas me montrer moins généreux que cete poule. Vous aurez vos deux millions. Chose curieuse, n'est-ce pas ? Vous gagnez au coup. Avez-vous remarqué que vous gagnez au coup ? C'est immoral ! Mais la vie est immorale... Et je suis tellement content que je puis me permettre une petite largesse... Kaldémaras ! Vous connaissez le proverbe : La vengeance est le plaisir des dieux. Regardez-moi ! Un dieu ! voilà ce que je suis en ce moment. Là, signez le bon, il est tout prêt. Kaldémaras... vous gagnerez du temps. Les wagons sont déjà à Paris, j'avais tout prévu, même vos deux millions, qui sont dans une valise. Mon secrétaire est derrière la porte.

Trois minutes plus tard, Kaldémaras était seul, les liasses de billets traînant autour de lui.

⁂

Alors, seulement, il eut conscience de la

réalité. Du capitaine au dernier chauffeur, ils étaient quinze à dix-huit qui avaient péri en mer. Kaldémaras se rappela cette main formidable, cette main qui couvrait tout un morceau de la table. Jusqu'où cette main pouvait-elle atteindre, pour saisir ses victimes par la nuque et leur broyer le cou ? Un coup d'œil sur la photo d'Angiolina. Un mètre soixante, à peine, et quelles petites mains pour lutter contre l'ogre ! Eh quoi ? bon Dieu ! Angiolina était sans doute ruinée !

Certes, pour que cete idée eût mis tant de minutes à se faire jour, il fallait que le coup eût frappé bien fort. Ruinée !

Alors se révéla à quel point M. le consul général aimait *comme un potache*. Il se dirigea vers le coffre-fort dont il fit jouer la combinaison. En d'autres temps, M. le consul général eût immédiatement placé l'argent. Mais l'amour avait rendu Kaldémaras bien jeune, ou bien vieux, et, depuis qu'il pensait à Angiolina, l'argent avait cessé de l'intéresser. Chose grave !

Il réunit l'argent de la jeune femme et

celui du Grec. Il en fit un ballot, qu'il enveloppa dans un de ces papiers épais qui lui servaient pour la valise. La ficelle, la cire, le cachet officiel.

— Serge. Portez cela tout de suite à l'adresse indiquée... Non ! il n'y a pas de réponse !

⁂

Le paquet revint dans la soirée. Kaldémaras le défit fébrilement. Il y retrouva deux millions. L'explication était facile. Angiolina avait repris la commission qu'elle avait donnée et refusé le don, même le prêt, des deux autres millions. Plus anormal était le fait qu'Angiolina n'eût accompagné ce retour d'aucune lettre, ni remercié des deux millions gardés par elle, ni donné les raisons de son refus des deux autres millions. Kaldémaras avait agi avec irréflexion, — il s'en rendait compte maintenant — comme il arrive à beaucoup de diplomates. De nos jours, les diplomates de carrière sont choisis pour

leur aptitude à passer des concours. Mais rarement pour les qualités dont ils auraient besoin. Et nous ne parlons pas des diplomates de hasard, de ceux qui — comme en France, par exemple — deviennent ambassadeurs en paiement d'un discours ou d'un silence ou d'une entremise. Si Kaldémaras eût été homme à remuer ses plus secrètes pensées — ce qu'on ne devrait faire qu'avec un bâton à très long manche — il se serait aperçu combien il est plus vexant pour un diplomate de faire un faux pas en amour qu'en politique. En amour, on compromet soi-même, c'est-à-dire tout ; en politique, on ne dessert que son pays. Mais, qui l'avouera ?

Kaldémaras s'était flatté qu'Angiolina accepterait, sinon une aumône princière, du moins une sorte d'association. Comme il arrive aux rêveurs, il avait anticipé sur l'avenir. Replié dans son fauteuil, il avait imaginé la réponse qu'il eût souhaité entendre, ou lire, d'Angiolina. Il s'était attendu à recevoir un billet parfumé, avec quelque chose comme ceci :

Cher ami,

Votre offre généreuse me touche beaucoup, mais, vous comprenez qu'il m'est impossible d'accepter un don de cette importance. Mon premier mouvement était de refuser et de me fâcher. A la réflexion, j'ai été très touchée, très émue. Pourquoi ne deviendriez-vous pas mon associé ? Venez dîner ce soir. Nous réglerons ensemble les termes du contrat d'association.

A.

Oui, il avait tout vu, jusqu'à l'initiale ! Mais il n'avait pas compté qu'Angiolina pouvait justement rester sur le premier mouvement, c'est-à-dire sur le refus. Et, surtout, il n'avait pas compté qu'elle lui renverrait la moitié de la somme, sans un mot.

C'est impossible, se dit-il. Elle va venir, écrire ou téléphoner.

Mais l'après-midi se passa sans visite, sans lettre et sans coup de téléphone. Kaldémaras traîna dans son bureau beaucoup plus tard qu'à l'heure où il s'habillait pour aller dîner au cercle... Au cercle, il fut maussade. Cependant, sur le coup d'onze heures, la joie lui revint parce qu'il perdait, au poker, une somme importante.

Il rentra chez lui à pied, en se répétant le proverbe : *Malheureux au jeu, heureux en amour.*

Rentré à la légation, il interrogea le service de nuit, réveillé en sursaut. Non ! il n'était rien arrivé pour M. le consul général. Ni visite, ni lettre, ni coup de téléphone. Sur quoi M. le consul général entra dans une violente colère. Il accusa son subordonné d'avoir dormi au lieu de veiller. L'autre, une sorte de jocrisse, protesta :

— Dormi, monsieur le consul général ? Dormi ? Moi ? Oh ! non, monsieur le consul général. Un peu somnolé, seulement, comme tous les soirs. Mais dormi,

jamais ! S'il était venu quelque chose, je me connais, moi, monsieur le consul général. C'est comme qui dirait que ça m'électrise.

Kaldémaras haussa les épaules et pénétra dans son cabinet. Il chercha à se reconstituer la personne d'Angiolina. Les photographies de l'identité judiciaire représentaient une Angiolina qui n'était pas la vraie, dure et cruelle. Le consul se fit la réflexion que la justice, au fond, ne connaît jamais les gens à qui elle a affaire. Elle n'en voit qu'un côté, le côté pendable, si l'on peut dire. En ce moment, le diplomate ne croyait pas aux mauvaises natures. Tout, dans la vie, était une question de circonstances. Il fallait bien convenir, cependant, de l'exactitude du profil. Les empreintes digitales qui étaient sur cette curieuse épreuve formaient — du moins l'imagination de Kaldémaras le voulut voir — de jolis motifs ornementaux. L'idée lui vint qu'il existait aussi, sans doute, à Londres, à Paris ou ailleurs, des empreintes digitales de Sophocle Hi-

gouménos. Elles devaient s'étaler largement, en arabesques diaboliques.

Puis, tout à coup, le fait qu'Angiolina lui avait renvoyé, sans un mot, la moitié de l'argent, reçut une interprétation nouvelle et désagréable. Qu'est-ce que cela pouvait signifier ? Une seule chose : Angiolina le tenait désormais pour complice d'Higouménos. Elle reprenait les deux millions qu'elle tenait comme lui appartenant. Elle renvoyait le reste. La façon dont cela était fait était hostile et méprisante. Cette certitude s'imposait maintenant à Kaldémaras, d'une façon presque physique. Il percevait dans son corps une sorte de déclic, comme s'il avait fait jouer la combinaison d'un coffre.

Tout d'abord, il eut envie de clamer sa détresse. Peut-être y avait-il quelqu'un à l'écouteur d'Angiolina. Il était possible aussi qu'une sorte de phonographe fût disposé pour enregistrer, chaque jour, ce qui se disait ici. Depuis quand ? Ce cabinet avait entendu quelques menus secrets diplomatiques. Kaldémaras y avait reçu la

visite de certains collègues, occupés à tramer de sourdes intrigues sur les rivages baltes. Mais cela, vraiment, n'avait aucune importance ! Le grave, c'est qu'il était venu ici des femmes, un peu de toutes les espèces et qu'il s'y était tenu des propos qu'Angiolina — ainsi raisonnait un homme amoureux — aurait dû être la dernière femme à entendre. La possibilité que ces propos eussent été enregistrés glaçait le consul. Voyez-vous Angiolina recevant son secrétaire :

— Madame, voici l'enregistrement quotidien du consulat kourgane.

— Dites.

— Je lis, madame : Encore un baiser, juste un...

— Passez ! Vous devez bien comprendre que cela ne m'intéresse pas.

Kaldémaras avait des lettres. Contrairement aux idées reçues en France, l'élite de l'étranger a *aussi* des lettres. Souvent même, plus que l'élite française contemporaine. *L'odi et amo ; nescio quomodo*

fit, etc., joua en sourdine dans l'orchestration des pensées et le consul ne sut plus s'il haïssait ou s'il aimait davantage cette femme.

En même temps, cet aspect physique, qu'il avait tant cherché à reconstruire, se recréait pour lui : taille moyenne, front élevé, nez droit, yeux gris en amande, cheveux platinés. Tout cela avait l'incohérence et le vague d'un signalement, et, cependant, se mettait en place. Le consul entendait aussi le timbre de la voix, et respirait le parfum, ce parfum qui avait frappé Higouménos et, sans doute, amené le drame.

Chose curieuse, c'était Higouménos qu'il aurait fallu haïr. Un frisson intime avertissait Kaldémaras qu'en ce moment Angiolina le haïssait plus qu'elle ne faisait le Grec (ou pseudo-Grec). Et, lui-même, emporté par le tourbillon des circonstances, ne savait pas s'il espérait, craignait, aimait, détestait. Une foule de sentiments étaient furieusement brassés en lui et qui sait celui qui surnagerait ?

⁂

Il y a un siècle, à l'époque des esprits forts, on aurait envoyé au cabanon romantique l'homme capable d'affirmer qu'il sentait autour de lui une *atmosphère de haine*. La science elle-même s'est chargée de ployer nos genoux et de nous renvoyer méditer humblement devant ce que nous ne savons pas. Kaldémaras se sentait enveloppé de haine. On peut épiloguer à perte de vue pour savoir s'il s'agissait d'autosuggestion, ou si le pressentiment est la *mémoire subconsciente de l'éternel retour*, ou s'il s'agissait d'un véritable bombardement d'effluves. Laissez raisonner et déraisonner les philosophes à cent sous de l'heure. Penchons-nous sur le fait sans l'interpréter trop vite. L'exemple de l'interprétation hâtive est le suivant. Le lendemain de cette nuit, l'un des camarades de cercle du consul remarqua sa mauvaise mine — il suffisait, pour la remarquer, de lever les yeux de dessus la paire de rois — et la rapporta à la perte faite la veille. Or,

pour la première fois, peut-être, de sa vie, Kaldémaras planait justement au-dessus des questions d'argent.

A notre avis, il n'y a pas d'amour véritable, si mal soit-il placé, qui ne rende meilleur. On nous objectera le fameux *cherchez la femme !* On nous parlera des crimes commis pour elle ! Si l'amour n'est pas la négation de l'égoïsme, c'en est, tout de même, un fameux déplacement. Peut-être le consul flottait-il entre la haine et l'amour, plus près de la première que du second. Qu'est-ce que cela fait ? Les sentiments mesquins s'étaient effacés en lui. Il se sentait grand, soit pour aimer, soit pour haïr. Et, au fond, la haine et l'amour sont une même chose. Qui est capable de l'un est capable de l'autre. L'un et l'autre peuvent engendrer le sublime et le monstrueux, la beauté et l'horreur. Mais, jamais la médiocrité. L'homme ne se connaît, ne se pèse, ne s'évalue que devant deux choses : la mort et l'amour. Kaldémaras prenait conscience de soi-même.

Il était naturel que ce fût avec effroi. Ne

s'être jamais connu et se découvrir tout à coup ! Combien d'hommes possèdent d'eux-mêmes une image sincère ? Avec effroi, donc, mais, non sans charme. Se connaître sous l'aspect élégant et vain d'un homme aimable, habillé par un bon tailleur, bien élevé, nanti d'une situation plaisante et particulièrement honorable, le droit de porter sur sa voiture une plaque C. D. à lettres rouges sur fond blanc, et de voir les douaniers pleins d'égards, mais par ailleurs habitué aux succès faciles et se trouver tout à coup un homme, un vrai, capable de joie et de douleur, c'est, à la fois, enivrant et effrayant.

Kaldémaras faisait la somme des joies auxquelles il aurait eu droit — selon lui — avec Angiolina. Perdre tout cela d'un seul coup — et par manque de diplomatie! — quelle vexation pour un diplomate ! Se surprendre à prononcer amèrement : *jamais !* l'un des deux mots — l'autre, c'est *toujours* — qui devraient être rayés du dictionnaire !

Rencontrer Angiolina. S'expliquer avec

elle. Mais où la rencontrer ? Cette femme secrète et mystérieuse n'avait laissé ni adresse, ni numéro de téléphone. Sans doute, étant de chair et d'os, elle possédait les deux. Mais, sous quel nom ? Pas sous celui d'Angiolina Karlsevna, c'est certain. Bottin mondain, Tout-Paris, Cent mille adresses, Annuaire du téléphone gisaient par terre, les pages froissées à la lettre K. La police avait été impuissante. Elle possédait la fiche, mais c'était tout. L'ami policier avouait que des personnages très haut placés avaient donné des ordres pour qu'on n'inquiétât pas cette jolie personne. Un ancien président du conseil, un député socialiste et multimillionnaire, deux sénateurs incolores, mais influents. Du moins, à l'état de légende. Car le tout avait été représenté par le chef de service qui avait convoqué à son bureau l'homme coupable de zèle :

— Ah ! vous voilà ! Vous en faites de belles, vous ! Il y a non-lieu, n'est-ce pas ? Alors, qu'est-ce qui vous prend ? Trop de zèle, monsieur! Trop de zèle. Allez donc

reconstituer le puzzle social avec les millions de découpures du même genre!

Quant à se renseigner dans les milieux mondains :

— Angiolina Karlsevna ? Connais pas ! Jamais entendu ce nom à coucher dehors !

Juste une fois, au cercle, un homme politique — justement un ancien président du conseil — regarda fixement le consul d'un air déplaisant, comme pour lui dire :

— Jeune homme ! Est-ce une allusion ?

Puis, prenant un temps :

— Vous savez, moi, je ne fréquente pas la colonie étrangère.

Ce qui jeta un froid. Outre Kaldémaras, le cercle était peuplé d'attachés d'ambassade.

— Oh ! dit un Anglais, c'est ce qui rend si difficile de s'entendre avec les Français... Leurs hommes d'Etat ne sont pas des gentlemen.

***

Deux jours plus tard, — je veux dire

après l'esclandre causé par l'ancien président du conseil — Kaldémaras, sortant du cercle, rentrait chez lui à son heure habituelle : une heure du matin. Les hommes ont soif d'automatisme, ce qui, soit dit en passant, explique le succès stupide de l'industrie. Obéissant à cette loi générale, le consul avait *taylorisé* son périple.

Ainsi, il traversait toujours l'avenue Gabriel au même endroit pour se diriger vers le rond-point des Champs-Elysées.

Le soir dont nous parlons, il fut abordé par un homme probablement bien mis — en réalité, on n'apercevait dans la pénombre qu'une silhouette noire, sauf en ce qui concernait l'écharpe blanche jetée autour du cou et le reflet d'un lointain réverbère sur les escarpins vernis.

— Pardon, monsieur, dit la silhouette. Seriez-vous assez bon pour me donner du feu ?

D'un geste négligent du petit doigt, le consul secoua la cendre de son cigare et avança le bras. Son poignet fut aussitôt saisi avec une vigueur qui amena sur ses

lèvres une exclamation étouffée. En même temps, il était frappé dans le haut de la poitrine comme d'un coup de poing violent. Il voulut se raccrocher à cette main. Mais, justement, la mains lâchait prise et se dérobait. Des étoiles vacillèrent devant les yeux de M. Kaldémaras. Visiblement, la terre fuyait à l'infini sous ses pieds. Le consul plongea, tête première, dans quelque chose de mou et d'obscur.

***

Le lendemain, les journaux publièrent l'entrefilet suivant :

UN DIPLOMATE EST VICTIME
D'UNE AGRESSION

M. Kaldémaras, consul général de la République kourgane, sortait du cercle, la nuit dernière, à une heure du matin, quand, sur l'avenue Gabriel, il fut accosté par un inconnu qui le frappa d'un coup de poignard à la poitrine.

Relevé sans connaissance, M. Kaldémaras a été transporté à la clinique du docteur X... La blessure, bien qu'ayant déterminé une abondante hémorragie, ne met heureusement pas en danger les jours de M. Kaldémaras.

Interrogé sur les circonstances de l'attentat, M. Kaldémaras s'est trouvé incapable de donner le signalement de son agresseur.

On se perd en conjectures sur les causes de cet attentat. M. Kaldémaras occupe depuis plusieurs années son poste à Paris, où il s'est fait remarquer par des qualités exceptionnelles et où il jouit de l'estime générale.

Il est bon cependant de rappeler à nos lecteurs que la République kourgane traverse, en ce moment, une crise grave. Une partie de la population s'est soulevée contre la dictature de M. Kottisz, l'actuel président. Ce soulèvement a pris les proportions d'une véritable révolution.

Il est donc vraisemblable que M. Kaldémaras a été l'objet d'un attentat politique.

Cette hypothèse est d'autant plus probable que le meurtrier s'est éloigné sans avoir tenté, semble-t-il, de fouiller le diplomate.

Nous avons fait prendre des nouvelles du blessé, et nous avons eu l'assurance qu'il serait très rapidement rétabli.

D'autre part, au moment de mettre sous presse, nous apprenons de source sûre qu'un mouvement diplomatique a eu lieu hier dans la République kourgane. Il se trouve justement que M. Kaldémaras est rapelé par son gouvernement.

Cette décision ne peut que nous surprendre, étant données les circonstances présentes. M. Kaldémaras emportera avec lui nos regrets et nous espérons qu'en dépit du lâche attentat dont il a été la victime, il gardera bon souvenir de notre pays où nous espérons le voir revenir.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LE CHALLENGER

Le *Challenger* était le dernier en date des efforts du *Consortium*. Le *Consortium?* Tout d'abord, cet ancien président du conseil qui figurait dans les conversations de la police judiciaire, à peine à l'état légendaire. C'était un homme de main. On lui avait beaucoup prêté, mais il était tellement riche ! Chef de service de la politique étrangère du journal le plus influent de Paris, il avait émargé aux fonds secrets de l'empire austro-hongrois, jusqu'après la guerre des Balkans. A ce moment, l'idée

pan-serbe ayant pris naissance, il avait touché de Belgrade. Le Traité de Versailles l'avait trouvé, on ne sait comment, mêlé aux négociations et l'autorité de M. X... — *names are odious*, disent les Anglais — avait joué au profit de la Roumanie. M. X... avait une éloquence de tribun au service d'une âme de commis-voyageur. Ne parlons plus de lui, voulez-vous? Les deux sénateurs existaient aussi. Ils en étaient à la période où l'on pense encore à sa fortune, en attendant le jour prochain où ils ne penseraient plus qu'

A faire aux petites bobonnes
Un doigt de Haute Cour.

comme dit la chanson. Quarto, le député socialiste et multimillionnaire. Celui-ci avait pour principe qu'il ne faut pas *mettre tous ses œufs dans le même panier.* Fort de cette sagesse capitaliste, ce socialiste, social et sociable, était dans les tissus, dans la métallurgie, dans le pétrole, dans les autocars, dans l'alimentation, dans les maisons closes, dans l'opium et

dans la contrebande d'armes. Tout ce qui rapporte ! Les relations révolutionnaires étaient, au surplus, des antennes précieuses en matière de contrebande d'armes. L'amitié des rouges de Canton, celle de Largo Caballero avaient facilité leurs affaires. Non moins précieuse était la collaboration du n° 5, un étranger, par exemple, représentant d'un dominion au B. I. T. Il s'intéressait plus particulièrement à l'opium, à cause des rapports extrême-orientaux du Travail et de l'Opium. C'est là que le député socialiste l'avait rencontré. La haute finance israélite, sans laquelle il n'y a pas d'opération possible dans cet ordre d'idées, était également représentée. Cela s'appelait le *Consortium*. Le *Consortium* se réunissait dans les grandes occasions, pour approuver, ou désapprouver le *fondé de pouvoir*.

Le fondé de pouvoir avait un mètre soixante, des yeux clairs, obliques et railleurs, des cheveux platinés. Les deux sénateurs auraient donné leur part du consortium pour toucher le fondé de pou-

voir du bout des doigts. Rien à faire. Si le fondé de pouvoir était capable d'amour, personne, au *Consortium*, ne le savait. Le fondé de pouvoir ne mélangeait pas les affaires et l'amour.

Les choses faillirent mal tourner. Les sénateurs n'avaient pas mauvais cœur. Mais, ni l'ancien président du conseil, ni le député socialiste ne pardonnaient à Angiolina d'être, comme la *Jungfrau*, celle dont on ne soulève pas la robe (*Hugo dixit*). Il a des situations dans lesquelles on ne juge pas les gens sur leur bonne volonté, mais sur leur réussite. Et, Angiolina, sur la sellette, passa un mauvais moment. On n'a pas idée de perdre un bateau, plus la cargaison.

Angiolina connaissait son monde. Elle avait prévu l'attaque. Sa riposte était prête.

— C'est évidemment Kaldémaras qui a trahi, dit-elle. Que puis-je faire contre un diplomate qui trahit les intérêts de son propre pays ?

— C'est l'évidence même, dit l'un des sénateurs.

Il reçut en récompense un de ces sourires qui avancent de dix ans la mort d'un vieux monsieur. M. X..., dont on guettait avec angoisse les réactions, demeura silencieux. Il songeait à la question que Kaldémaras lui avait posée au cercle. D'autre part, comment remplacer Angiolina, du moins du pied levé? La justice et l'intérêt pour une fois concordaient.

D'autant qu'Angiolina jetait du lest :

— Cette trahison ne demeurera pas impunie, dit-elle.

— Dans ces conditions, fit X..., je ne m'oppose pas à tenter une nouvelle affaire.

— Mais, dit Angiolina, il y a mieux à faire qu'à fournir des armes aux gouvernementaux. Je suis entrée en relations avec les rebelles.

— Hem ! murmura le député socialiste, les rebelles ! C'est fort épineux.

— Ils auront le dessus, dit Angiolina. D'ailleurs, ils ont de l'argent.

— C'est étonnant, dit le député socia-

liste, comme il est facile de trouver de l'argent pour une révolution.

— Etonnant ? interjecta la finance juive, et pourquoi ? La révolution permet des opérations sur les biens nationaux, les objets d'art, les fourrures et les bijoux. C'est la clef des affaires. Des grandes affaires, j'entends. Sans compter que quand le monde sera détruit, il faudra le reconstruire.

— Autrement dit, interrompit M. X..., après avoir vendu des canons et des munitions, nous vendrons des truelles et des charrues. Cela rapportera moins.

— Songez à la quantité, dit la finance.

— Nous n'en sommes pas encore là. Voyons, sommes-nous d'accord avec M^lle^ Karlsevna ?

— Mais oui ! Mais oui !

Ainsi fut décidé l'achat du *Challenger*, battant le respectable pavillon britannique — pourquoi pas ? — destiné à ravitailler en armes les rebelles kourgans. Le *Challenger*... Celui qui jette un défi ! Beau nom, ma foi, et quel programme !

⁂

Angiolina faisait les choses en conscience. Elle prit rendez-vous avec Bébé-le-Lingue. Bébé-le-Lingue était un beau garçon qui, lorsque les affaires étaient calmes, gagnait de l'argent avec l'un et l'autre sexe. Inutile de le peindre davantage. Ceux et celles qu'il intéresse le reconnaîtront. Les autres s'en moquent. Mais, à l'ocasion, il était tueur. *Tueur mondain*, comme il le disait lui-même.

— Un consul général ? Ah ! ça c'est embêtant, par exemple, à cause des complications diplomatiques... Alors, c'est plus cher... Attendez, je consulte le tarif... Magistrat, ministre, diplomate... nous y voici... diplomate.. Ça vient juste au-dessous de chef d'Etat... Dix billets... C'est pour rien...

Angiolina pensait qu'effectivement c'était *pour rien*. Mais elle se garda bien de le dire. Toutefois, elle fit une recommandation :

— Seulement, je ne voudrais pas que

vous le tuiez. Etes-vous capable de le blesser de façon qu'il s'en tire avec quinze jours, ou un mois de clinique. et la frousse ?

— Nature, ma p'tite dame... D'un côté, personnellement, j'aime mieux ça, rapport que je n'ai rien contre le type, et aussi, que si l'affaire tourne mal, c'est *tentative* seulement... Mais, d'un autre côté, je cours un risque supplémentaire... Supposez qu'y me reconnaisse et qu'y jase... Mettez-vous à ma place... Faut être juste... Alors, pour ne pas le tuer, c'est deux mille balles de plus... Deux billets de plus... Quoi, douze en tout... Entre nous, c'est vraiment donné, que j'vous dis.

***

La crème des voyous. Un navire comme le *Challenger* veut un équipage spécialisé. J'ai dit *voyous*, parce que c'est un terme consacré. Mais je tiens avec Alexis Carrel et la plupart des savants qui s'occu-

pent de biologie qu'il y a plus de chances de retrouver l'aristocratie primitive chez le voyou que chez le bourgeois.

Angiolina n'eût pas été à la hauteur de sa tâche, si elle n'avait su l'endroit où trouver cette aristocratique crème des voyous. Eh ! parbleu ! Connaissez-vous à Lubeck, la *Maison des Navigateurs* ? Bon ! Ce n'est pas un lieu pour bourgeois. Là, tout matelot fraîchement débarqué trouve la nourriture, le gîte et le cheptel féminin. Un cheptel féminin spécial, dont le type commence à apparaître à Anvers, dans les quartiers mal famés qui s'étendent près du port, pour s'épanouir au *Jordan* d'Amsterdam et, de là, rayonner le long de la mer du Nord et de la Baltique. Les mères de ces filles ont servi de modèles à Rubens. Encore aujourd'hui, beaucoup d'entre elles offrent aux solides gars de la mer d'abondantes chairs blanches, laiteuses et des hanches solides. A la *Maison des Navigateurs*, comme dans toutes les concurrentes, d'ailleurs, le tenancier tient à jour l'ardoise du client, jusqu'au jour où ce

client, parfois dopé à la manière de Shanghaï (un peu d'opium dans le grog) est vendu à un armateur en peine d'hommes.

Le capitaine connaît à peu près la navigation. Il a dû passer son brevet, parbleu ! Quant au second, il a, généralement, des qualités spéciales. Il est bâti sur le gabarit des anciens Vikings, et il en a en quelque sorte les mœurs. Un mètre quatre-vingt-dix est un minimum, et il faut frapper assez durement de ses poings pour faire un trou dans un honnête galandage. La *Maison des Navigateurs* fournit de ces géants, et, aussi des hommes qui les doublent au point de vue technique : c'est parfois un ex-officier de marine de guerre, qu'une femme, ou le jeu, ou les deux, ont mené là. Il y a un personnel trié sur le volet pour la *navigation-à-tout-risque*, lisez la contrebande, et le tarif est spécial. Le tenancier est en bons termes avec la police, et, à l'occasion, fournit à celle-ci des renseignements intéressants et intéressés. Mais c'est un psychologue — c'est étonnant combien certaines professions sociales développent

la psychologie — et il sait parfaitement quand se taire. Lequel silence, bien entendu, est toujours d'or.

Paris-Berlin par l'avion de ligne; Paris-Lübeck en avion spécial; une heure d'entrevue avec le tenancier.

— Une petite femme qui n'a pas froid aux yeux, songeait celui-ci. Me demande combien elle me rapporterait si... Mais c'est du trop gros gibier pour moi.

— *Ya wohl*, Matam! *Géwiss*, Matam!... Très gracieuse matam, s'il m'est permis de vous faire observer que...

Le gros homme rouge et blanc multipliait les courbettes, faisait claquer militairement les talons. Il y a un ton de commandement qui ne trompe pas: la parole brève, sèche, nette. Ce qui changea le cours des idées du patron en :

— Une associée comme ça, c'est ça qui ferait marcher les affaires. Mais, elle n'est pas pour moi...

Les affaires furent conclues le plus tranquillement du monde. Angiolina devait prendre livraison, à Dunkerque, d'un bel

équipage de chenapans. Elle faisait son affaire du capitaine et, mieux encore, du second.

⁂

A Dunkerque, le nouvel équipage, rangé sur la jetée, attendait l'arrivée du *Challenger*, qui, lui, venait de Douvres. Pas très gros, évidemment. Quatre mille tonnes. D'abord une fumée basse, exactement au-dessus de la ligne d'horizon. Puis, un bout de cheminée. Puis, un petit navire, pas mal du tout, qui dansait gentiment sur des lames courtes et moutonneuses. La crème des voyous se consulta de l'œil. Comme c'était de vrais matelots — aucun d'eux n'étant d'ailleurs, dénué d'expérience, — ils formulaient déjà un jugement sommaire, mais définitif... Comme un *lad* qui voit un cheval en *canter*. Cette petite houle rageuse était comme faite exprès pour permettre de juger du bateau. Naturellement, il fallait voir ce qu'il avait dans le ventre.

Et la crème des voyous de loucher vers le capitaine... Il figurait sur ses papiers sous le nom (vrai ou faux) d'Arne Magnussen. Mais la crème des voyous, connaisseuse aussi en viande, en os et en muscles, avait déjà toisé ce bel échantillon de brute blonde. Un Norvégien avait trouvé le surnom: Stor-Kaptain (le gros, le grand, le fort capitaine). Stor-Kaptain, Arne Magnussen allait rester. Il n'y avait pas de quoi avoir honte. Au contraire. Stor-Kaptain!!! Presque un titre de noblesse, dans la gueule de la crème des voyous. Avec cela, une figure ni sotte, ni vile. Un bandit? Mais non! Un aventurier. La grande noblesse, quoi!

Plus intrigués par *la Poule*, Stor-Kaptain, qui aurait pu la couvrir sous ses deux grosses mains, se faisait petit à côté d'elle.

La crème des voyous avait dit, tout d'abord:

— Vise-moi la poulette!

— Est-elle puce à bord?

— On t'en foutra, pour un enflé comme toi.

— C'est-y la femme de Stor-Kaptain?

— Ou sa poule, plutôt?

— Ça, espèces de cervelles frites, c'est ni sa légitime, ni sa poule. Vous n'avez donc pas d'yeux? Ça, c'est elle qui commande.

— Pas possible!

— Vous verrez!

— Au fait, à Lübeck, quand on nous a expédiés, y avait comme l'histoire que c'était une femme qui nous avait engagés. Je croyais que c'était de la blague, moi... Eh bien, non! L'avait pas menti, l'type.

— Pour le raffiau, vise-le venir!... C'est un marcheur.

— La paye est bonne! Bien nourri, qu'on dit. On a parlé de prime... La bonne vie, les gars!

Et de voir la crème des voyous, respectueuse pour la première fois, devant le regard d'Angiolina!!!

⁂

Prise de possesion du *Challenger*. L'é-

quipage anglais était un peu mince à côté de la crème des voyous.

— *Ever seen such a face, sonny? Would'nt care much to sail with the lot of them.*

— *They may be booked to hell, for all I know.*

— *And what of the girl?*

— *Oh! regular peach, I say! An angel?*

— *Well, if she's the evil one, hell would lose it's terrors for me.*

— *Hand me a bit of a chew, old boy!*

— *Here you are, you sun-of-a-gun.*

La crème des voyous, méprisante, regarda l'équipage anglais débarquer son sac. L'un d'eux leur cria, en guise d'adieu, la suprême injure:

— *Oh you no-sailors!... Oh you sojers!*

L'équipage anglais passa, vaincu, tête basse.

— Des hommes, dit Stop-Kaptain, souriant.

Angiolina contempla un instant cette face de bête fauve, intelligente et nullement cruelle d'ailleurs. Un véritable *lusus*

naturæ. Mais le grand jeu. Higouménos, lui-même, que pèserait-il à ces mains de Viking? Ils devaient être semblables à celui-ci, les rois de la mer, qui, voici douze ou quinze siècles, fécondaient de leur semence les peuples celtes énervés par la bourgeoise civilisation gallo-romaine. Ragnar Lodbrog, Rollon, Eric le Rouge... La vue de Stor-Kaptain faisait jaillir les étincelles de la Saga et de l'Histoire.

— On en aura besoin, répondit-elle, tranquillement.

— Oui, sans doute, le coup risque d'être dur... Mais allez-vous vraiment embarquer avec nous? Ce n'est pas sérieux.

Elle sourit.

— Mais, commandant, dit-elle, je vous ai déjà expliqué les risques que court l'équipage. Je suis persuadée que si je suis à bord, les hommes courront ce risque d'un meilleur cœur.

— Ce sont des chenapans, vous savez.

— Cela dépend sous quel angle on les regarde. Je suis persuadée qu'il n'en est pas un qui soit capable de trahison.

— Pour cela, non. Que demande le matelot? De la bonne nourriture d'abord, le reste vient par surcroît. La cambuse est fameuse. La paye est royale. Quant à la discipline, je pense qu'ils ont déjà jaugé mon coffre. Deux cent trente-deux livres et pas de graisse superflue. Malgré cela, si l'un deux vous manque de respect...

— Vous voulez dire: *tente* de me manquer de respect. Ma jupe-culotte a des poches, et dans l'une de celles-ci, il y a un pistolet.

Elle frappa amicalement sur la crosse.

— Oui, je vois! Vous en serviriez-vous? Tout est là.

Elle le regarda d'un air étonné.

— Si je m'en servirais? Vous ne m'avez donc pas regardée?

Pour Stor-Kaptain, une femme d'un mètre soixante était un petit bibelot fragile et précieux. Il se pencha vers Angiolina. Certes, il fallait manier Angiolina avec précaution. Mais pas à cause d'une excessive fragilité. Au contraire. Malgré sa stature monumentale, Stor-Kaptain avait

une certaine vivacité de corps et d'esprit. La minute d'avant, Angiolina était pour lui une petite femme *genre passagère*, oui, quoi, celle à qui l'on offre un cocktail dans le salon du commandant, très émoustillée de se trouver dans ce lieu sacro-saint, et la mer énerve certaines femmes (peut-être n'ont-elles pas besoin de cela). Eh bien, non! Angiolina n'était rien de cela. Stor-Kaptain eut un sifflement admiratif.

— C'est différent, dit-il, je vois bien qu'avec vous il faudra marcher droit.

— Si vous en doutiez, dit-elle assez sèchement, il faudra vous rendre à l'évidence.

— Je n'en doute plus, reprit Stor-Kaptain, assez penaud. Mais pourquoi courir des risques inutiles ? Vous pourriez avoir confiance en moi.

— Si je n'avais pas confiance en vous, vous ne seriez pas ici. Mais, en votre prédécesseur, aussi, j'avais confiance. Cela n'a pas empêché le bateau de sauter.

— Mais, votre présence à bord...

— Ma présence à bord me sera, à moi,

tout au moins, garante que toutes les précautions seront prises. Et, merci, s'il y a un nouveau désastre, je ne puis pas me payer le luxe d'y survivre. Ce voyage-ci, commandant, c'est mon va-tout. Je ne me représenterai pas devant le consortium avec un nouvel échec sur la conscience.

— Je comprends, dit Stor-Kaptain, gravement.

— Suivez-moi, d'ailleurs. Pour éviter que pareil désastre ne se reproduise, mon intention est, au départ, d'avertir l'équipage. Vous comprenez, s'il y a une machination (laquelle machination peut n'être qu'une machine infernale), il faut que chacun se sache intéressé à la découvrir. Tous ces hommes menacés de mort vont veiller et fureter pour leur peau. Et, du moment que moi, une femme, je cours le risque, je suis bien persuadée qu'ils auront l'amour-propre de l'accepter pour eux. Vous comprenez?

C'était justement le genre de langage que Stor-Kaptain pouvait comprendre. Il avait accepté avec mépris d'abord, avec

déplaisir, ensuite, l'idée de trimballer à bord cette femme, en qualité de passagère ou de subrécargue, ou de ce que vous voudrez. Maintenant, elle venait de parler comme un chef... Elle avait dit des paroles courageuses et intelligentes. Mais Stor-Kaptain savait que le courage et l'intelligence sont de bons associés. Il ne lui déplaisait plus, maintenant, de sentir auprès de lui cette présence. Amoureux? Non! Stor-Kaptain n'était jamais amoureux. L'amour, pour lui, c'était un plaisir rapide et brutal, pris au hasard d'une bordée avec ces filles de rien, aux reins dociles, qu'on repousse ensuite d'un revers de coude et dont on cicatrise les ecchymoses avec quelque menue monnaie. Non, l'amour, pour Stor-Kaptain, cela faisait partie d'un ensemble où la bière, l'aquavit et le punch à la suédoise jouaient chacun leur rôle. Une chose qui ne valait que prise au hasard. Pourtant, la présence à ses côtés d'Angiolina troublait un peu le géant.

Et comment ne pas être troublé?

— Réfléchissez un peu, disait-elle. Nous

sommes des hors-la-loi. A un endroit quelconque de notre voyage, nous risquons d'être arrêtés et traduits en justice. En ce cas, nous serions déclarés *coupables devant la loi*. Chose qui ne me préoccupe pas du tout, d'ailleurs... Dites-moi, commandant, *coupables devant la loi*, cela ne vous semble pas paradoxal?

Mais Stor-Kaptain n'avait pas le sens de l'humour. Aussi ne répondit-il pas. Ce fut donc Angiolina qui continua:

— En cette époque de liberté? Quelle intrusion dans notre domaine privé! Quel déplorable conflit entre l'individu et la collectivité!

— Ah! oui, dit Stor-Kaptain d'une voix lointaine, j'ai lu quelque chose comme cela: *Comment affirmer que la volonté criminelle de l'homme aurait besoin d'être reformée?* C'est du Dostoïeswsky, je pense. Mais, vous savez, il n'y a vraiment que dans les très grands voyages que j'ai le temps de lire un peu. Dans celui-ci, je me demande si j'aurai même le temps de dormir. Trois jours d'ici le Sund, et, tout

de même deux jours, peut-être trois, dans la Baltique, et davantage s'il y a des glaçons.

— A propos, dit Angiolina. Dans le lot d'armes que nous allons embarquer, il y a deux canons. Deux jolis petits canons. Il faudra les monter. Un canon de chasse, un canon de retraite... J'espère que dans notre lot de spécialistes, nous trouverons un ou deux canonniers.

CHAPITRE II

DE QUEL BOIS ON SE CHAUFFE

Maintenant, voilà une histoire de fantômes!

Le chargement fait, et bien fait, le *Challenger* avait pris la mer. Ordre avait été donné de faire route aussi loin que possible des côtes. Pourquoi? Selon Angiolina, la façon dont le *Fritjof* avait été perdu était la suivante: quelqu'un avait amorcé une bombe et s'était sauvé à la nage. C'est un coup à ne faire que près des côtes. Surtout en hiver. Le gros danger serait au moment d'embouquer le Sund, qui entre Elseneur et Helsingborg n'a pas quatre mille mètres de largeur. Là un homme peut se laisser

glisser par un hublot, ni vu ni connu, et nager jusqu'à la côte suédoise, ou à la côte danoise, selon sa fantaisie. Le gros danger, c'est d'être happé par l'hélice. Mais, justement, le pilote est de règle. Outre l'embarquement du pilote pour lequel on stoppe, le navire est obligé de marcher au ralenti. Toutes les chances pour celui qui s'évade. Aux dernières nouvelles, c'est bien dans le Sund qu'avait péri le *Fritjof*.

De même que toutes les émotions humaines se ramènent à trente-six, de même les moyens de provoquer la perte d'un navire se réduisent à quelques procédés types. Tout au plus peut-on broder sur le thème. C'est inouï combien peu de choses l'homme est capable d'inventer. Le cercle du bien est mesquin, certes. Celui du mal ne l'est guère moins. Il y aurait de quoi donner raison aux bourgeois. L'Aventure a beaucoup de chemins; mais, au fond, tous parallèles. Cocasse! Le seul avantage de l'Aventure sur la Norme, c'est que l'Aventure ne rétrécit pas le cœur. Question d'hygiène et de santé. La bourgeoisie

assise ne perd son sang que par les hémorroïdes. Par métier, Angiolina connaissait les quelques moyens de provoquer la perte d'un navire.

Elle connaissait Higouménos. Dans le *métier*, tout le monde finit par se connaître. On est associé, c'est-à-dire frères, ou concurrents, c'est-à-dire ennemis mortels. On est rarement indifférents les uns aux autres. Les affaires sont trop dures à faire. Il ne suffit pas de trouver des gens qui ont besoin d'armes. Au vingtième siècle, tout le monde en a besoin, les uns pour attaquer, les autres pour se défendre. Car, à travers les âges, M. Norman Angell a beau parler de Grande Illusion, il n'y a que la boucherie humaine qui paie... Seulement, la naïveté, c'était de croire qu'elle payait ceux qui se font tuer. Donc le métier ne demande qu'à être bon. Mais encore faut-il que le client soit solvable.

C'est étonnant, au fond, comme les affaires sont simples en soi. On en fait un plat, parce qu'un peu partout, à Genève plus particulièrement, il y a des gens qui

vivent grassement de ces problèmes, mais qui crèveraient la bouche ouverte du jour qu'ils seraient résolus. Au fond, on vend des armes comme *on vend* du blé, sauf que le premier de ces deux commerces est plus rémunérateur. Grâce en soit rendue aux messieurs de Genève qui, à l'instar des douaniers espagnols, ouvrent les mains et ferment les yeux.

Dans ce milieu-là, Higouménos avait la réputation d'un homme dur!

Angiolina avait été associée d'Higouménos pour une petite affaire. Elle n'aimait pas de s'en souvenir. Et, naturellement, elle n'en parlait jamais. Quelquefois, elle voyait passer devant ses yeux une main géante et velue, un fameux modèle pour illustrer un roman policier. Cette main, qui appartenait à Higouménos, était assez grande pour étendre ses doigts sur la moitié de l'Europe. Angiolina n'avait peur ni de Dieu, ni du Diable, ni des hommes, ni des lois. Mais elle avait tout de même peur, un peu, d'Higouménos, qui était un monstre à part.

⁂

Sur le *Challenger*, il y avait le temps habituel. Le relevé de quart inscrivait sur le livre: *Clapotis. Temps bouché. Visibilité cinquante mètres.* Ces hommes qui portaient une cargaison de mort faisaient l'impossible pour éviter de couler les dogres et leurs pauvres petits équipages de pères de famille.

Angiolina était sur la passerelle avec Stor-Kaptain. Filax, le coq allemand, arriva, le bonnet entre les mains.

Stor-Kaptain se tourna vers lui:

— Qu'est-ce que tu fais là, toi?.. Tu t'imagines que la passerelle est faite pour des cocos de ton espèce... Tu veux que je te vide à coups de botte dans le cul? Allez, file!

— Mais, commandant...

— File, que je te dis!

Angiolina mit la main sur le bras de Stor-Kaptain. Le géant, dompté, se tut:

— Commandant, laissez donc parler cet homme.

Et comme Filax se taisait, intimidé — timide, ce gros gaillard rougeaud sous ses cheveux de lin! — Angiolina lui dit:

— Allons, mon ami, qu'est-ce qu'il y a?

Filax cracha sa chique:

— Madame, y a un fantôme!

Stor-Kaptain éclata.

— Un fantôme! Et c'est pour cela qu'ils nous dérangent. Un fantôme! C'est les mêmes qui, quand la lune se lève, disent: *Un feu rouge à bâbord.* Un fantôme, espèce de cervelle frite! C'est pas une raison parce que le bateau est anglais pour qu'il y ait un fantôme. Attends que je te le sonne à coups de botte, ton fantôme.

— Laissez-le parler, fit Angiolina. Vous l'avez vu, le fantôme?

— C'est tout comme... Les fantômes, naturellement, ça ne se montre pas aux hommes qui n'ont pas peur... Mais, je sais bien qu'il y en a un... Y a que moi qui ai les clefs de la cambuse et v'là deux nuits de suite que l'fantôme est v'nu se ravitailler. Hier, c'était des saucisses. La nuit der-

nière, un beau morceau de lard, qu'il a pris.

— Ces fantômes anglais, dit Angiolina souriante, ont de curieuses habitudes. Je n'aime pas les fantômes qui ont bon appétit... Commandant, faites donc rappeler tout le monde sur le pont.

— Si vous les écoutez, maintenant, grommela Stor-Kaptain.

— Mon Dieu, commandant, si vous discutez mes ordres, vous ne discuterez peut-être pas mes prières? Soyez assez gentil pour faire ce que je vous demande.

Stor-Kaptain fit la grimace. Puis, prenant son parti, il se pencha :

— Holà, boscot! cria-t-il.

Le maître d'équipage était à l'avant, histoire de ne pas laisser dormir les vigies.

— Boscot, tout le monde sur le pont!

Dans un piétinement de lourdes bottes de mer, la crème des voyous monta sur le pont. La plupart étaient de forts et robustes nordiques et leurs dimensions s'alourdissaient encore à cause des lainages empilés les uns sur les autres, en raison du

froid. Trognes hideuses ? Que non pas ! Quelques-uns avaient même de candides yeux bleus d'enfants. Le plus enfant de tous, un gars de dix-neuf ans, passait pour avoir tué plusieurs hommes. Mais quoi ? C'était dans des rixes, en combat loyal, et qui diable pourrait en faire reproche à un homme? Cela n'empêcherait point l'adolescent de promener, sur un corps de géant, une figure de bébé angélique. Ce qui donnait à l'équipage cet aspect terrible, c'était quelque chose d'indéfinissable. Peut-être, simplement, le fait d'être très près de la nature.

La crème des voyous avait reconnu Angiolina pour digne de lui commander. C'est un fait. Les conversations du poste d'équipage en avaient ainsi décidé. Un respect tendre coulait de cette fontaine d'ignominie.

Angiolina contempla un instant la double rangée et compta son monde. Prenant le porte-voix, elle cria :

— J'ai dit *tout le monde !* Manquent les

chauffeurs. Qu'on ne laisse qu'un homme pour tenir la pression.

Pendant un instant, on n'entendit plus que le clapotis de la mer, l'eau qui, déferlant sur le pont, s'écoulait par les dalots et la harpe éolienne des haubans trop tendres. Puis, apparurent les chauffeurs énormes, aux yeux blancs dans leur face de suie.

Le porte-voix aux lèvres, Angiolina se pencha sur le groupe :

— Il y a à bord, dit-elle, un fantôme. Un fantôme qui a bon appétit... Je ne crois pas beaucoup aux fantômes, et encore moins à ceux qui mangent... Cela veut dire qu'il y a à bord un passager clandestin... Un type me demanderait le passage, je ne lui refuserais pas... Mais, les passagers clandestins, sur un rafiau qui fait le métier du nôtre, ça sent mauvais... Vous savez qu'il y a une prime de deux cents billets à partager entre vous, si le débarquement de la cargaison se fait sans encombre... Seulement, quelqu'un cherche à vous empêcher de toucher la prime.

Qui cela? Qui, cervelles frites? Mais le passager clandestin, parbleu. Avant le *Challenger*, il y avait le *Fritjof*, et sur le *Fritjof*, un équipage tout aussi costaud que vous autres. Le *Fritjof* a sombré corps et biens, une belle nuit, non loin du Sund. Comment cela? Mettez-vous dans la tête que quelqu'un avait intérêt à ce que la cargaison du *Fritjof* n'arrive pas. Voilà où le passager clandestin intervient. Il remonte sa bombe au bon moment, capèle sa ceinture de sauvetage et se laisse glisser. La crème de voyous que vous êtes saute et l'honnête homme s'échappe pour avoir un compte en banque... Comme vous le voyez, c'est très moral. La vertu est récompensée. Et le vice est puni. Eh bien ! aujourd'hui, il ne tient qu'à vous que la crème de voyous ne fasse pas prématurément une croisière collective en enfer. Le danger va commencer quand nous serons près du Sund, qu'en principe nous devrions embouquer demain, à la bonne heure. Je vous donne une chance supplémentaire. Nous allons faire une demi-jour-

née de ronds dans l'eau. Cela donne à tout ce qui n'est pas de quart une chance sérieuse de chercher et de trouver le passager, qui doit être caché quelque part, à fond de cale. Vous ferez bien de chercher avec méthode. Vous avez compris ? Rompez !

***

Un vent de norois, qui soufflait de plus en plus frais. Stor-Kaptin qui avait pris le quart, glissa à Angiolina :

— Si le passager clandestin n'est pas bien amariné, qu'est-ce qu'il doit prendre quelque part, à fond de cale, comme mal de mer!

— Je me demande où il est, fit Angiolina.

— Quelque part vers l'arrière, sans doute. A l'avant, il serait trop près du poste d'équipage. Au centre, des machines. Autour des machines, il y a de la lumière et le mécanicien qui va et vient pour le graissage. A l'arrière, il y a des tas de

recoins qu'on n'a jamais fini d'explorer. J'ai dit au boscot d'orienter tout d'abord les recherches de ce côté-là. En ce moment, ça doit être une véritable partie de cache-cache. Mais, pensez à la cervelle du bonhomme. La mer se creuse que c'est une bénédiction. L'hélice tourne à vide la moitié du temps. Vous n'avez jamais été malade à bord, vous ?

— Je ne suis pas sujette au mal de mer.

— Qui vous parle de mal de mer ? Je dis malade. Quoi ! Une vraie maladie. Moi, j'ai fait une typhoïde à bord. Et par gros temps. L'infirmerie, par hasard, juste au-dessus de l'hélice. Qu'est-ce qu'elle pouvait tourner dans ma tête, l'hélice !

— Alors, vous croyez qu'ils le trouveront ?

— Avec leur vie au bout ? Vous comprenez si on trouve, dans ces cas-là. On trouverait une aiguille dans une meule de foin. Oui ! Bien sûr, qu'ils le trouveront. Me demande seulement une chose.

— Laquelle ?

— Je ferais peut-être mieux de ne pas en parler.

— Dites toujours.

— Et si le type, se voyant découvert, fait tout sauter ?

Angiolina raidit ses épaules contre le frisson. La chair domptée, elle sourit :

— Au petit bonheur la chance ! dit-elle.

Stor-Kaptain se cala une chique dans la joue.

— Drôle de sensation, dit-il. Où serons-nous dans trois minutes ?

— Vous ne pourriez pas changer de conversation, dites ?

— Difficilement. Moi, je ne sais pas parler de choses auxquelles je ne pense pas... Ou, alors, il faut que je me taise... Mais, j'y penserai sans en parler... Et vous ?... Non ?

— Vous êtes terrible ! Moi, qui ne suis qu'une femme, je vais vous faire un aveu. En ce moment, je suis en train de prendre dix ans.

— Et si tout va bien, vous les reperdrez demain. Vous n'avez jamais remarqué

comme on s'accoutume vite à l'idée d'une catastrophe ? C'en est étonnant. A croire que nous sommes faits pour vivre dans l'eau et le feu, comme les salamandres... La mort, quand je n'en parle pas et que je je me contente d'y penser, ça me fiche, parfois, une sale impression... Mais quand j'en parle depuis cinq minutes, comme aujourd'hui, je trouve cela tout naturel... Vous pas ?

— Oh ! moi, vous savez, j'en vends, alors ça ne devrait rien me faire. Mais, on a beau dire, c'est la mort des autres qui n'est pas grand'chose.

— Ça dépend... Y a des moments où l'on s'en fait pour soi... Mais c'est, je suppose, ce qu'on appelle les *grandes circonstances*. Supposez que le navire soit en perdition. Moi, ma place, c'est de mourir sur la passerelle. Je suppose que c'est une *grande circonstance*... La preuve, c'est qu'on n'a jamais entendu parler d'un commandant qui n'ait pas accepté cela. Mais, couler, ça, pour un marin, c'est une mort naturelle. Sauter, vous ne m'enlève-

rez pas de l'idée que ce n'est pas de jeu. Un marin qui meurt comme qui dirait en l'air ! C'est bête, ça, vous ne trouvez pas ?

— Il n'y a rien à reprendre à votre logique, commandant. Et, pourtant, si ! La marine de guerre ?

— Ceux-là, c'est différent. Mais, d'abord, ça navigue si peu souvent, de nos jours. C'est la mer qui se venge. La marine de guerre, ça ne compte pas... C'est des soldats qui naviguent... Allez donc leur demander de faire une campagne sur un morutier... Ou à bord d'un phoquier de l'Arctique, ou, encore, d'un baleinier de l'Antarctique... C'est là qu'on voit les hommes... Le drôle, c'est qu'y nous méprisent, nous autres de la marine marchande. On le leur rend bien... Pourtant, faut pas dire... Le deuxième lieutenant, c'est un ancien de la marine suédoise. Il est, comme qui dirait, *all right*. Un homme, quoi ! C'est vrai qu'il est sorti de la marine de guerre... Dettes de jeu... Dites ce que vous voudrez, je l'estime, ce garçon-là...

— Moi aussi, mais pas uniquement à cause des dettes de jeu.

— C'est bien évident ! Mais, supposez maintenant, une supposition pas très probable, qu'il rentre dans la marine de guerre... D'avoir passé chez nous, ça en a fait un autre homme. A mon avis, il n'y a pas un amiral qui lui damerait le pion. Hein ?... Mais... qu'est-ce que cela ? Je crois qu'ils tiennent notre type, cette fois-ci.

***

Un type lamentable. Du moins, sur le moment. Car, pour risquer le paquet, il fallait avoir les nerfs rudement solides, ou être cruellement dépourvu d'imagination. Deux formes du courage physique. Mais il y avait d'abord la mer. Imaginez cela. Dans un espace clos, ballotté (est-ce assez dire?) baratté par l'incessante combinaison du roulis et du tangage. C'est très bien de dire d'un ton dégagé : « Le mal de mer? Je n'y suis pas sujet. » Mais vous êtes

allongé sur une chaise longue, dans une coursive couverte, ouaté de couvertures, et à demi sommeillant. Allez donc dans un coin de la cale, du côté de l'hélice, par gros temps, pendant soixante-dix heures d'affilée ! On en recausera. Et puis, les nerfs solides ! On supporte le choc une heure, deux heures, douze heures. Le type était à demi mort et presque soulagé de penser qu'il allait mourir tout à fait. C'est comme cela. Sur lui un passeport suisse. (Pourquoi suisse ?) au nom de Melchior Anderreg, d'Interlaken. A d'autres ! Ce n'est pas un métier pour les Suisses ! Mais quoi ? Difficile de savoir si l'on a affaire à un Crétois, ou à un Letton. Angiolina, seule, se serait intéressée à l'ethnologie du gars. Les autres s'en moquaient. Et, à quoi bon d'ailleurs ? Pour apprendre que c'était Higouménos qui l'avait envoyé ? Mais voyons ! c'était couru, n'est-ce pas ? Alors ? Un sac en caoutchouc contenant des couronnes danoises. C'était donc bien vers le Sund que le coup devait avoir lieu. La prise appartenait de droit au boscot et

à son équipe. Un carnet de chèques, au nom de Melchior Anderreg, sur la Société des Banques Suisses, à Genève. Cela pouvait donner, en apparence, quelque poids au passeport. Mais quoi ! On touche aussi bien sous un faux nom que sous un vrai !

— Et alors, fit le boscot. Voici l'homme, et l'engin.

L'engin était dans une valise. Une jolie petite bombe munie d'un mouvement d'horlogerie. Joli réveille-matin du diable ! Le tout couché sur de l'ouate, comme un bijou précieux. Bon ! A la mer ! Et vite ! Chacun respira. Même, semblait-il, l'homme.

Angiolina lui eût volontiers sauvé la mise. Inoffensif, maintenant ! A quoi bon les cruautées inutiles ? Mais c'était compter sans l'équipage. La crème des voyous était brave, c'est indiscutable ! Mais elle avait eu peur, tout de même. Elle était mal remise de cette attaque de frousse. Elle entendait faire payer à l'homme la colique collective qui lui avait tordu les

boyaux. L'équipe du boscot attendait un ordre.

— Alors, dit Angiolina, à la mer.

— A la mer ? fit le boscot, interrogativement.

Stor-Kaptain se pencha vers Angiolina.

— Si je comprends bien, ils demandent qu'on leur en fasse cadeau.

— Et ?

— Ils vous aimeront pour cela, cela va sans dire.

Un frisson parcourut Angiolina. Cependant, elle retrouva presque une voix naturelle pour dire :

— Comme vous voudrez ! Je m'en rapporte à vous.

Stor-Kaptain se pencha vers elle :

— Ils vont vous adorer. Mais, à votre place, j'irais au carré. Dites au *stewart* de vous servir un whisky-soda. Bien tassé ! Rien de tel pour remettre les nerfs d'aplomb. Le pauvre type, j'aime mieux que ce soit lui que moi !

Angiolina pensa que Stor-Kaptain aurait pu se dispenser de cette phrase-là.

***

Dans le carré, seuls venaient les bruits de la mer. Angiolina s'y connaissait un peu. Le glissement de la houle contre la coque, comme un froissement de soie, cela signifiait : vent debout. Les vagues tapaient contre les hublots chaque fois que l'homme de barre redressait le navire.

Le *stewart* avait allumé les ampoules. L'apollinaris mettait dans le whisky le ballet des bulles gazeuses. Un or léger. Les cubes de glace fabriquée au frigidaire. La buée sur le verre. Angiolina se forçait à regarder ces choses. Le terrible, c'était que, même en les regardant, elle ne les voyait pas.

Elle ouvrit ce qu'elle appelait sa *Vanity case*, joli bibelot de Lancel. La boîte de métal combinait le poudrier et le porte-cigarettes. On y trouvait un peigne, du rouge à lèvres. Naturellement, une glace. La *Vanity case* était ce qu'Angiolina avait de plus féminin. La glace lui renvoya une figure atrocement pâle. C'était bien vrai,

comme elle l'avait dit à Stor-Kaptain, que de tels moments la vieillissaient.

— A ce train-là, se dit-elle, je serai bientôt centenaire.

Mais, comme l'avait dit aussi Stor-Kaptain, elle prenait soin de rajeunir. La *Vanity case* pouvait s'y employer. L'opération, faite soigneusement, parvint plus encore que le whisky à détourner, pour un temps, la pensée d'Angiolina des choses qu'elle craignait de revoir. Après quoi, elle fut, une cigarette aux lèvres, à peu près la jolie femme qu'on pourrait rêver de voir dans un bar élégant.

***

Il fallut, pour rappeler les choses indésirables, l'arrivée de Stor-Kaptain. Il décapelait le ciré plus luisant encore d'être mouillé.

Le whisky le rendit loquace.

— Je ne devrais pas vous dire cela, dit-il.

— Alors, ne le dites pas, fit Angiolina.

— Si, tant pis pour vous. Vous avez voulu venir, n'est-ce pas ? Vous ne pouvez tout de même pas ne pas savoir ce qui se passe à bord.

Angiolina sentit la justesse du raisonnement. Elle banda sa volonté.

— Vous avez raison dit-elle. Racontez tout.

— Eh bien ! je vous le donne en mille. Les chauffeurs étaient les plus furieux... Dame... Un matelot de pont croit encore avoir une vague chance d'en réchapper... Mais le chauffeur ? Le chauffeur !... Mettez-vous à sa place ! Il lui faut crever comme un rat dans son trou... C'est du monde à part, les chauffeurs... Faut être officier mécanicien pour s'entendre avec eux... Allons ! Ils ont réussi à se faire donner le Melchior Anderreg par le boscot... Et alors ? Ils ont cuisiné le type...

— Cuisiné ? Comment cuisiné ?

— Oh ! vous savez, y a la façon.

« — Je te promets la vie sauve, si tu parles.

« — La vie sauve, non! Mais, tu sais,

mourir n'est rien, c'est la façon qui est tout.

« — Qu'est-ce que tu dirais, par exemple, d'être écorché vif ?

— Vous voyez les gentillesses d'ici... Donc, de fil en aiguille, ils ont réussi à savoir que le Melchior Anderreg possédait un compte en banque, un compte de cinquante mille francs suisses... Oui ! Faut-il qu'il en ait fait des mauvais coups ! Ça, c'est un gars qui aimait l'argent... Cet argent, c'est l'équipage qui va en hériter, grâce aux chauffeurs.

— Et comment cela ?

— Ma foi, c'est le plus difficile à dire. Comment vous faire comprendre qu'en broyant un tout petit peu des endroits délicats, un homme devient doux comme un mouton... Voilà, le type leur a signé le chèque... Le boscot m'a dit que cela avait duré sept minutes... Ça paraît peu ? C'est énorme... Fallait que le type soit dur... Le boscot m'a dit qu'il n'avait jamais vu une figure convulsée comme celle-là ni entendu hurler aussi fort. Heureusement,

cela se passait dans la chaufferie, portes fermées... Sept minutes... Vous voyez le boscot d'ici ? Ce n'est pas un enfant, et mon opinion, c'est que, même à considérer le reste de l'équipage, c'est ce qu'on peut appeler un homme dur... Eh bien ! le boscot m'a dit qu'il avait eu envie de crier : *grâce !* pour l'homme... Comme il le dit, à quoi cela aurait-il servi ? Les chauffeurs, eux, n'auraient pas fait grâce. Et le chèque signé, ils ont eu la plaisanterie féroce : *Enfer, tout droit*, qu'ils ont dit. Vous comprenez ?

— Quoi ? dit Angiolina, hagarde.

— Eh bien ! ils l'ont enfermé dans le foyer. Autant dire : *De quel bois on se chauffe*. Allons, buvez... Faut pas penser à ces choses-là.

CHAPITRE III

S. O. S.

Du poste d'équipage montait la musique du phonographe. Etrange antinomie ! Non ! ce qui leur plaisait, ce n'était pas la musique syncopée. Mais, des *lieder* romanesques, la petite fleur bleue qui, seule, chasse le cafard. Angiolina, rêveuse, s'étonnait que la crème des voyous fût, au fond, tendre et sentimentale.

Le Sund passé, le pilote débarqué devant Copenhague, la Baltique ne mentait pas à son nom, Baltique veut dire : blanche. De méchantes petites houles courtes de rien du tout, couronnées d'écume, et, par-dessus, une brume blanche épaisse et lourde comme de l'ouate.

— Cela sent mauvais, dit Stor-Kaptain. Cette damnée mer-ci est à peine saumâtre et gèle comme un lac. Froid comme il fait, l'embâcle n'est pas loin.

Cela, c'était sérieux. Ces sacrés fonds de baie, le fond du golfe de Bothnie, le golfe de Finlande et la partie de la côte kourgane du côté de Memel ont la désagréable habitude de geler sans prévenir, dès qu'il fait froid et qu'il cesse de venter en tempête. Cela forme des banquises errantes. La Baltique a, naturellement, un courant qui porte vers le Sund. Il va de soi que la Baltique ne gèle pas du côté du Sund, parce que, par là, elle est un peu plus salée, et, aussi, que le courant se précipite. Mais, pour ce qui était d'approcher de la côte kourgane, selon Stor-Kaptain, ç'allait être un drôle de fourbi, une espèce de balade à travers le pack. Comme le disait Stor-Kaptain, c'était du travail qui le connaissait, vu qu'il avait débuté sur un phoquier norvégien. Mais la glace est la glace, et, surtout avec un navire de fer, il faut se méfier. Les rivets sont rabotés

comme avec un outil par les arêtes tranchantes de la glace. Et on perd une tôle comme un rien... Stor-Kaptain citait l'accident-type arrivé à un beau navire allemand en croisière sur le Spitzberg. Ce paquebot n'avait dû son salut qu'à l'arrivée du brise-glace soviétique *le Krassine*. C'était curieux de penser qu'on était exposé à faire une navigation polaire en plein cœur de l'Europe, dans cette Méditerranée nordique.

Ce sacré temps bouché faisait qu'on avançait à l'aveuglette. Toute la vapeur passait à actionner la sirène. Stor-Kaptain jouait à colin-maillard. Il tâtait devant lui, comme il disait. La mer était pleine de surprises. La sirène envoyait une note mélancolique à l'adresse d'un navire entrevu, ou deviné, ou imaginé et la réponse venait du côté où on ne l'attendait pas, et d'un navire dont on n'avait pas soupçonné la présence. A certains endroits, on dirait une foire. Ailleurs, c'est le vide absolu. En de pareilles circonstances, on aimerait autant ne pas se sentir de voisins.

***

Stor-Kaptain était sur la passerelle et avait pris le navire en main. Les choses n'en allaient pas plus paisiblement pour cela. Le géant était d'une humeur de cachalot blessé (comme disait Hvad, ancien harponneur de profession, qui savait quelque chose en matière de cachalot blessé). Même Angiolina, qui était aussi sur la passerelle, tâchait de se faire invisible. Stor-Kaptain avait perdu le sens de la politesse. Et ses poings énormes se seraient volontiers égarés sur la figure de quelqu'un. Cela, c'est l'histoire de toutes les navigations dans la glace, et il faut avoir passé par là pour le comprendre.

Le second était aussi sur la passerelle, au risque de ce qui pouvait lui arriver de désagréable de la part du commandant. Le second était petit, sec, désagréable, la bouche pleine de sarcasmes. Stor-Kaptain et lui se connaissaient de longue date. La discipline était basée sur le code maritime, mais nullement sur le respect. Le second

avait autour du cou un de ces cache-nez rouges à dessins quadrillés, comme en portent les matelots des îles Lofoden.

— Tu as l'air de quelque chose avec cela, lui dit Stor-Kaptain. Comme si on ne dirait pas qu'il fait quarante degrés au-dessous de zéro. Est-ce que j'ai des cache-nez, moi ?

— Dis donc pas d'imbécillités, répliqua le second. Comment pourrais-tu avoir des cache-nez? On n'en fait pas pour baleines!

Le poing de Stor-Kaptain décrivit un demi-cercle et frappa le vide, le second ayant plongé au bon moment. Et aussitôt Stor-Kaptain dit :

— Et voici les premiers glaçons. Tâche de ne pas m'embêter... Il n'y a pas de sacré jeu que je déteste autant que me balader en embarcation de sauvetage au milieu des glaçons.

Et, pour l'horreur du second, au lieu de ralentir, Stor-Kaptain télégraphia aux machines : *Devant, toute.*

Le second siffla :

— Le brouillard et la glace, et tu fonces ?

— Une chose que tu ne comprendras jamais, cervelle frite. Quand j'y vois, je me fie à mes yeux et à mon jugement. Quand je n'y vois plus, à quoi veux-tu que je me fie ? A ma chance.

Le second se rapprocha du géant, au risque d'encaisser une bourrade beaucoup plus qu'amicale, et cligna de l'œil :

— Et la dame ? dit-il à voix basse. Tu n'y penses pas ? Elle t'écoute.

Stor-Kaptain ne s'était pas aperçu de la présence d'Angiolina. Cette révélation le laissa pantois.

— Eh bien, merde ! dit-il enfin.

Mais Angiolina comprenait la situation. La brume et la glace combinées, avec, en plus, ce sale petit courant qui serpente dans la Baltique, il y a de quoi énerver l'homme le plus calme. La femme aussi, d'ailleurs. Angiolina elle-même se sentait *en pelote d'aiguilles*. Mais le capitaine est maître à bord, après Dieu, s'il y croit ; naturellement, à bord du *Challenger*, la

foi revêtait un caractère spécial. L'armamateur lui-même — en l'espèce Angiolina — n'est que passager à bord. Autrement dit, il n'y a pas plus d'autorité que le dernier des mousses, une fois qu'il a mis le pied sur un bateau. Angiolina savait cela, du moins. Que faire, alors, sinon se taire?

— Glaçons à bâbord.

La discussion n'empêcha pas Stor-Kaptain d'entendre le rugissement du matelot de veille, et il changea de quelques degrés la route du navire, en même temps qu'il envoyait un « demi-vitesse » aux gens d'en bas. Et tout juste assez pour éviter d'entrer dans un îlot de glace d'où montait une haleine froide et lugubre.

Le second ricana :

— Je l'avais bien dit que tu allais un peu fort... J'ai vu le moment où on rentrait dedans.

— Est-ce qu'on y est rentré ? Ou non ? Si mes façons de manœuvrer ne te plaisent pas, tu n'as qu'à enjamber le bastingage et continuer la route à la nage.

— Pour deux sous, je le ferais, dit le second. Mais je pense qu'il est inutile d'anticiper. Au train où tu vas, on sera à la nage bien assez tôt. Heureusement, je connais mon métier et je n'ai pas attendu aujourd'hui pour voir si les embarcations sont en bon état.

— Ah ! si je n'avais pas besoin de toi, quelle joie j'aurais à te mettre en compote!

Et il donna à temps au timonier l'ordre de changer de route. Le *Challenger* évita ainsi une nouvelle île de glace.

— Cela devient sérieux, grommela Stor-Kaptain.

Et, changeant de tactique, il ralentit à l'extrême la marche du navire. Comme il le fit remarquer au second, il y avait pour plus de quatre sous de glace dans la Baltique. Cela, déjà, par soi-même, n'était guère réjouissant. Il y avait sensiblement pire. La baisse rapide du thermomètre. C'est probablement lettre morte pour les gens qui n'ont navigué que sur des mers tièdes. Mais les pilotes du nord savent tous comment les embruns gèlent en l'air

et se déposent sur les haubans et sur les mâts en glace, qui va s'épaississant, jusqu'à déplacer le centre de gravité d'un navire.

La glace n'empêchait point la mer de clapoter. Pour consolation, le type de la T. S. F. passait des messages dans le genre de ceux-ci : *S. O. S. Ecoutez tous... Chalutier* Dundee, *d'Aberdeen, perdition* 57° 4' *lat. nord.* 4° 1' *long. est. Stop. Baromètre en baisse* 742 *millimètres. Forte dépression en marche, venant de l'Islande.*

— Fous-nous la paix avec ton *Dundee*, dit Stor-Kaptain. En perdition ! Marins pour rire ! Ils n'ont que des paquets d'eau dans la mer du Nord... La barre à tribord, toute... Il était temps ! Sacré tonnerre ! C'est comme si tout le golfe de Bothnie s'était démoulé pour dériver vers le sud. Si nous avons de la glace comme cela en pleine Baltique, qu'est-ce que ça va être vers la côte.

Et, se tournant vers Angiolina :

— Madame, dit-il, vous feriez mieux de rentrer.

Angiolina serra les dents et secoua négativement la tête.

La Baltique se faisait de plus en plus sinistre. Bien qu'il fît plein jour — du moins à la montre du bord — on naviguait dans une lumière indécise où tout, le ciel, la mer et les glaçons se confondaient en un élément mélangé, froid, humide et poisseux, qui participait des trois états de la matière. Déjà, il fallait casser la glace, qui frangeait le navire de la pointe du mât aux ancres. Les marteaux, les haches, les barres de cabestan, tout était réquisitionné pour alléger le navire.

D'étranges bruits se mêlaient en une symphonie dramatique. Tous les ais du navire gémissaient à la fois. Des objets vagues roulaient dans la cale. A chaque instant, l'hélice tournait à vide, en attendant qu'elle ne tournât pas du tout.

Enveloppée d'un manteau de cuir, Angiolina assistait à cette lutte entre l'homme et les éléments, muette et rageuse d'être impuissante. Il lui semblait que le courage déployé par la crème des voyous

était vain. C'est qu'elle ignorait les limites extraordinaires de la ténacité humaine. Stor-Kaptain, sous ce rapport, et bien qu'il eût connaissance complète du danger, se montrait moins inquiet. Même, sa mauvaise humeur était tombée. Il savait que la fortune du navire, en ce moment, était entre les mains de l'équipage et que la vigueur et le courage des hommes comptaient plus que tout. Il faisait confiance à la vigueur et au courage de la crèmed es voyous. Sous le tangage, le boscot roulait comme un tonneau, sur le pont durement secoué. Mais il trouvait moyen d'être partout à la fois, et de prêter, au bon moment, l'aide de sa force herculéenne.

Le sort de la cargaison intéressait moins Angiolina. Ce n'était que de l'argent, après tout. Qui sait ? C'était peut-être la première fois de sa vie, où, du moins, la réussite matérielle de l'affaire n'était plus au premier plan des préoccupations d'Angiolina. Il serait un petit peu paradoxal de taxer la jolie femme d'esprit petit bour-

geois. Cependant, elle-même venait de découvrir que les affaires d'argent ont un côté terrriblement petit bourgeois, même quand elles sont royalement irrégulières. Angiolina était frappée d'admiration à la vue de l'héroïsme déployé par la crème des voyous. Elle les aimait tous, en ce moment, d'être aussi vaillants.

Elle s'approcha de Stor-Kaptain.

— Mais, commandant, dit-elle, si l'équipage risque trop, la Baltique n'est pas tellement grande. Il doit y avoir moyen de se mettre à la côte quelque part.

Stor-Kaptain pencha vers elle une figure étonnée.

— Vraiment ? A la côte ? Dites... Vous n'êtes pas un peu piquée ? Je vous avais dit de descendre... un grog chaud vous ferait beaucoup de bien, avec beaucoup de rhum... Et vous coucher par là-dessus...

Et se penchant sur la lisse :

— Hardi, les gars!... Boscot, veille le glaçon à tribord.

— Mais, commandant...

— Oh ! la jambe ! hurla Stor-Kaptain.

Et, au second :

— Veille le navire un instant.

D'un bras, il entraîna Angiolina dans la chambre de navigation. Et, ouvrant la porte qui donnait sur l'échelle, il y poussa la jeune femme sans trop de ménagements. Elle glissa les dix ou douze marches, sans en manquer une, et se trouva seule, dans le noir, confuse, meurtrie, douloureuse, humiliée et un peu charmée aussi.

Stor-Kaptain était déjà de retour sur la passerelle :

— Ces femmes, tout de même ! La meilleure d'entre elles gâterait un équipage, dit-il au second.

⁂

Angiolina se remit péniblement sur ses pieds. Le terrible mouvement de poêle à frire, la *casserole*, comme disent les marins, la rejetait d'une cloison à l'autre de la coursive. Tout près de là, elle le savait,

il y avait le carré. Mais comment gagner la porte voisine, quand on est encore tout étourdie de sa chute? Personne ne venait à son aide. Elle se rappela que le steward et Filax lui-même travaillaient à la glace. Enfin, elle réussit à gagner le carré plongé dans l'obscurité. Quelque chose allait et venait, par terre, avec une régularité désespérante dans l'irrégularité.

Pas même la ressource de s'étendre sur la banquette. Les secousses étaient trop violentes. A chaque instant, Angiolina avait la sensation de s'enfoncer brusquement. Mais, tout de même, ici, il faisait chaud. Là-haut, le froid, vraiment, était terrible. Tout cela pour de l'argent ! Oui, sans doute, la prime !

Angiolina essaya de s'imaginer ce que les matelots pouvaient faire de leur argent. Le placer? C'est bon pour les bourgeois! Tout cela allait être transformé rapidement. Le métier voulait qu'Angiolina en sut beaucoup sur les bouges à matelots, plus que n'en sait d'ordinaire une femme. Cela lui évoquait des idées assez précises,

qui lui étaient désagréables. Pourtant, un jour qu'elle avait parlé à Stor-Kaptain de la *Maison des Navigateurs*, celui-ci lui avait dit :

— Ils sont poètes, voyez-vous. Ils prennent une garce, ils en font une princesse. Don Quichotte, quoi... Transformer la fange en amour, cela n'est pas si mal.

Une association d'idées amena la pensée d'Angiolina vers Kaldémaras. Etait-il guéri de sa blessure ? Elle n'avait pas eu le temps, dans la précipitation du départ, de faire prendre des nouvelles de *son* blessé. Et, s'il était guéri, où était-il ? Angiolina se rappelait vaguement une certaine phrase des journaux, touchant le mouvement diplomatique de la République kourgane. L'express du Nord. Paris, Liége, Aachen, Cologne, Hanovre, Berlin, Chojnice, Marienbourg. Elbing, Kœnigsberg, Eydtkunnen, *und so weiter*, disait la mémoire d'Angiolina. C'était un voyage accompli naguère, triste et long, avec de mauvais repas dans le wagon-restaurant de la *Mittropa*. On était secoué ; moins tout

de même que sur ce sale bateau. Au fait, où était-on ? On avait passé, la veille, entre Bornholm et la côte allemande. Alors, quelque part, au large de Gdynia ou de Kœnigsberg, ou de Klapeida? Avec ce temps de chien, comment diable Stor-Kaptain, lui-même, pouvait-il s'y reconnaître?

De nouveau, Angiolina pensa à Kaldémaras. Jusqu'à quel point était-il responsable ? Certes, il avait eu la langue trop bien pendue. Chose presque excusable, d'ailleurs, chez un diplomate. Ils sont tous comme cela ! Pourvu que Bébé n'ait pas frappé trop bas! Angiolina lui avait bien recommandé de désinfecter le poignard. Mais ces types-là sont aussi brouillés avec l'asepsie qu'un chirurgien grec. Pourvu que la plaie ne s'envenime point !

Voilà Angiolina en colère contre elle-même. Qu'allait-elle s'intéresser à un homme? Et à cet homme entre tous les autres. Du coup, la dureté lui revint. Elle cessa d'avoir pitié de la crème des voyous.

Et, comme elle n'avait guère pris de

repos depuis cinq jours, elle s'endormit la tête sur la table, malgré le mouvement et le bruit.

***

Là-haut, sur le pont, les hommes continuaient leur lutte terrible contre les éléments déchaînés. Partie tragique. La vie? La mort ? Comme le disait le boscot :

— Un voyage où on aura tout vu.

— Si l'on en réchappe ! répondit une voix.

Mais, tranquile, le boscot répliquait :

— Et pourquoi qu'on n'en réchapperait pas ? On n'est pas des fausses couches pour se laisser crever.

— On n'est pas non plus des bons dieux pour se passer de repos et de sommeil, grommela le défaitiste.

Sur quoi la grosse patte du boscot, toute gantée qu'elle était de laine et de glace, frappa le type en pleine figure. Le type roula sur lui-même, se releva et tira son

couteau. Mais, deux de ses camarades lui arrachèrent le couteau de la main.

— Un peu moins de gueule, espèce de pas matelot, espèce de soldat de terre, espèce de cervelle frite... Et tâche voir à en faire ta part si tu ne veux pas qu'on t'écorche vif comme une anguille.

Deux minutes plus tard, le type n'y pensait plus.

Ils travaillèrent ainsi pendant des heures. La nuit était venue, mais il y avait tellement de glace partout qu'on ne pouvait pas parler de ténèbres.

On était engagé dans des espèces de chenaux sombres, entre deux murailles blanchâtres.

— Aussi difficile de se retrouver dans ce labyrinthe que dans celui de Hampton Court, dit Stor-Kaptain.

Il n'est guère de marin qui n'ait fait escale à Londres, et, de Londres, poussé à Hampton Court, non pour le château, non pour le souvenir de Henry VIII et d'Anne de Boleyn, mais pour le fameux labyrinthe.

— Et pour s'y retrouver, dit le second. Si j'avais seulement l'idée où on se trouve.

— Droit dans le chemin qui mène à l'enfer, pour tout ce que j'en sais... Cependant, en ce qui concerne la côte kourgane, on n'est pas mal du tout. Vu que la côte kourgane a probablement jugé bon d'envoyer cette sacrée banquise à notre rencontre.. S'il y avait un phare un peu élevé de ce côté-ci, on verrait son feu, ou les reflets de ce feu. A mon avis, on est à trente ou quarante milles... Une paille... Savoir seulement si on arrivera... Et où ?

— Oui, c'est une cargaison qu'on ne peut pas débarquer partout.

— Evidemment ! Avec un chargement de pommes ou de noix, on aurait été se mettre au chaud quelque part vers Gdynia ou Dantzig. Ne parlons pas de Kœnigsberg, où la Pregel doit être gelée à bloc. Le chiendent, c'est que les visites sont plutôt malvenues, du moins que je crois! Donnerais gros pour être au *Tivoli* de Copenhague avec une petite... J'y connais une habituée.

— Et la dame, alors? La *nôtre?*

— Ah ! c'est vrai. Tu parles si elle nous fout dans un beau pétrin. Enfin, si on sauve la cargaison, on palpera la prime.

— Mais la dame? Où est-elle?

— Elle dort en bas, je pense, et tant mieux pour elle. Je l'ai envoyée un peu rudement. Pourvu qu'elle ne se soit rien cassé! Mais, qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ? C'est déjà bien assez d'avoir comme emmerdements la glace, le flot, le vent, la brume et une cargaison à destination de l'enfer, sans avoir encore un diable femelle à ses côtés. Si jolie qu'elle soit, *notre dame*, comme tu dis, elle commence à me courir, et, depuis que je lui ai appris à descendre l'échelle, elle doit le comprendre... Ou alors elle est moins intelligente que je ne le crois.

— Elle va vous en vouloir mortellement.

— De deux choses l'une. Ou bien elle a l'habitude du métier, et, alors, elle comprendra, quand sa beauté sera refaite. Ou c'est une débutante, et ça la dégoûtera,

c'est pas un mal... A-t-on idée ? Des métiers d'hommes! Depuis la guerre, les femmes font du sport. Ça vous paraît drôle, à vous autres? Pas à moi! Quand elles auront leur brevet de capitaine au long cours, on pourra se mettre une sacrée ceinture !

Le second avait le sens de l'humour :

— Allons ! Allons ! On en sera quitte pour monter une *Maison des Navigatrices.* Des types comme nous, on a ce qu'il faut pour leur refaire leur argent. Moi, je dis : vivement le féminisme intégral, que je me fasse des rentes.

— Un peu moins de jactance, hein!

⁂

Angiolina s'était réveillée. Il n'y a pas de sommeil qui tienne contre un *coup de tabac.* A force de tâtonner, elle trouva le commutateur. Elle se servit une rasade de whisky qu'elle avala d'un trait. Cela lui permit de se rendre dans sa cabine. Titubant, mais sous l'effet du roulis, pas sous

celui du whisky, elle chercha à se réfugier dans la partie la plus féminine d'elle-même. Avis aux amateurs d'évasion : il y a des moments où l'évadé rêve de sa prison. Elle fit sa toilette tant bien que mal. Ses lèvres étaient gercées de froid, et, dans sa chute, elle s'était légèrement blessée au front. Mieux valait ne pas parler de l'indéfrisable. Angiolina se fit la remarque qu'il n'y a, décidément, qu'au cinéma où rien ne vient à bout d'une indéfrisable. Tant pis. On s'arrangerait avec des cheveux plats, des cheveux qui ne voulaient rien savoir pour friser. Mais le résultat était une autre tête qu'Angiolina ne reconnaissait pas. Il y avait même quelque chose de gênant à penser que cette figure étrangère était confidente d'un passé dont il valait mieux ne pas parler, d'un présent peu souhaitable et d'un avenir douteux. En ces temps où les gouvernements se tirent d'affaire par la banqueroute, il faut un assez gros compte en banque pour cesser de faire des affaires. Par exemple, cet excellent parfum de Chanel pour fausse

blonde — un parfum faussement candide, vous comprenez! — faisait partie de tout un ensemble. Angiolina demeurait, malgré la crise, une des rares femmes de Paris, capable de mettre encore à sa toilette un budget annuel de près d'un demi-million. Cela, et l'exemple des gouvernements, ne donne pas envie d'être honnête. Angiolina venait de passer par des moments désagréables, en se disant : « Est-ce que, par hasard, cela ne ferait que commencer ? » Mais elle avait eu, dans l'existence, des débuts difficiles, et savait qu'on n'a rien sans peine. Elle se disait cependant qu'il y a des femmes qui ont la chance d'être nées honnêtes et de se contenter de peu. Cela aurait bien diverti, sans doute, ces messieurs du Consortium de penser qu'en ce moment, Angiolina souhaitait d'avoir un époux, des enfants, un intérieur. Mais oui ! Même quand elles vendent la Mort, les femmes sont faites pour donner la Vie. Angiolina en sentait la révélation. Mais il n'y a que dans les livres qu'on change de peau comme cela.

Alors, Angiolina n'eut aucune joie à se découvrir elle-même. Elle mettait ce désagrément au compte de la dame à peu près inconnue qui la regardait amèrement dans la glace et détestait cette dame.

A ce moment-là, le flacon de parfum lui échappa des mains et, elle-même, enlevée de terre, décrivit une gracieuse parabole dans la direction de sa couchette.

⁂

Là-haut, où tout le monde essayait de se relever, personne ne savait bien exactement ce qui était arrivé. La sensation, c'était que le pont s'était soulevé. Il s'était même si bien soulevé à l'avant, qu'il s'était décollé du bastingage, et avait commencé de se replier comme un paillasson de jardinier. Le navire s'était arrêté net et avait tremblé de toute ses membrures. Des haubans avaient cassé comme du verre. Stor-Kaptain, déjà enlevé, fixait les yeux sur un trou, à l'emplacement où il y avait eu une cheminée d'aération, et se

demandait comment une cheminée peut se volatiliser. Tandis que la crème des voyous se tâtait les fesses en se relevant, le chef mécanicien — que Stor-Kaptain appelait le Graisseur — sortait d'une écoutille comme un diable d'une boîte. Il était comique, et, malgré la gravité de la situation, Stor-Kaptain éclata de rire.

— Alors? demanda le mécanicien.

— Alors ? Eh bien! on a pilé de la glace. Voilà tout! Pauvre vieux *Challenger*, il est rentré dedans tête baissée ! Ça ne vaut rien à son nez, voilà tout... N... de D...! Qu'est-ce que vous attendez pour descendre et voir s'il y a des fuites?

Et, sans attendre, il se tourna vers l'équipage :

— Pas tant de gueule.. Et attendez les ordres... Est-ce que vous vous imaginez par hasard que vous allez couler à ce voyage-ci ? Pas de danger. L'homme né pour être pendu ne sera jamais noyé... Alors, l'eau ne vous concerne pas, tas de cervelles frites !

Ce speech, délivré d'une voix char-

mante, fit son effet. La crème des voyous se mit à rigoler :

— Bien ! approuva Stor-Kaptain. Voilà comme il faut être.

Et, s'adressant au maître d'hôtel :

— Toi, vas chercher la dame. Et dis-lui qu'à sa place je mettrais ce qu'il y a de plus chaud.

Se tournant vers le second, il ajouta :

— Si c'est le début d'un voyage en enfer, l'enfer se trouve au pôle et pas à l'équateur.

***

Soutenue par le maître d'hôtel, Angiolina apparut sur le pont. Elle avait la figure en sang et elle boitait. Toutefois, elle avait immédiatement cessé de prêter à ces bobos une importance superflue. Devant le danger de mort, les âmes bien nées ne sont pas douillettes.

Stor-Kaptain siffla d'un air approbateur.

— J'aime, dit-il, vous voir ce cran.

Et il ajouta :

— Je crois que vous en aurez besoin.

— Que se passe-t-il exactement? demanda Angiolina.

— Exactement ceci : la glace s'oppose à ce que nous allions plus près de terre.

— On ne peut pas, par exemple, ouvrir un chemin à la dynamite ? demanda Angiolina.

— Ce ne serait pas impossible, dit Stor-Kaptain, si seulement nous étions moins chargés et si nous n'avions aplati le nez du *Challenger* contre cette espèce de banquise. L'opération est grosse de risques. Moi, je propose quelque chose d'autre. Nous pouvons très bien nous amarrer à ce champ de glace. Si mes relèvements sont exacts, nous ne sommes qu'à une quarantaine de milles de la côte. Le thermomètre marque — 38°. J'ai l'impression que la glace porterait un convoi. Mon idée, c'est d'envoyer quelqu'un avertir vos amis. Ils peuvent bien venir chercher les armes ici. Une fois le bateau déchargé, on peut envoyer un S. O. S. à un port neutre,

Memel, Kœnigsberg ou Dantzig, en admettant que ces ports, qui sont plus au sud que nous, ne soient pas bloqués, et, leur demander de nous prendre en remorque. Votre cargaison, du moins, sera livrée et il y a de fortes chances de sauver le bateau. Qu'en dites-vous ?

Angiolina regarda la figure calme de Stor-Kaptain.

— Faites pour le mieux, dit-elle. J'irai moi-même, avec quelques hommes, prévenir mes clients.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

COMMENT ANGIOLINA CHANGEA DE MÉTIER

Dire comment la cargaison fut sauvée serait une belle tâche pour un poète épique. Mais notre époque n'est pas digne d'avoir des poètes épiques. Les épopées sont faites pour des gens frémissants et enthousiastes. Justement, la classe qui ne lit pas! Une quarantaine de milles — en ligne droite — à travers la banquise, c'est une longue histoire de luttes incessantes contre la glace, l'eau et l'air, trois états de la nature, antagonistes, en apparence,

et parfaitement capables d'une sorte d'union sacrée quand il s'agit de faire la guerre à l'homme. Imaginez donc une banquise en état de dislocation perpétuelle, brisant ses éléments pour en tirer un parti nouveau, creusant à chaque instant de nouveaux canaux sombres et luisants, fabriquant d'étranges et dangereux monuments de glace, parcourue par l'ouragan et le chasse-neige. N'oubliez pas que le thermomètre de Stor-Kaptain marquait — 38° au départ. On marche courbé en deux, à cause du vent. On protège de l'avant-bras sa figure contre les ciseaux du froid. Les os des tempes et l'arcade sourcilière vous font mal. Marche, ou crève ! Les faibles crèvent. Mais, là, il n'y avait pas de faibles. La crème des voyous, parfaitement capable de faire reculer la Mort elle-même. Et, une sorte d'ange, ou de démon : Angiolina. Ses compagnons étaient à peu près ce que la crème des voyous possédait de plus coriace, même à bord du *Challenger*. Mais pas un de ces hommes qui ne se serait fait hacher pour

Angiolina. C'est un milieu où l'on est parfaitement capable d'amour et de générosité et de chevalerie. C'est à se demander si les lois bourgeoises ne sont pas faites expressément contre l'amour, contre la générosité, contre la chevalerie.

En tout cas, la nature fut vaincue.

***

Mais elle avait été près de vaincre. La plus héroïque des femmes n'est à tout prendre qu'une femme, c'est-à-dire un être soumis au péché et à la mort — comme parle l'Ecriture — en tout cas, à la fatigue. La grâce d'état donna à Angiolina la force de discuter encore du mode de livraison de la cargaison, et d'écrire des instructions à l'adresse de Stor-Kaptain. Après quoi, elle s'effondra la tête bourdonnante de cauchemars.

Heureusement, elle avait eu affaire à un personnage qui n'était rien de moins que le chef suprême de l'insurrection. Stepanas, qui jouait sa vie, sans préjudice de

celle des autres, était parfaitement capable de distinguer l'or pur du cuivre. Lorsqu'il vit Angiolina s'effondrer, il comprit tout ce que ce voyage représentait d'héroïsme et, appelant le médecin de service, il lui dit :

— Celle-là, docteur, vous m'en répondez ! Si elle meurt, vous serez fusillé.

Tout le monde savait Stepanas capable de tenir une parole de ce genre. C'était peut-être l'une des raisons pour lesquelles les situations les plus défavorables en apparence finissaient par tourner à son profit.

— Celle-là, dit l'infirmière, à qui le docteur avait répété le mot de Stepanas, celle-là sera soignée.

— Un effondrement du système nerveux dû au surmenage, expliqua le docteur.

Il pérorait pour Marfa, l'infirmière, une

fille pas vilaine. Elle commençait à être amoureuse de son médecin-chef.

— Une véritable intoxication, continua-t-il, comparable à une ivresse. Et l'hallucination est presque de règle.

Angiolina venait, en effet, de donner quelques inquiétudes de ce côté-là. Elle vivait, en ce moment, au milieu de démons familiers — ou qui le devenaient — chose malsaine. Peut-être ne manquait-il, au-dessus de la porte de cet Enfer, que le : « Vous qui entrez ici... »

Les démons avaient des têtes bien connues. L'un d'eux avait une grande et forte main velue, toujours prête à saisir les gens à la gorge, et à serrer, serrer. C'était M. Higouménos, ou son double. Le cas de Kaldémaras était plus compliqué et plus douteux. Mi-ange, mi-démon.

Les mots rendent assez mal compte de ce cauchemar. Il y avait des moments où Angiolina aurait voulu crier, mais quelque chose dans sa gorge — ou peut-être la main de M. Higouménos — l'en empê-

chait. A de tels moments, l'infirmière ne savait comment calmer sa malade.

M. Kaldémaras surgissait parfois en sauveur. Mais, d'autres fois, c'étaient les figures de l'équipage du *Challenger* qui servaient de support aux fumées de l'enfer. A ces moments-là, le rêve rappelait certaines réalités; par exemple, Angiolina glissait dans une crevasse pleine d'eau noire, et, au dernier moment, demeurait suspendue grâce à un bras aimable et formidable. La voix d'un type, certainement gradé dans on ne sait quelle faculté de jurons, lançait une bordée de blasphèmes étonnants, et terminait par : « Allons, tas d'enflés, un coup de main qu'on la tire de là. »

Il est à présumer que le consortium avait aussi sa part dans ce délire. Et, naturellement, tout un passé compliqué dont Angiolina se sentait la prisonnière. Ce passé la liait à un poteau de torture, et envoyait danser autour d'elle une légion de figures grimaçantes. Et puis le cauche-

mar du tunnel, et le cauchemar de la bouillie, et le cauchemar du train-mm... Pour couronner le tout, l'avion s'abattait dans une chute sans fin.

***

Quand on a passé par des jours et des jours de cette sorte d'ivresse mauvaise et qu'on a été nourrie artificiellement et bourrée de piqûres et de médicaments, il n'est pas étonnant qu'on se sente la tête vide et faible.

Vacillante, soutenue par Marfa et par le docteur, Angiolina se regarda dans la glace. Elle avait pris des joues à la Marlène Dietrich et sa maigreur était effrayante. Pour ce qui est du teint, *Vanity case* avait déjà réparé un outrage qui n'était pas absolument irréparable. Mais la permanente n'avait pas tenu le coup. Les cheveux avaient poussé, renvoyant la teinture aux extrémités, et découvrant des

racines noires, et par place des fils blancs, vraiment blancs. L'Aventure marquait sa proie.

Dehors, c'était encore l'hiver. Les vitres étaient fleuries de givre, somptueuse décoration de l'hiver. Angiolina ne pouvait se lasser d'admirer les merveilleux travaux du givre. « Plus tard, se disait-elle, quand je pourrai me retirer et avoir mon chez moi, j'aurai des vitres givrées. » *Chez moi.* Le *chez moi* du moment, c'était, dans une maisonnette en troncs d'arbres, une chambre meublée d'un grabat et de la chaise sur laquelle Marfa avait passé des nuits blanches à veiller sa malade.

— Le chef, dit Marfa, vous l'avez donc ensorcelé ? C'est la première fois qu'on lui voit manifester quelque intérêt à une vie humaine.

— Le chef? interrogea Angiolina.

— Oui... Stepanas.

— Ah ! Stepanas !... Je me sens lasse.

— Recouchez-vous.

⁂

Stepanas! Jusqu'à présent, pour Angiolina, Stepanas n'avait été qu'un client. Stepanas ou Kottisz, qu'importait ? Pour la première fois, la clientèle prenait figure humaine. Angiolina se rappelait l'entrevue qu'elle avait eue avec Stepanas. Un homme assez grand, semblait-il, mince, à la figure nette. Les sourcils broussailleux se rejoignaient comme pour tenter de contenir un regard fulgurant. Il paraît que chaque jour un officier d'ordonnance était venu aux nouvelles. Mais, pendant combien de jours? Angiolina apprit avec stupeur qu'elle en était au trente-neuvième jour de sa maladie et que le printemps était attendu.

Par un sentiment assez naturel, Angiolina prenait maintenant le parti du *client*. Non pas seulement parce que *le client* l'avait soignée. Mais la passion est une chose innée. Cela se voit à bord des grands paquebots. Les passagers, quelle que soit leur nationalité se font une âme collective.

On voit, à bord d'un navire de la *French Line*, des Américaines souhaiter que le navire qui les emporte — *navis quæ tibi creditum* — l'emporte en vitesse sur le navire rival des Etats-Unis. Cela laisse rêveurs sur les possibilités du pacifisme. Cela explique que les internations succèdent aux nations, et que tel pays, l'Espagne par exemple, ait pu devenir le champ de bataille des idéologues. Peut-être qu'après tout la guerre de religion est naturelle à l'homme. Quoi qu'il en soit, Angiolina se sentit *Stepaniste*.

Les causes du soulèvement demeurent assez troubles. Il est certain que les démocraties sont particulièrement exposées au choc des passions. Vu de l'étranger, cela ressemblait à la lutte d'un fascisme contre une démagogie. Il n'est pas certain que les vues qu'on peut avoir depuis Sirius soient très nettes. Si l'Allemagne et l'Italie favorisaient, disait-on, les Stépanistes, c'était peut-être pour des fins commerciales plutôt que pour des raisons dogmatiques.

Chez les Kourganes même — qui dira

l'influence du sang aborigène — celui qui a vu passer les hordes conquérantes et qui a réussi à s'accrocher au sol — et l'influence du milieu? Ces conflits d'idées ont de surprenants coups de billard. Kottisz, le chef du gouvernement, était un homme de sciences — du moins, il avait cette prétention — mais la plupart des intellectuels étaient Stepanistes. Sans doute, les eût-on embarrassés en leur demandant pourquoi. Le ministre de la justice du gouvernement insurrectionnel était un professeur de lettres. Sa marotte était de traduire *Horace* en style familier. Trop familier même. La critique avait épilogué longuement sur le passage suivant, un passage-type de la traduction.

Il s'agissait de rendre le fameux :

Nec magis huic inter niveos viridesque lapillos de la satire deuxième.

Ta femme, ô Cerinthe — et pardonne-moi de piétiner tes plates-bandes, — avec ses perlouses et son étalage de bijouterie n'en a pas pour cela la cuisse plus fuselée

ni la jambe mieux faite. La poule du trottoir a souvent mieux sous sa jupe, etc...

Il est possible, d'ailleurs, que la critique ait rejeté le traducteur dans l'opposition. Ce que les auteurs pardonnent le moins à la société, c'est de jouer le rôle de *femme incomprise*. Sous le gouvernement Kottisz, la traduction d'*Horace* était *une femme incomprise*.

En qualité de ministre de la justice, il prenait maintenant sa revanche. Les mauvais plaisants disaient de lui qu'il faisait une application particulière de l'adage : *Summum jus, summa injuria*. Mais les insurrections sont forcées d'être cruelles. Les matérialistes peuvent se permettre, parfois, d'être généreux. Les idéologues, jamais !

***

Stepanas avait en lui cette force qui séduit les femmes : l'éloquence. Que de maux seraient évités si l'on suivait le précepte de Verlaine! A ne pas tordre le cou

à l'éloquence on la laisse faire des tas d'enfants meurtriers. Mais les femmes aiment l'éloquence. Angiolina, toute femme d'action qu'elle fût, ne faisait pas exception à la règle.

Dire qu'elle devenait amoureuse de Stepanas serait faux. En tout cas, exagéré. Une femme comme Angiolina n'est pas une girouette. Elle avait un sentiment pour Kaldémaras, pour des raisons assez opposées à celles qui militaient en faveur de Stepanas. Ce qu'elle aimait en Kaldémaras, c'était justement le côté frivole de la nature du diplomate. Chose étrange, ce manque de caractère qu'il avait. Cela confine au paradoxe. Cependant, il faut se rappeler que le destin des femmes est d'être mères et qu'elles ont le goût de protéger quelqu'un. Peut-être, aussi, parfois, le goût du châtiment corporel — *quis bene amat* — et cela explique peut-être le coup de stylet. Mais la femme est aussi créée pour craindre, respecter et admirer. Angiolina ne craignait pas grand'chose, est-il besoin de le dire ? Cependant, la joie

qu'elle avait à voir et à entendre Stepanas se tempérait d'un certain malaise. Donnons à ce malaise son véritable nom : la crainte. Le respect et l'admiration allaient de soi.

Je doute qu'Angiolina ait elle-même éclairé son propre cas. Cette chose orientale qu'on appelle l'examen de conscience et que Socrate et Platon avaient emprunté aux Sémites avec pas mal d'autres choses, est tout à fait à l'inverse de l'action. Inventaire, oui! Examen de conscience, non! A l'actif, les choses réussies. Au passif, les défaites. Mais ceci, à seule fin de savoir où l'on en est. Quelque chose de commercial, en somme. La psychologie n'a rien à y voir. La morale, encore moins.

Il y avait, d'ailleurs, cette chose horripilante, c'est que toutes les femmes étaient folles de Stepanas. Cette distinction subtile de race kourgane créée par Kottisz, n'empêche point les gens de là-bas d'être des Baltes. Et, comme le remarque justement Kayserling, il y a chez le Balte un sérieux fond d'aristocratie véritable. Stepanas

était un chef né beaucoup plus que Kottisz.

Peut-être toute l'explication de cette révolution tient-elle dans ce fait. Stepanas, bien plus que Kottisz représentait le véritable esprit du pays. Quelque chose à la fois de spirituel et de réaliste.

***

Il serait normal, d'après ce qui vient d'être dit, d'accuser Stepanas de *coup de foudre*. A la vérité, les hommes sont divers. Stepanas, comme beaucoup de chefs nés, appartenait à cette race de mâles qui désirent instinctivement toute femme douée d'un certain charme. Il ne s'agit là de rien que de très naturel. Il est normal et souhaitable que certains hommes laissent une postérité nombreuse. La morale l'ignore. Mais la nature qui, elle, le sait, leur tend un piège perpétuel.

Considérez, maintenant, que Stepanas, harcelé par de tels sentiments, les refoulait énergiquement et vous aurez l'expli-

cation de l'homme. Un ascétisme rude, établi assez artificiellement, comme barrière à la sensibilité. Rien de tel pour vous désaxer un homme. Se sentant entraîné — Dieu sait pourquoi? — vers cette femme, Stepanas faisait payer cher aux autres la rançon de cette sensibilité. On eût bien étonné ceux qui lui avaient donné le vilain surnom de Stepanas-le-Cruel, si on leur avait affirmé que cette cruauté n'était que l'explosion d'une tendresse comprimée. Paradoxe? Non pas! Châtier sa chair à l'excès ne vaut rien, pour soi, ni pour les autres.

Et dès qu'Angiolina fut en état de recevoir, l'emploi du temps de Stepanas comporta vingt minutes de visite quotidienne à la convalescente. Comment cela coïncida avec quelques succès militaires, il se forma dans les basses couches une sorte de — Dieu sait pourquoi? — vers cette fembée du ciel. Ou bien, irrévérencieusement, une Madelon en passe de devenir Jeanne d'Arc.

Il est d'ailleurs notoire que cette lé-

gende contribua au recrutement de l'armée insurrectionnelle.

Encore un mot, qui peint Stepanas.

Il exigeait, durant ses visites, la présence en tiers de l'infirmière Marfa.

Tant cet homme dur se sentait fragile au regard des femmes.

Angiolina ignorait les exécutions en masse, et les raids sauvages des avions sur les villes assiégées. Du moins, ceux qu'ordonnait Stepanas. Car les gouvernementaux n'étaient pas en reste.

⁂

Un courrier parvint à Angiolina. Le *Challenger* avait pu se faire déhaler sur Memel, grâce aux secours d'un brise-glace et ses avaries avaient été réparées. Il devait maintenant retourner à Dunkerque et prendre un chargement. Le Consortium félicitait Angiolina, faisait des vœux pour son prompt rétablissement, lui demandait de demeurer auprès de Stepanas pour la commande, et annonçait l'envoi d'un *petit*

souvenir. En d'autres temps, Angiolina eût eu le sourire. Les *petits souvenirs* du Consortium venaient en général d'un grand bijoutier, ou d'un grand fourreur. Dans le trafic des armes, on fait royalement les choses.

La lettre, qui était une belle lettre d'affaires, insistait sur l'intérêt qu'il y avait à continuer les affaires avec Stepanas. La finance faisait bon accueil au nouveau gouvernement. Pour irrégulier qu'il fût, aucune puissance ne l'ayant encore reconnu, sa monnaie faisait prime, en Bourse, sur la monnaie du gouvernement régulier.

Il est vrai que Stepanas avait eu la chance de mettre la main sur une partie des réserves d'or de la République et qu'il avait pu les faire expédier à Londres. D'autre part, la Cité de Londres avait inventorié les richesses de ce pays. Elles consistaient surtout en forêts de pins et de bouleaux, ce qui, à première vue, paraît peu de chose. Mais notre siècle consomme beaucoup de papier. Il est également

prouvé que la cellulose peut fabriquer de la soie, aussi bien que le bombyx lui-même et probablement pas mal d'autres choses. Les gens de la City, dont le métier multiple est d'être armateur, courtier et banquier, ne se sentent plus le droit de demeurer isolés et splendides au milieu des révolutions. Il y avait là un marché à prendre. Et M. Stepanas, après tout, n'était pas antipathique à la Grande-Bretagne.

Ainsi, le Consortium exposait nettement toutes les raisons qu'il pouvait avoir de croire à la victoire de l'insurrection, de la souhaiter et d'y aider. Bien mieux, chose qui n'était encore arrivée qu'une fois, au profit du général Franco, le Consortium pensait qu'on pourrait, à la rigueur, y aller d'un certain crédit.

Angiolina, dont la maladie n'avait point abattu l'esprit critique, se fit la réflexion suivante : « Fallait-il que les affaires gouvernementales allassent mal, au fond, pour que le Consortium escomptât aussi généreusement la victoire. »

Cette lettre d'affaires contenait également des informations mondaines. Nous avons déjà dit que dans cette partie-là, on fait bien les choses. Toute la vie des grandes capitales était passé en revue : grands mariages (avec les toilettes). théâtre, etc. C'est ainsi qu'Angiolina apprit que — d'après des informations de source diplomatique — Kaldémaras avait donné sa démission de membre du C. D. et qu'il servait actuellement dans les troupes gouvernementales, comme capitaine.

Il est probable que cette information avait pour but de faire savoir à Angiolina que la blessure de l'ex-consul n'avait pas été très grave.

Mais Angiolina y vit une autre signification. Le hasard, qui s'amuse si souvent à remettre les gens face à face, avait le dessein d'enchevêtrer deux existences. Il fallait se garder de contrarier le dessein.

A tout prendre, la santé, les forces et la beauté revenaient à Angiolina à mesure que le printemps faisait se gonfler les bourgeons. Demeurer oisive auprès de

Stepanas — car la transmission des bons de commande ne pouvait guère être considérée comme un travail — n'était pas un avenir souhaitable pour une personne habituée à vivre diversement, dangereusement, fiévreusement, nerveusement, vivement, et autres choses en ment. Il fallait craindre que cela se terminât par cette chose banale qu'on nomme *faire la cour*. Angiolina n'avait pas peur d'une déclaration. C'est entendu. Mais dans le cas présent, une déclaration de la part de Stépanas lui eût déplu. Peut-être eût-elle jugé que cela pouvait diminuer un homme de cette taille. Peut-être, aussi, ce Kaldémaras, un peu fantoche, avait-il tout de même touché la corde sensible. Les motifs féminins sont bien complexes et ne s'expliquent que par l'inexplicable.

Allez donc trouver une raison valable au dernier caprice d'Angiolina! Elle était, disait-elle, bonne pilote d'avion. Elle obtint de Stepanas d'être affectée à une escadrille de chasse.

CHAPITRE II

LA GUERRE, MADAME

« La guerre, madame. »
PAUL GÉRALDY.

Le grand phénomène de notre époque, c'est d'avoir restitué à l'humanité le principe de l'héroïsme. Les idées politiques, quelles qu'elles soient, sont des chimères. Le fascisme, le libéralisme et le marxisme ne valent probablement guère mieux, ou guère moins, les uns que les autres. La beauté de notre temps, c'est ce don quichottisme qui jette l'homme à la recherche d'une vérité qu'il n'atteindra jamais. Dépouillez l'idée politique de l'éloquence, vous avez Dulcinée, mal débarbouillée, à

l'haleine d'ail et d'oignon. Qu'importe si, à cause d'elle, le monde a, un instant, retrouvé l'héroïsme. Dans cinquante ans, il ne restera probablement pas grand'-chose des révolutions actuelles, parce que l'égoïsme aura rempli son office habituel de fossoyeur et que l'humanité sera retournée à une période de lassitude bourgeoise. Mais, en dépit de tous les scandales, notre époque paraîtra grande, à cause de quelques héros.

Angiolina portait en elle cet héroïsme latent. Les aventuriers et les aventurières sont, le plus souvent, des héros qui ont mal tourné, à cause des institutions. Il est probable qu'Angiolina, comme la plupart des partisans de Stepanas eût été incapable de donner la raison de sa foi. C'est justement pour cela qu'on se bat. La raison n'exige ni héroïsme, ni combats violents. Car, si elle est la raison, il va de soi qu'elle convainc, et concaincre, c'est vaincre sans violence. Mais aucune confession politique n'est absolument raisonnable. Elle fait toujours une part à la mystique, c'est-à-

dire qu'elle ouvre une porte à la mort.

Angiolina était accoutumée à la fréquentation de ces mystiques. Des gens que la seule raison dominerait seraient de mauvais clients pour les marchands de canons. (Il est probable, aussi, qu'ils construiraient un monde bien ennuyeux.) Il lui paraissait donc normal qu'il y eût, de par le monde, des réformateurs appliqués à savonner la civilisation dans un bain de sang. Les armuriers sont aisément chasseurs.

Piloter un avion et se servir d'une mitrailleuse, cela faisait partie du métier. Qui dit vendeur, dit démonstrateur. Angiolina avait écoulé quelques séries d'avions, à peu près dans tous les pays où l'on se battait. Et, comme il s'était agi, pour elle, de vendre des avions militaires, elle avait fait une école d'acrobatie. Elle était parfaitement capable d'effectuer une belle « sortie de combat » en se laissant glisser sur l'aile, ou de descendre en vrille ou en feuille morte, pour dérouter un assaillant.

L'escadrille de chasse dans laquelle elle se trouvait, était, au surplus, composée en partie d'étrangers. Le type de *condottiere* est[e] loin d'être éteint. Peut-être même, depuis la Renaissance, n'a-t-il jamais été si bien frappé que de nos jours. Il y avait là des Suédois qui avaient volé (c'est le cas de le dire) au secours de l'ex-empereur d'Abyssinie ; des Français qui avaient combattu avec les gouvernementaux espagnols ; des Italiens qui avaient été au service de Franco ; des Américains qui avaient *descendu* des avions japonais au profit de la Chine ; des gens sans nationalité bien définis, qui parlaient d'aventures en Amérique du Sud.

Le condottiere moderne ne vit plus guère de son épée, comme certain personnage de Conrad, il vit plus volontiers de l'avion. C'est plus passionnant. Il y a quelque chose de symbolique dans cette façon de faire la guerre de si haut.

Au surplus, les compagnons d'Angiolina s'étaient plus ou moins battus les uns contre les autres. Ils évoquaient les mêmes

champs de bataille, et leurs jugements étaient sans indulgence.

— Le général Un Tel ? Un grand homme ? Tu rigoles ! Moi qui ai servi sous ses ordres, une noix, voilà ce que c'était.

— Moi, disait un autre, je n'ai jamais compris comment nous avions pu être vainqueurs... Avec des chefs aussi stupides.

— As-tu connu un nommé Sismondi ?

— Mais oui, je l'ai connu. Nous avons travaillé ensemble en Abyssinie, contre les Italiens. Lui, c'était un antifasciste. En Espagne, nous étions l'un contre l'autre... Moi avec Franco... et nous avons eu trois combats l'un contre l'autre, sans résultat, et, en Chine, nous nous sommes retrouvés côte à côte. Il s'est fait descendre par un Japonais.

— Pas de veine, hein!... C'était bien payé en Chine?

— Pas mal. Cinquante mille par mois. Mais il fallait se faire payer chaque mois d'avance et trouver un moyen de garer l'argent.

— Moi, en Espagne, j'ai connu un type qui s'était engagé avec les gouvernementaux... Un Français, un ancien sous-off de carrière. Comme il trouvait qu'on n'avait pas assez d'égards pour lui, il a passé chez Franco. Il paraît que là-bas on lui a payé son avion trois cent mille et qu'il a eu les galons de capitaine.

— Des types comme ceux-là tu en trouveras partout. Mais ils salissent le métier.

Tels étaient les propos de la *popote*.

Chose extraordinaire, tout se passait comme si Angiolina eût été tenue en dehors des désirs d'amour de l'escadrille. A vrai dire, ces aventuriers recommencent une chevalerie. Les moins recommandables d'entre eux obéissent encore à un code de l'honneur. Ils se sentent supérieurs au reste de l'humanité, et ils le sont à certains points de vue. Qu'est-ce que l'honnêteté bourgeoise, si elle ne s'accompagne du mépris de la mort? Plusieurs d'entre eux étaient des esprits cultivés, ou naturellement fiers. L'un d'eux, qui avait ce que Falstaff eût appelé de *damnées rémi-*

niscences (mais elles étaient mythologiques plutôt que bibliques), fit, un jour, à la popote, remarquer que le Walhalla représentait assez bien son idéal : se battre tout le jour, et, le soir venu, s'asseoir, vainqueurs et vaincus, autour du même joyeux festin.

***

Voilà un milieu où Angiolina ne se sentait pas déplacée. Il lui plaisait mieux que ces salons si parisiens dans lesquels l'avaient introduite les plus huppés de ces messieurs du Consortium, et où l'on ne pouvait pas faire trois pas sans être l'objet d'une proposition.

Passait encore quand c'était le cri de la nature et de la passion. Mais, de vieux messieurs mal conservés appuyaient ces propositions d'offres lapidaires, si l'on peut dire, ou métallique, qui pouvaient prêter à sourire de la part d'Angiolina.

A la réflexion, les ressources d'Angiolina, si elles étaient inavouées, étaient

moins inavouables que celles de mainte femme respectée et du meilleur monde. Aussi souriait-elle dédaigneusement des offres, sachant bien qu'elle n'avait besoin d'aucun vieux monsieur pour acquitter les notes du couturier, du fourreur ou du joaillier.

Les hommes de l'escadrille étaient des seigneurs que le danger ennoblissait. Comme tous les gens qui vivent dangereusement, ils étaient désintéressés en matière d'argent. Cela semblera paradoxal quand on songe aux soldes que les divers partis du monde moderne ont l'habitude d'offrir aux condottieri de l'air. Mais l'avare ne consentira jamais à se faire tuer pour cinquante mille francs par mois (cour de 1936). Sa vie fait partie de son trésor. Il l'enfouit avec celui-ci dans la misérable cassette.

Les compagnons d'Angiolina laissaient aux bourgeois l'adage ridicule que, dans une guerre, *les morts sont les grands vaincus*. Cela ne serait vrai que si l'homme pouvait s'affranchir de la mort. Mais, soit

t le temps que nous passons sur la terre, l'inégalité $t < \infty$ est telle que la valeur de t est négligeable. Tout est donc, non pas dans le temps que l'on vit, mais dans l'intensité avec laquelle on vit ce temps donné.

Ce n'est pas nous qui parlons. Nous ne faisons que reproduire quelques-unes des discussions de la popote.

Au surplus, l'on y parlait peu de la mort, si ce n'est sur ce ton de persiflage. Selon la coutume de toutes les popotes d'aviation, on faisait l'effort nécessaire pour ne pas penser aux retardataires qui étaient généralement des *manquants*.

Question d'ambiance, autant que de tempérament.

***

Grâce au Consortium, l'avion d'Angiolina était ce qu'on pouvait avoir de mieux. Il est à remarquer, d'ailleurs, que les chevaliers errants de l'air étaient, en général, mieux montés que les *naturels* comme ils parlaient. Il était arrivé, naguère,

alors qu'Angiolina n'était que vendeuse, que, descendant d'un avion de démonstration, elle se disait à part elle : « On me paierait cher pour faire la guerre dans ce zinc-là. » Mais les *coucous* et les *taxis* étaient réservés aux aborigènes. Pour les marchands de mort, ils représentaient une affaire, et il arrivait que cette affaire fût faite par un gouvernement désireux de se séparer sans éclat intempestif d'un fâcheux prototype. Pour les chevaliers errants de l'air, il arrivait aussi que ces avions représentaient des pièces au tableau pas très difficiles, pas très honorables. (Quelque chose comme de tirer un faisan qui piète, disait un junker de la popote.) Le plus souvent, ces appareils étaient naturellement confiés à des novices, les seuls assez innocents, vraiment, pour accepter de les monter et finissaient en bois cassé, avec quelque chose de plus.

Mais, comme disaient les chevaliers errants, c'eût été péché de donner de bons appareils à des types parfaitement incapables de les piloter. Là-dessus, les anecdo-

tes de fuser. Authentiques, d'ailleurs, Chacun avait vu de magnifiques appareils de chasse, à grande vitesse, arriver en direction du terrain, à deux cents et plus, puis, tout à coup, remonter en chandelle, revenir, remonter. Jeu exaspérant ! Chaque fois, le pilote manquait du cran nécessaire pour atterrir. L'histoire d'Adémaï n'est pas une légende. Au moment de reprendre contact avec le sol, fulguraient devant des yeux épouvantés les mots : *Soixante-quinze pour cent des accidents se produisent à l'atterrissage.* Et, tout à coup, on voyait, très haut, un point noir quitter l'avion, puis une explosion de soie blanche et le type, à bout de nerfs, descendait en parachute, abandonnant son appareil au sort qui attend les choses trop bonnes pour les humains.

De ces histoires-là, la popote en savait des tas.

Mais l'avion d'Angiolina était en bonnes mains. C'était merveile de la voir partir — souvent en chandelle à ras du sol, témérité blâmée par les camarades —

prendre rapidement de la hauteur, traverser acrobatiquement la zone de barrages ennemis — que de flocons d'ouate sale voltigeant au vent! — et chercher un ennemi.

Mais le goût de la guerre *pure*, si l'on peut dire, ne se limitait pas, pour Angiolina, à la poursuite d'un ennemi, ou à la dérobade rapide et gracieuse devant les forces supérieures. Il était fait de toute une poésie intense. Du haut des airs, Angiolina possédait des milliers et des milliers de lieues. A l'ouest, c'était la mer, cette Baltique rageuse et bien nommée (Baltique veut dire : blanche), dont les colères venaient mourir sur les dunes d'or pâle. Et, tout de suite, la forêt de pins et de bouleaux, illimitée, cette forêt qui commence en Prusse, qui prend possession des pays slaves, qui escalade même l'Oural et ne consent à finir que lorsqu'elle rencontre le Pacifique. On se demande, tellement la nature y semble farouche et déserte, comment peuvent faire les hommes pour s'y battre. Cette forêt a de grands trous clairs

et luisants : des prairies, des marais, de tranquilles rivières qui serpentent à travers les roseaux et gagnent sans hâte leur embouchure, parfois à demi domptées par un moulin, ou par une soierie. Une poésie étrange, un peu funèbre, montait de cette nature. Ce que ce paysage fait de sable, d'eau, de frondaisons et de vent comporte de mouvant, explique peut-être en partie — avec la langue — les mystères de l'âme occidentale.

Angiolina ne pouvait accorder à ces rêveries que de brefs moments. Il lui fallait sans cesse guetter l'ennemi possible.

***

Le comble de l'ivresse, c'était la minute éblouissante et brève du combat. La poursuite à pleins gaz — à pleine sauce, pour employer le jargon de l'escadrille — la minute de réflexion pour savoir quelle tactique employer, de sorte que l'avion joue son rôle d'affût pour ses deux mitrailleuses fixées et jumelées. La salve rapide.

La glissade sur l'aile pour sortir du champ de tir de l'assaillant. Le coup d'œil rapide. Et, parfois, cette minute triomphale : l'avion ennemi abandonné à lui-même, qui tombe vertigineusement... ou, encore, le jet de flamme et le panache de fumée de l'incendie. Un de plus... Hurrah ! hurrah ! hurrah !... Tout à l'heure, à l'escadrille, on boira le champagne... Ivar, le Suédois, hurlera : *Skool!*

Et, malgré tout, la vie a un goût amer.

***

Angiolina occupe, dans le baraquement, sa chambre et sa couchette. Une chambre terriblement féminine, pour une amazone. Les chambres masculines, où elle pénètre parfois, sont tapissées de portraits de stars de cinéma. Mais, ici, les étoffes précieuses jouent un rôle imprévu. Le *Challenger* a aporté des soies chinoises — qui ne doivent rien à la pâte de cellulose — des tapis de Boukhara. L'ingéniosité d'un artiste parisien a réalisé une véritable *table-coif-*

feuse - pour - aviatrice - en - campagne, un chef-d'œuvre étonnant.

Dans son costume kaki, à col ouvert, dans ses culottes bien coupées, dans ses bottes de cuir fauve, Angiolina réalise ce miracle de paraître plus féminine.

Cependant, ses exploits lui donnent la notoriété, non seulement dans l'armée Stepanas, mais aussi dans l'armée Kottisz. Des journaux gouvernementaux publient le portrait de *l'amazone sans patrie* (*sic*) d'après les fiches de la Sûreté française (*re-sic*)... Et voilà comment Kaldémaras se rappelle au souvenir d'Angiolina. Pauvre Kaldémaras, qui n'a pas pardonné l'égratignure à l'épaule et croit que *le coup a été manqué!*

Ces coupures de presse font sur un des panneaux de la chambrette un amusant sous-verre. Tout y est, même une biographie hautement fantaisiste. Sur le moment, la calomnie a brûlé la chair d'Angiolina. Tant pis. C'est payé maintenant. Un bond jusqu'au terrain. Un départ foudroyant en plein ciel et le plus beau dou-

blé. Le lendemain, Angiolina a laissé tomber deux couronnes sur l'emplacement où churent les victimes.

***

A vrai dire, ce n'était pas la calomnie en elle-même qui faisait saigner le cœur d'Angiolina. A une certaine hauteur, on possède cette indulgence pour autrui que Remy de Gourmont appelle « l'aristocratie du dédain ». Peu importait donc à Angiolina ce que l'humanité presque entière pouvait penser d'elle. Mais qui avait livré la photo? Kaldémaras, évidemment. A sa haine, à son esprit de rancune, Angiolina devait le roman — assez vilain, au sens étymologique du mot — bâti sur elle. A cette indignation, elle connut qu'elle avait vraiment pour Kaldémaras un sentiment dont elle ne savait s'il était de l'amour ou de la haine. Comme elle avait fait ses études et qu'il lui restait encore un peu de la cuistrerie lycéenne, elle murmura en

elle-même : *Quomodo fit, nescio. Tamen id est et excrucior.*

Mais quoi? Se laisser abattre comme cela, par un amour à fleur de peau ? Le curieux, c'est que Kaldémaras n'avait rien pour lui. Angiolina cherchait à le reconstituer. L'essentiel était une tête rasée. Sans mâcher sa pensée, elle dit : *Il ne lui manquait que du persil dans les narines.* Etait-il, au moins, intelligent ? Pas plus que la moyenne. Un monsieur dont on ne sait rien que des choses désagréables et qui s'impose à vous! Quel dommage qu'il ne fut pas aviateur ! Avec quelle joie farouche Angiolina l'eût *descendu*, quitte à pleurer tout le reste de sa vie des larmes de sang.

Cela faisait partie d'un rêve.

Très souvent, la nuit, ce rêve projetait sur la pénombre du sommeil son ombre effrayante. Les dents serrées, pour empêcher son âme de s'échapper du corps, Angiolina rêvait que grandissait dans le ciel un avion magnifique. Au manche à balai : Kaldémaras. Tonneaux, loopings,

renversements, feuille-morte, vrille, toute la danse de mort, avant de trouver la bonne position. Il y a le cauchemar de la mitrailleuse enrayée. Il y a le cauchemar de la panne de moteur. Il y a... Oui, naturellement, il y a les coups de poings qu'Ivar, qui occupe la case voisine, lance dans la mince cloison, furieux d'être réveillé en sursaut.

Au bar, mélangeant des cocktails en l'absence d'Angiolina, Ivar disait :

— Les femmes n'ont pas notre équilibre nerveux. Cette poule-là, on ne m'enlèvera pas de l'idée qu'elle est à bout. D'abord, pense au métier qu'elle fait. Tu l'imagines, sur un zinc de cette puissance, la danse de ses viscères, à chaque virage, à chaque accélération. Nous autres, les hommes, on tient à peu près. Mais les femmes, jusqu'à leur matrice qui doit foutre le camp... Moi, qui l'entends des fois gueuler dans son sommeil, ça m'explique les accidents qu'elles finissent par avoir, quand elles se mêlent de faire de la vitesse. Skool, mon vieux!

— Skool!

Les cocktails disparurent.

— Ivar, dit un copain, tu bois trop.

— Mais, aussi, la vie est une chienne !

— Eh là! dit le commandant de l'escadrille, un junker à monocle, tâchez un peu de changer de conversation. Vous seriez vite dégonflés, à ce train-là!

En lui-même, il murmurait :

— Au diable les poule!... Oui, même elle!

CHAPITRE III

KALDÉMARAS APPARAIT MALGRÉ LUI

Tout ce que la nuit permettait de voir, c'était la silhouette d'un moulin. L'eau clapotait doucement, une eau pleine d'étoiles tremblantes. La tranchée était faite dans une dune de sable, boisée de bouleaux bas et clairs, hachés par les balles. Les fascines et les clayonnages n'arrivaient pas à retenir le sable, qui suintait. Il tombait une petite pluie fine et froide.

Kaldémaras regardait la montre qu'il portait au poignet. Ses hommes, désignés pour le coup de main sur les lignes insurgées, étaient tapis autour de lui, haletants, dans l'attente de la préparation d'artillerie. Les batteries gouvernementales de-

vaient tirer trois minutes exactement sur les lignes d'en face, puis, allonger leur tir, afin d'aveugler les positions de soutien. Les hommes serraient dans la main la grenade qu'ils se préparaient à lancer, aussitôt qu'ils arriveraient au contact de la tranchée ennemie.

Tout à coup, le souffle des canons creva la nuit. La trajectoire était si tendue que les hommes instinctivement baissèrent la tête. Les obus de campagne passaient en jurant, éclataient avec de sèches détonations.

Kaldémaras, les yeux toujours fixés sur sa montre, entendit l'un de ses hommes dire :

— Qu'est-ce qu'on leur met, à ces vaches-là!

L'aiguille des secondes sembla précipiter sa course, et Kaldémaras, bondissant le premier, hurla :

— En avant!

Les hommes se précipitèrent, courbés, à cause du tir d'artillerie.

Tout en courant, Kaldémaras repassait

mentalement les ordres qu'il avait reçus. Coup de main à objectif limité. Tâcher de s'emparer du saillant gênant créé par la dernière attaque des insurgés. Faire des prisonniers pour le service des renseignements. Ne pas s'occuper des mitrailleuses de flanquement qui seront détruites par notre feu.

Et, cependant, ces mitrailleuses entraient en action, au moment même où Kaldémaras, courant en tête de sa compagnie — *le devoir du chef est de donner l'exemple*, se répétait-il — arrivait sur la tranchée ennemie.

Il s'y précipita presque seul.

— Arrivez donc, vous autres, cria-t-il.

Il ignorait encore que seule l'avait sauvé la circonstance qu'il courait très en avant avec sa liaison. Calées dans leurs créneaux, les mitrailleuses de flanquement censées détruites, formaient un infranchissable réseau de mort, sur lequel s'alignaient les cadavres gouvernementaux. Au détour d'un pare-éclat, Kaldémaras reçut à la tête un choc violent et chancela.

Une voix disait :

— Quand je disais que, dans la nuit, une pioche vaut une arme à feu. As-tu entendu comme ça a sonné sur son casque ?

— Tu l'as tué ?

— Pense pas... Bon pour le peloton d'exécution, celui-là... Tiens, c'est un officier... Bonne prise... Il y a une prime, je crois, pour les officiers.

Kaldémaras se sentit rudement enlevé par les pieds et par les épaules.

***

— Madame Capitaine, dit une voix.

Angiolina, qui de la fenêtre de la popote regardait la pluie tomber sur la campagne, se retourna. Le planton saluait :

— Madame Capitaine, le général vous demande.

— J'y vais, dit Angiolina.

Stepanas s'émaciait, ce qu'Angiolina remarqua dès l'entrée. Cette maigreur le durcissait encore. Même quand c'était sur Angiolina que s'arrêtait le regard du chef,

ce regard ne savait plus devenir humain. Angiolina eut conscience que Stepanas en souffrait.

— Je vous ai fait appeler, dit-il assez rudement, parce que j'ai ici quelque chose qui vous appartient. Connaissez-vous cela ?

Et il mit sous les yeux d'Angiolina la photographie de l'identité judiciaire qui avait orné naguère, jadis (il semblait qu'il y eût si longtemps de cela), le cabinet de Kaldémaras.

— Mais comment ?

— Comment c'est en ma possession ? Très simplement. La nuit dernière, les gouvernementaux ont tenté un coup de main. Nous avions le renseignement, et tout était préparé pour les recevoir. On a trouvé cela sur l'officier qui commandait le détachement.

Il guetta la figure d'Angiolina. Il avait quelque chose de cruel dans le regard.

— Mort ? demanda Angiolina d'une voix éteinte.

Stepanas demeura un instant avant de

répondre. Etait-ce le chat qui joue avec la souris? Cet homme si énergique avait-il peur de la réponse?

Au lieu de dire *non*, il demanda :

— Vous l'aimez?

— Je ne sais pas, dit Angiolina, très bas.

— Cependant — ceci avec amertume — du premier coup, vous avez su de qui il s'agissait.

— Evidemment. Kaldémaras seul pouvait avoir cette photographie.

Stepanas eut un sourire rusé.

— Qu'il a publiée dans les journaux avec les commentaires que chacun sait.

— Prenez garde, dit Angiolina, vous vous diminuez à mes yeux. Et, d'ailleurs, ceci ne regarde que moi, j'imagine?

Stepanas haussa les épaules :

— Aucune importance. D'une façon ou de l'autre, c'est un officier, et...

Il n'acheva ; mais, achever n'était pas nécessaire. Tout le monde savait que si les simples soldats pouvaient espérer quelque indulgence, une loi non écrite condamnait

à mort les officiers pris les armes à la main. La cour martiale les jugeait. Mais, pour la forme. Un des chevaliers errants, qui avait un peu roulé, racontait à ce sujet qu'à Haïti, pendant les révolutions, on exécute facilement, quitte à mettre sur la tombe l'inscription : *Fusillé provisoirement*, ce qui ouvre la porte à la réhabilitation. Au milieu de tant de pensées dramatiques, cette image parodique vient s'imposer un instant, chassée aussitôt par une autre. Ici, pas de tombe avec inscription : la fosse commune et un peu de chaux vive.

Aussitôt, elle redevint femme, c'est-à-dire courageuse et presque mordante.

— Non, vous ne le tuerez pas!

Stepanas alluma une cigarette.

— Je ne puis pas, dit-il ironiquement, laisser s'établir un précédent, j'y perdrais mon nom. Les gouvernementaux vous appellent, je crois, la chienne? Moi, on m'appelle Stepanas-le-Cruel. La tradition s'oppose à ce que je fasse grâce.

— Ah! s'écria Angiolina. Voilà des railleries qui sont indignes de vous. Je vous croyais grand.

— Une cigarette? Non? Mais je ne raille pas, je parle sérieusement. Réfléchissez. Nous sommes à peu près à égalité, je suis bien obligé d'admettre que nos adversaires sont à peu près aussi braves que nos hommes. Alors, quoi? la victoire appartient, vous le savez, à celui qui tient un quart d'heure de plus que l'adversaire. La meilleure façon, pour moi, de briser les nerfs de l'adversaire, c'est d'être cruel jusqu'à le frapper d'épouvante. Au fond, ma cruauté est humaine. Elle tend à économiser des vies. Admettez que je vous accorde la vie de Kaldémaras, ma faiblesse, il n'y a pas d'autre mot, risque de prolonger la guerre, mettons un jour seulement. Combien de morts dans ce jour-là? De morts dont vous et moi serons responsables.

— J'en prends la responsabilité.

Stepanas leva les bras en l'air :

— Et dire qu'elle ne sait pas si elle l'aime! Elle est prête à sacrifier le reste de l'humanité pour cet homme.

S'avançant vers elle, il la prit rudement par les poignets :

— Vous en rendez-vous compte, au moins?

— Oui, cria-t-elle. Et qu'est-ce que cela peut vous faire?

— Toutes pareilles! Toutes pareilles! « O femme, ton nom est fragilité! » Eh bien! non, je ne vous donnerai pas sa vie. Il mourra... comme les autres...

Angiolina éclata en sanglots. La tête dans les épaules, elle pleurait, secouée de convulsions. Puis, tout à coup, se raidissant :

— Oui, je vois ce que c'est. Vous êtes jaloux!

— Jaloux? Moi?

Ce fut dit avec une hauteur aristocratique qui fit trembler Angiolina.

Cependant, elle reprit :

— Me croyez-vous sotte? Ou naïve?

Ne sais-je pas depuis longtemps que vous me désirez.

Il s'inclina :

— On ne peut rien cacher aux femmes. Cependant, ce que vous dites est incomplet.

— Parce que?

— Parce que je ne fais pas rien que vous désirer... Je vous aime.

Désemparée, elle bondit sur ce mot :

— Et, si je me donnais à vous?

Il se redressa :

— Pour racheter votre... amant? (Elle secoua négativement la tête.) Il ne l'est pas? Bon! L'homme que vous aimez. Non! Ni lui, ni vous, ni moi ne saurions consentir à ce marché.

Puis, plus doucement :

— Vous voulez sa vie?

— Oui. N'ai-je pas servi fidèlement votre cause?

— Hélas! j'espérais que c'était ma personne, plus que ma cause, que vous serviez. Voyez comme c'est stupide d'aimer;

de vous aimer comme je le fais, je me sens moins digne d'être un chef.

Elle ne répondit rien.

— Toutefois, continua Stepanas, le prisonnier avait sur lui pas mal d'autres papiers. Cette lettre vous intéressera peut-être?

— Ce ne sont pas mes secrets, dit-elle.

— Sans doute. Mais l'amour, en somme, rabaisse toujours un peu les gens.

— Ou les élève.

— L'un n'empêche pas l'autre. Je crois bon que vous mettiez un peu le nez dans les secrets de votre ami Kaldémaras. D'abord, le connaissez-vous bien?

— A peine.

— Je le crois. Et, cependant, vous êtes la dernière personne que j'aurais soupçonnée d'un coup de foudre irréfléchi.

— Vous l'avez dit tout à l'heure : « Fragilité, ton nom est femme! »

— Je m'en aperçois. Shakespeare connaissait le cœur humain. Mais lisez cette lettre.

⁂

La lettre était apparemment du frère de Kaldémaras. Elle disait ceci :

Mon cher,

J'espère que ta foucade est complètement passée. La publication dans les journaux de la photographie à laquelle tu semblais tellement tenir, me paraît significative à cet égard. Et, enfin, comme tu l'as supposé, qui donc autre que cette femme aurait eu intérêt à te faire assassiner en plein cœur de Paris? Les insurgés? Ils savent bien qu'un consul en remplace un autre, et il est peu probable qu'ils aient couru le risque du mauvais vouloir de la France pour un crime gratuit ! Non ! Cela puait la vengeance de femme.

Imagine-toi, aussi, quel genre de femme il faut être, pour s'être enrôlée dans l'armée! Qu'une femme se fasse infirmière, passe. Mais qu'elle pilote un avion de chasse, et qu'elle participe à la bataille, et

comment ! tu avoueras qu'il faut, pour cela, avoir des antécédents effroyables. Pas même douteux, hélas! Voilà une femme qui tue de sang-froid. De quel milieu de gangsters sort-elle? Et ce commerce des armes? Je sais bien que des gens très chics y sont mêlés, et en tirent en partie leurs ressources. On m'a cité des politiciens français, de grands seigneurs anglais, des cardinaux du Vatican, une Altesse Royale, des personnages officiels de la S. D. N. Mais ils sont, tout au plus, bâilleurs de fonds. Ce qui fait une diffréence sensible avec les gens, certainement tarés, qu'ils emploient. Ton Angiolina Karlsevna n'a rien de la madone. Il est probable qu'entre deux combats aériens, elle augmente ses ressources en faisant la fille à soldats. L'article d'hier a admirablement signalé cela. Il faut espérer que cette criminelle sera châtiée comme elle le mérite.

Je suis charmé que Sonia Lyskof t'ait plu. Ta belle-sœur me l'avait dit : Juste le type qu'il faut pour lui. *Et tu sais que ma femme se trompe rarement. Elle a de la*

fortune placée à l'étranger, et, si cette affreuse guerre tourne mal pour nous, vous pourrez toujours aller vivre quelque part, à Stockholm ou à Paris, sans craintes immédiates de l'avenir.

Tu as eu tort, toutefois, de reprendre du service. What prompted him to do so, *m'a dit hier la femme du consul américain. Je ne lui ai pas dévoilé le secret de ma pensée. J'ai parlé d'attachement au régime. Je sais, cependant, trop bien qu'il s'est agi d'un coup de tête. Mettons cela sur le compte de la blessure. Mais je pense que si tu avais rencontré Sonia plus tôt, tu emploierais ton activité dans les bureaux, comme moi, et que tu laisserais se battre ceux qui ne sont pas assez intelligents pour faire autre chose.*

Peut-être auras-tu la chance d'avoir la fine blessure, *comme disent les poilus. Ce serait un moyen élégant de t'évader du service actif et de la tranchée. Ce n'est pas qu'ici, la vie de l'arrière soit très amusante. Nous sommes rationnés, naturellement, au profit du front. Mais, quand on a*

des relations et de l'argent, on s'arrange. Quelques pourboires généreux et l'on a tout à profusion.

Sans doute, l'on n'oserait pas donner ouvertement des fêtes, on risquerait de se faire écharper par la canaille. Mais l'on trouve parfaitement moyen de s'amuser en petit comité.

⁂

— Charmante famille, n'est-ce pas? dit Stepanas, après qu'Angiolina lui eût rendu la lettre. Autre chose... Voulez-vous voir la photographie de M^lle^ Sonia Lyskof, la riche héritière? La voici. Jolie personne, n'est-ce pas?

— Jolie personne, en effet, dit Angiolina. La corvée conjugale ne sera pas trop dure à remplir. Après notre victoire, je leur souhaite de vivre heureux, à Stockholm ou à Paris.

— Vous me demandez toujours sa grâce?

— Plus que jamais.

Stepanas ricana :

— Vous allez mettre ce pauvre garçon dans une situation bien embarrassante. Il va vous devoir la vie. Cela va le gêner beaucoup pour épouser Sonia Lyskof. Il faudra bien qu'il vous témoigne sa reconnaissance.

— Il n'aura pas de reconnaissance à me témoigner. L'aumône que je lui fais est anonyme, je désire expressément qu'il ne sache rien des obligations qu'il m'aura.

— Excès de générosité blâmable, ma chère amie. L'aumône en elle-même est toujours mauvaise. Elle ne peut s'excuser que sous l'angle utilitaire. Je veux dire, si elle nous permet de dominer celui à qui on la fait. L'obligé qui ignore son bienfaiteur cesse d'être un obligé.

— Vous êtes cynique!

— Moins que vous ne le croyez. Je ne me paie pas de mots, voilà tout. Moi aussi. tout comme Kaldémaras senior, je puis faire des citations anglaises. J'ai souvent médité ce proverbe : *Fine words butter no parsnip : Les beaux mots ne mettent*

pas du beurre sur les raves. Les beaux sentiments, non plus. Mettez-le en liberté, mais faites-le savoir, ou encore renvoyez-le en colis recommandé à l'adresse de M^lle^ Sonia Lyskof. Voyez-vous cela ? Une boîte à claire-voie, un emballage bien soigné, une belle étiquette *A mademoiselle Sonia Lyskof... Fragile*.

— Très amusant, mais je me refuse à pratiquer ce genre de plaisanterie.

— Avez-vous réfléchi à toutes les conséquences de votre acte? Lui ne sera pas votre obligé, mais vous, vous serez mon obligée, à moi.

Angiolina se raidit :

— Comptez mes victoires aériennes, et dites-moi si je n'ai pas payé d'avance?

Stepanas s'inclina :

— C'est juste, dit-il.

Il prit un papier, le remplit, le signa, le tamponna.

— Voilà, dit-il, un sauf-conduit pour le capitaine Kaldémaras. Et voici un ordre pour le faire reconduire aux avant-postes. Vous pouvez le lui porter vous-même, ou

le faire remettre par votre ordonnance, à votre choix.

— Merci, dit-elle.

Et elle sortit.

Stepanas la suivit des yeux. Lorsqu'elle fut sortie, il laisse sa figure prendre une expression douloureuse. Il essuya vivement une larme. Puis, se ressaisissant :

— Allons, pas de ça, mon vieux... Tu n'en as pas le droit... Songe aux autres, et au travail.

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

UN AVION S'ABAT

Le coup avait porté. A l'escadrille, tout le monde comprenait qu'Angiolina était touchée. Elle maigrissait de nouveau et ses cauchemars, au dire d'Ivar, étaient terribles. Stepanas, qui la revit quelques jours plus tard, se fit la réflexion suivante : « Triple buse que je suis, je n'avais qu'à faire fusiller Kaldémaras sans rien dire. Sa mort serait passée inaperçue et Angiolina aurait encore son sourire. » Mais il ne sa-

vait pas lui-même à quel sentiment irréfléchi il avait obéi. L'homme le plus fort ne peut répondre de ce que l'amour peut lui faire faire. C'est exactement comme si le monde s'écroulait. On demande à voir le juste impavide d'Horace. Après tout, comme le disait Stepanas pour se consoler : « Tout est pour le mieux. Un chef n'a pas le droit d'être amoureux. On ne peut pas compromettre une révolution pour une femme. » Et Stepanas ayant, par devoir — et peut-être aussi par nécessité — cessé d'être un vulgaire homme mérita un peu plus son surnom de cruel. Kaldémaras coûtait cher. Certainement plus qu'il ne valait, au jugement de Stepanas.

Le junker, qui faisait fonction de commandant d'escadrille, proposa de mettre Angiolina en congé.

— Nerveuse comme elle est, elle ne peut plus piloter sans danger son zinc. Elle est à la merci d'une fausse manœuvre. Chaque fois que je la vois arriver pour atterrir, elle me donne la chair de poule. Elle a beau être très habile...

— Sans compter, dit Ivar, le danger du combat. Elle n'a plus le même sang-froid.

— Qu'est-ce qu'il te faut ? dit un garçon maigre. Elle a encore fait un doublé hier.

— Parlons-en de son doublé, reprit Ivar. Elle n'avait certainement pas vu le second adversaire, sans quoi elle n'aurait jamais attaqué le premier, du moins dans les conditions où elle l'a fait. Une chance pour elle, le second était un bleu, tout ce qu'il y a de jeunet, ou bien sa mitrailleuse s'est enrayée; enfin, maladresse ou poisse, il n'a pas profité de l'occasion. Moi, j'étais embusqué dans un petit nuage de rien du tout, et j'arrivais pour venger la gosse, que je croyais foutue quand elle a descendu le type. Mais depuis quinze ans que je me bats un peu partout — j'ai commencé au service d'Abd-el-Krim et ça fait une paye, — je n'ai jamais vu pareil coup de hasard... je m'y connais un peu, tout de même ?

— Il est certain, dit le commandant, que chacune de ses sorties est une tentative de suicide.

— Absolument mon avis, dit Ivar. Moi, à ta place, j'userais d'autorité.

— Facile à dire, grommela le junker. Tu as déjà vu des femmes qui obéissent, toi ?

— Tu peux la faire évacuer par ordre du médecin.

— Ou lui refuser de l'essence.

— Ou faire bousiller son zinc par un mécano. Oui, je sais... Et après ? une femme comme celle-là, tu crois qu'on la tient ? Tu sais aussi bien que moi que chacune de ses sorties est un acte d'indiscipline. Comme elle a un avion plus rapide que les nôtres elle nous sème. Il y a belle lurette que je me résigne à lui voir faire cavalier seul, au mépris des ordres que je lui donne. Si c'était un homme, je te dresserais ça à coups de poing. On ne peut pourtant pas battre une femme, même pour l'empêcher de se casser la gueule.

— Après tout, dit une autre voix, elle a peut-être quelque chose à oublier ? Combien y en a-t-il, parmi vous, qui désirent

vieillir et crever misérablement dans un lit? Ne répondez pas tous à la fois! Vous savez bien qu'en prenant de l'âge nous nous rapprochons tous de la grande chute. Est-ce qu'il y en a un seul, parmi vous, qui ne forme pas l'unique souhait que ça ne dure pas trop longtemps? Quels sont les plus à plaindre? Ceux qui partent ou ceux qui restent?

Tous baissèrent la tête.

C'était la première fois qu'on exprimait l'inexprimable.

— Tiens, allons boire, dit le junker. Ivar, prépare-moi un bronx.

⁂

Le déclin de l'été — déjà ! (mais sur la Baltique les étés sont brefs) — piquait de taches jaunes l'immense forêt. Venant d'on ne sait quelles régions circumpolaires, les vols d'oies et de canards dessi-

naient dans le ciel de mouvantes géométries, avant d'aller s'abattre dans les marais. La mélancolie du paysage s'accordait avec l'âme d'Angiolina. Si les paysages sont des états d'âme, la réciproque est vraie.

A mesure que l'avion d'Angiolina errait sur les lignes gouvernementales, les batteries préposées à la D. C. A. des différents secteurs célestes ouvraient leur feu. Angiolina était habituée à l'éclatement des obus qui ne se trahissait que par une lueur brève, et par une boule de fumée plus ou moins grosse, plus ou moins sale. Le bruit du moteur était tel qu'il couvrait le fracas des explosions. Parfois, il arrivait qu'un éclat crevât l'entoilage d'une aile, ou de la carlingue. La coutume était alors que la popote arrosât cela aux frais de la *victime*. Cette coutume a pris naissance à l'époque de la grande guerre. Les circonstances ne sont plus les mêmes, mais l'humanité, même révolutionnaire, même *affranchie*, a soif de traditions. La fantaisie d'un aviateur français, allemand ou anglais est

devenue un rite religieux, comme l'interdiction d'allumer trois cigarettes, à la même allumette. Et, justement, Angiolina se rappela qu'elle avait, la veille, transgressé cete dernière défense, par bravade, et qu'elle s'était attirée de violents reproches de la part du junker et d'Ivar. Le souvenir d'avoir manqué ainsi aux traditions, la hantait. Elle avait décollé ce matin même, avant Ivar et le junker, terrifiée à l'idée du tour qu'elle leur avait joué la veille, dans une minute d'énervement. Elle eut donné gros pour reprendre son geste. Mais, pour employer une expression chère à Ivar, le hasard ne redonne jamais les cartes. Une fois les cartes distribuées, il faut jouer jusqu'au bout.

Cette pensée la hantait tellement qu'elle ne s'aperçut pas que la batterie D. C. A. 126 tenait la bonne hausse. Il eût suffi, pour dérouter le tir, d'une petite glissade sur l'aile, ou d'une chandelle, exploit que la puissance du moteur et la finesse de l'appareil permettaient à l'avion. Mais Angiolina n'y pensa pas. Ce fut par un

réflexe instinctif beaucoup plus que par suite d'un raisonnement qu'en voyant gicler l'essence, Angiolina coupa l'allumage.

Obéissant toujours à ses réflexes, elle détacha la ceinture qui l'amarrait à son siège, tâta l'ajustage du parachute et plongea, la tête la première, dans le vide. Le même instinct la fit tirer sur la poignée.

Elle eut d'abord une minute d'angoisse. L'appareil n'allait pas s'ouvrir. Et, brusquement, elle se sentit comme arrachée en arrière. Elle eut l'impression très nette de remonter en l'air. Et, chose curieuse, à ce moment-là, elle ne comprit pas tout de suite que le parachute venait de fonctionner. Elle était saine comme par une sorte de miracle. Un miracle qui l'aurait prise aux épaules.

L'horizon rétrécissait curieusement son cercle. Sous Angiolina c'était la forêt. Mais non loin de là s'ouvrait une clairière. Angiolina savait qu'il fallait se servir des pieds et des mains pour se diriger

dans l'air, un peu comme fait un nageur. Elle avait parachuté jadis, à cent francs la séance, pour gagner de quoi vivre, avant d'être entrée dans ce métier — dans ce sale métier. Depuis combien d'années? Elle ne savait plus. Au fait, ce n'était pas le passé qui importait, mais la minute présente. A ce moment-là, tout se résolvait pour Angiolina à ceci : sauver sa vie. Elle s'y appliquait intensément.

La terre se rapprochait. Angiolina constata avec joie qu'elle parviendrait à dépasser les grands arbres de l'orée et à atterrir dans la prairie piquée de trous d'obus.

Elle prit contact avec le sol. Le vent s'engouffrait dans la toile du parachute. Angiolina rebondit rudement, deux ou trois fois, puis fut traînée. La tête lui faisait mal, mais qu'importait, puisqu'elle était sauvée. Elle s'efforça de déboucler la ceinture qui résistait. Enfin, elle se sentait libérée. Avec quelle joie elle allait s'étendre un instant par terre!

A ce moment, elle fut rudement prise sous les aisselles et mise debout.

Elle entendit une voix dire :

— Ah ! m... ! C'est une poule !

— Une poule, pas possible?

— Vrai de vrai !

— Mais alors, c'est l'Angiolina, celle dont on parle tant. L'est gentille, tout de même... Me d'mande s'ils auront le cœur de la fusiller.

Angiolina s'évanouit, juste au moment où elle comprenait enfin la terrible réalité. Elle était tombée entre les mains des gouvernementaux.

***

Ivar atterrit avec une telle brusquerie, qu'il faillit entrer en collision avec un avion qui décollait.

Le junker était sur le terrain :

— Eh bien! qu'est-ce qu'il y a?

Le junker était blême; Ivar le remarqua.

— Tu t'en doutes un peu, *herr* commandant. Elle est tombée.

— Tombée?

— Elle a sauté en parachute dans les lignes ennemies.

— Sacr...

Mais le junker n'acheva pas son juron. Il prit sa course vers le bureau, bouscula le téléphoniste.

— Allo... Allo... priorité. Le Quartier Général... Le général lui-même, pour l'Escadrille internationale.

— ...

— Mais, sacrée tête de cochon, je te dis que c'est au général lui-même que je veux parler...

— ...

— Dis-lui que c'est le commandant de l'escadrille qui l'appelle, rapport à M^me^ Capitaine...

— ...

— Ah ! c'est vous, mon général... Oui, il lui est arrivé malheur...

— ...

— Je n'ai pas de détails, sauf ceux-ci : elle a sauté en parachute... Ivar, qui

patrouillait non loin d'elle, m'a dit qu'elle était en plein dans le barrage... Alors, un réservoir crevé? Une pale d'hélice cassée? Que sais-je? Toujours est-il qu'elle a parachuté... Et elle est tombée chez les autres. Vous entendez, chez les autres...

— ...

— Vous n'allez pas me dire, mon général, qu'il n'y a rien à faire... On doit pouvoir l'échanger contre les prisonniers... Ici, toute l'escadrille, moi, le premier, est prête à aller prendre sa place, à se faire fusiller pour elle, si les autres veulent...

— ...

— Voyons, mon général, il faut trouver quelque chose...

— ...

— L'intérêt général, l'intérêt général. Ce que je m'en fous, moi, de l'intérêt général...

— ...

— Soixante jours d'arrêt pour vous avoir parlé irrévérencieusement? Ce n'est pas cher, mon général... Soixante autres,

et plus, si vous le voulez, pour vous entendre dire qu'elle revient.

— ...

— Quoi ? Que je suis un grand enfant, moi... Oh! le salaud, il m'a coupé... je lui foutrai bien ma démission par la gueule... Il le mériterait, la vache...

« Oh ! à boire ! A boire !

CHAPITRE II

La chute d'Angiolina avait frappé Stepanas au seul endroit vulnérable : un tout petit coin du cœur, tel que la plus petite des feuilles le recouvrirait. En somme, la seule qui n'eût pas été durcie dans le sang de Fafner. Les vieilles légendes jettent de telles lueurs sur l'âme humaine. Les hommes tout en acier ont une paille. Stepanas se fût volontiers jeté en holocauste aux pieds de Kottisz. Mais il croyait à sa mission. Tous les grands chefs croient à leur mission. Ils ne sont grands que dans la mesure où ils ont en eux-mêmes cette crédulité enfantine et naïve. Pour un homme dépouillé des contingences humaines,

c'est un spectacle ridicule que celui des pygmées qui se haussent sur de hauts talons rouges pour jouer un rôle dramatique et sanglant dans la pauvre histoire des peuples. Mais, si l'on replace chaque chose dans le cadre misérable qui lui est propre, ce sont ces tragédies-là qui font la grandeur de l'humanité. Le conflit entre l'homme tout court qu'était Stepanas et l'homme sublime qu'il voulait être fut douloureux et se termina par la déroute du premier. Tant pis. Angiolina ne serait plus, dans la carrière de Stepanas, qu'une raison impitoyable de vaincre, pour la vengeance. Il fut comme le Parthe, dont, en sa qualité de Slave, il était peut-être le descendant : le cavalier qui, se sentant provisoirement le moins fort, ménage l'avenir par une fuite prudente. Toutefois, comme le Parthe, il n'oublia pas de décocher sa flèche. En l'espèce, un message à l'adresse de Kaldémaras :

Si vous ne le saviez pas, j'ai le plaisir de vous apprendre que c'est sur l'intercession

de M^lle Angiolina Karlsevna, que j'ai signé votre grâce et que je vous ai fait remettre en liberté.

A toutes fins utiles, je vous informe que la personne à qui vous devez la vie est tombée entre les mains des gouvernementaux.

STEPANAS.

Cette missive, confiée à un messager sûr et, au surplus, grassement payé, parvint à son adresse.

⁂

La situation d'Angiolina n'atteignit pas, dès l'abord, à l'horreur. Les réflexions échangées par les soldats qui l'avaient ramassée n'étaient pas dénuées de respect, d'admiration et même d'une vague et rude sympathie. C'étaient des combattants, et ils avaient appris à respecter l'ennemi. L'homme qui transcrit l'histoire

d'Angiolina a été un combattant lui-même, et se rappelle avoir sabré d'un coup de cravache la figure d'un conducteur de camion qui, par manière de plaisanterie, urinait sur le cadavre d'un soldat ennemi. De ceux qui marchent aux mitrailleuses à ceux qui demeurent à l'arrière, la distance est grande. C'est comme si des siècles, plus encore que des kilomètres, les séparaient.

Les hommes qui avaient ramassé Angiolina la transportèrent au poste de secours avec d'infinies précautions. Employons aussi le mot délicatesse. Bien que le sexe d'Angiolina eût assez naturelement éveillé en eux ce qu'on appelle *des idées*, ils mirent une sorte de pudeur à la manier. C'étaient des hommes simples et il est probable qu'ils ignoraient au nom de quoi ils se battaient. (Au surplus, ils se battaient bien.) Mais ce n'étaient pas des monstres. Les monstres, eux, demeuraient à l'arrière, à détrousser les cadavres ; sans doute parlaient-ils de pacifisme, d'humanité et de fraternité.

Au poste de secours, le médecin se trouvait un homme d'âge, blasé. Il était professionnellement déformé, mais, du bon côté. Angiolina était, pour lui, *un cas*. Un cas sans gravité d'ailleurs. Ni homme, ni femme. L'uniforme d'Angiolina amena simplement sur ses lèvres cette expression un peu méprisante :

— On est obligé de les raccommoder... A quoi bon? Ces brutes de civils attendent à peine que nous les ayons guéris pour les fusiller.

Lui, du moins, ne se faisait aucune illusion sur le sort qui attendait Angiolina.

Quand il l'eut examinée :

— Elle n'a pas de veine, dit-il. Elle n'a que des contusions. Cette imbécile-là aurait mieux fait de se laisser tomber avec son avion.

— Mais, patron, dit l'aide, vous croyez que...

— Si je crois? Je pense bien! Ces types-là ont une sacrée frousse. Ils font expier dur leur colique. Au moyen âge, l'esprit chevaleresque, dans une certaine mesure,

rachetait encore un peu la cruauté. Mais les bourgeois sont impitoyables.

— Et le peuple? dit l'assistant.

— Bah! le peuple, il ne serait pas méchant. Mais il est, il sera toujours mené par les bourgeois. C'est pour cela qu'il est cruel.

⁂

Angiolina reprit donc conscience d'elle-même dans un coin sombre. A droite, un blessé appelait :

— Infirmier! Infirmier! J'fais sous moi.

Angiolina entendit l'infirmier dire à un camarade :

— L'pauv' idiot, c'est son sang qui se vide, il croit qu'il a la colique... L'est foutu...

Et le blessé passa dans un hoquet.

A gauche, une voix d'enfant gémissait :

— Oh! non, maman! Non! Pas moi! Pas moi!

— On ne m'emmènera donc pas d'ici? demanda Angiolina d'une voix faible.

— On ne vous emmènera bien que trop tôt, répondit l'infirmier.

Et il s'éloigna en bourrant sa pipe.

***

La miséricorde du docteur — si c'en était une — valut à Angiolina de se reposer quarante-huit heures sur son brancard, entre des agonies. Le *coin des intransportables*, c'était ce que le chirurgien avait trouvé de mieux pour que la jeune femme vécût deux jours de plus. Il la prolongeait, à sa manière. Il lui était passé par les mains tant de blessés prisonniers qu'il avait prolongés ainsi, vingt-quatre ou quarante-huit heures.

— La vie est faite d'espoir, se disait le docteur. Et, qui sait ce qui peut arriver? Une attaque victorieuse ennemie? Ils seraient délivrés. Notre rôle est de cher-

cher le miracle à faire. Voilà... le miracle à faire, expliquait-il à son assistant, lequel lui était tout dévoué.

***

Kaldémaras était occupé à sa toilette. Le fâcheux résultat de l'attaque à laquelle il avait participé avait passablement refroidi son zèle militaire. Il était dégonflé, pour employer l'expression langue des soldats. Et quel mot juste! Kaldémaras avait fondu. Ses joues étaient flasques. Exactement comme si un coup d'épingle avait crevé la baudruche. Cela lui donnait, par ces temps d'épreuves, un petit air intéressant dont il profitait. Etant intelligent — au moins au sens bourgeois du mot — et pourvu de belles relations, il s'était aisément embusqué. Il gardait, à l'arrière, le prestige de s'être volontairement engagé et d'avoir participé effectivement aux opérations. Sa qualité d'ancien diplomate —

ou, plus exactement, de diplomate en congé — lui avait permis d'entrer au chiffre, où il n'avait rien à faire. Mais, en compagnie de Sonia Lyskof, il traînait son uniforme impeccable, de thé en thé. *Oui! oui! il eût préféré être dans les tranchées... Mais les gens capables de déchiffrer un cryptigramme étaient rares... Il avait dû obéir aux ordres de l'autorité militaire.*

— Quel homme remarquable! chuchotaient les douairières.

— Je me demande ce qui a pu le tenter dans cette petite Lyskof... Insignifiante et prétentieuse, disait la mère d'une jeune fille à marier.

— Oui... mais elle a une dot magnifique... gagnée, d'ailleurs, dans des affaires louches.

— Quels temps vivons-nous?

Tout en se sanglant dans une impeccable vareuse, Kaldémaras souriait des commérages suscités par la jalousie. L'amour et l'amour-propre se disputaient, en lui, l'honneur d'être agréé par Sonia Lyskof. Disons en passant que Sonia Lys-

kof était moins *insignifiante* que ne le prétendaient les mères des laissées pour compte.

Le valet de chambre-ordonnance interrompit la rêverie.

— Une lettre pour M. le consul.

Kaldémaras demeurait consul pour son valet de chambre.

— De la part de qui?

— Un homme qui est parti sans en dire davantage.

— Donne.

Kaldémaras prit la lettre sur le plateau d'argent.

⁂

L'image d'Angiolina se précisa. Les souvenirs de Paris se pressaient à la mémoire de Kaldémaras, comme des vagues à marée haute. Il évoquait la silhouette, la mise élégante, le profil si pur, et jusque le parfum. Il fouilla machinalement son

portefeuille dans le but d'y retrouver la photo longtemps portée. Il se rappela que cette photo avait disparu au moment où il avait été fait prisonnier. Aujourd'hui, elle était remplacée par celle de Sonia. Sonia? Angiolina? Kaldémaras s'amusa au jeu vulgaire de la balance. Laquelle était la plus jolie? Désirait-il Sonia autant qu'il avait désiré cette Angiolina, qu'il n'avait pas possédée? Mais il ne put résoudre par lui-même cette question.

Il bâilla — cette incorrection lui était familière — et tira sa montre. Il était l'heure d'aller demander audience à Kottisz. Kaldémaras jeta un dernier coup d'œil satisfait sur sa tenue, et sortit.

***

— Mon bon ami, disait Kottisz, vous n'y pensez pas. Si vous me demandez la grâce de cette... de cette... de cette personne, tout le monde dira qu'elle a été votre maîtresse.

— Mais, monsieur le président...

— Laissez-moi parler, je vous en prie. Il est de notoriété publique que vous devez épouser Sonia Lyskof dont j'ai l'honneur d'être le parent.

A la façon dont il prononça *j'ai l'honneur*, Kaldémaras comprit que cela voulait dire : « Vous allez avoir l'honneur d'être mon petit cousin... Noblesse oblige. », ou quelque chose comme cela.

Le président continuait :

— Je ne puis pas laisser faire une peine quelconque à ma petite cousine. De deux choses l'une : ou cette personne a été votre maîtresse, et, en essayant de l'arracher au sort qu'elle mérite, vous donneriez à croire que vous tenez toujours à elle, ou bien elle ne vous a rien été, et, en ce cas, pourquoi diable user... *user* est le mot... votre influence en sa faveur? Vous suivez mon dilemme?

— Parfaitement, monsieur le président. Mais permettez-moi de vous dire que cette personne m'a sauvé la vie. La lettre de Stepanas...

Le président l'interrompit :

— Voulez-vous me confier ctete lettre?

Kaldémaras la lui tendit. Kottisz ajusta ses lunettes.

— C'est son écriture même, s'écria-t-il avec joie. Mon jeune ami, je passe sur le fait que vous communiquez avec les rebelles, ce qui est parfaitement défendu. Mais vous me diriez que ce n'est pas votre faute si l'on vous écrit, et que vous n'y pouvez rien. En ce qui vous concerne, vous êtes donc lavé de tout soupçon. Mais cette lettre va nous rendre un fameux service. Notre position n'est pas des meilleures, pour l'instant. En dehors des raisons qui vous sont personnelles, il y a des raisons d'Etat. Si nous publions dans les journaux la nouvelle que Stepanas s'intéresse à cette personne, nous pouvons le faire assez adroitement pour que chacun dise : « Parbleu, elle est sa maîtresse ». Amis et ennemis. C'est montrer à Stepanas que nous ne le craignons pas. Plus que jamais nous avons besoin de rehausser notre prestige. D'un autre côté, il tient à

elle, c'est certain. En admettant qu'elle n'ait pas été sa maîtresse... Personnellement, je crois qu'elle l'a été... il tient à elle... je connais Stepanas. Pour que cet homme rigide ait écrit ce chiffon de papier, il fallait qu'il fût pressé par une bien forte passion. De toutes façons, n'oublions pas que la vengeance est le plaisir des dieux. Cette fille, mon Dieu, ce n'est rien! Mais Stepanas... lui faire saigner le cœur.

Et il congédia Kaldémaras, épouvanté de l'accès de haine qui venait de rendre parfaitement hideux les traits du chef de l'Etat.

⁂

A la cour martiale, cinq personnages las de condamner posèrent mécaniquement à Angiolina des questions rituelles dont ils n'écoutèrent même pas la réponse. L'accusateur public accusa dans le vide, en ce qui concernait la cour. Il souleva de la

part d'Angiolina une violente protestation quand il affirma qu'elle était la maîtresse de Stepanas. L'avocat débita, sur un ton monotone, une défense illusoire. Après quoi, la cour se retira pour délibérer.

Elle revint cinq minutes plus tard avec un jugement fait en série, qui pouvait à la rigueur varier quant à la densité des attendus. Mais il se terminait par les mots rituels.

En conséquence... condamne la dite femme Angiolina Karlsevna à la peine de mort : statue que le jugement sera exécutoire dans les vingt-quatre heures et que le corps demeurera exposé douze heures à la vue du public, à titre d'exemple.

Une Angiolina raidie, étrangement distante de la réalité, accepta sans broncher cette condamnation. La porte de la cellule refermée sur elle, une autre Angiolina prit soudain conscience des faits, et éclata en sanglots. Une troisième Angiolina, encore, la vraie, peut-être, dit : « Que sert de pleurer? », sécha les larmes de l'autre, et chercha, *peut-être*, une prière enfantine

depuis longtemps oubliée. Qui sait ? Peut-être, aussi, vit-elle venir la mort avec indifférence. Les sanglots sont une réaction purement nerveuse et souvent éphémère. L'esprit d'une telle femme n'y participe pas.

Au dire des témoins, elle refusa qu'on lui bandât les yeux et regarda bien en face le peloton d'exécution. Sur la salve, son corps se balança un instant, et tomba en avant. Le coup de grâce était inutile.

Une foule, blasée de la vue de la mort, défila par curiosité de voir à quoi ressemblait cette femme.

Kaldémaras, déjà oublieux d'Angiolina, se trouva, par hasard, passer par là, allant à un thé. Sonia était à son bras, et les gens se retournaient pour voir passer ce couple, élégant en dépit des misères de l'heure.

— Qu'est-ce que ces gens-là regardent ? demanda Sonia.

Un quidam, fier de savoir, et de pouvoir s'adresser à une aussi charmante personne, dit :

— C'est la fameuse Angiolina, qu'on a

fusillée ce matin, à l'aube. Son corps est exposé sur place, pour l'exemple.

— Merci, dit Sonia.

Et s'adressant à Kaldémaras :

— Mais vous l'avez connue, n'est-ce pas, cette femme qu'on a fusillée? Qu'est-ce que c'était?

Il répondit :

— Une chienne.

Et ils passèrent, sans accorder un regard au cadavre.

FIN

IMPRIMERIE CHARAIRE, A SCEAUX 16.491-3-38

MAURICE CONSTANTIN-WEYER

LA MARCHANDE DE MORT

LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

2

SERIE EMERAUDE

MAURICE CONSTANTIN-WEYER

LA MARCHANDE DE MORT

ROMANS D'ACTION